

(P)

2 titres →

p. 9 les volumes portés chez Boulé depuis 1840 ont été repris par de Potter éditeur beaucoup plus important (a traité avec Balzac).

J. A. David est aussi et surtout un illustrateur de livres.



ERNEST.

OUVRAGES

SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 3 vol. in-8.

L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.

LE PROLÉTAIRE, publié par Georges Sand.

GUY DE RENCUREL, par Barginet, 2 vol. in-8.

LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

LE PETIT-FILS DE GIL BLAS, par Jules David, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

ERNEST

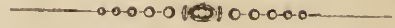
OU

LES PROTECTEURS

PAR

JULES DAVID.

Tome Deuxième.



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
Acquéreur du Cabinet littéraire, Collection universelle des meilleurs romans modernes,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844.

LES

PROTECTEURS.

Boulé et Ce, imprimeurs des Corps militaires, de la Gendarmerie départementale, des Contributions directes et du Cadastre, rue Coq-Héron, 3.

LES

PROTECTEURS,

PAR

JULES-A. DAVID.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :

La Fontaine.

II.

A PARIS,

CHEZ BOULÉ ET Ce, ÉDITEURS,

RUE COQ-HÉRON, 3.

1840.

XII.

— Madame, dit Ernest vivement à Mme Marquet, en lui montrant la lettre adressée à Philippe Ruffel ,cette lettre est-elle bien de vous ; l'avez-vous écrite vous-même?

En parlant ainsi, il tremblait, la sueur lui

coulait du front : la réponse de Mme Marquet était si décisive, elle contenait tant d'opprobre et de malheur, qu'il la redoutait après l'avoir provoquée.

Mme Marquet, d'ordinaire si fine et si perspicace, fut cette fois mal inspirée ; ou elle ne remarqua pas le trouble d'Ernest, ou elle n'en devina pas la véritable cause.

— Mon ami, dit-elle d'une voix douce, croyez-vous que dans une affaire qui vous intéresse, je laisserais faire par un autre ce que je peux faire moi-même ?

—Ainsi c'est vous qui avez écrit cette lettre ?

—Sans doute.

Ernest tourna sur ses talons, laissa échapper d'une voix étouffée un seul mot : Merci !

et il s'enfuit précipitamment. Rentré dans sa chambre, il se jeta sur son lit et s'y roula convulsivement. De simple qu'elle était, la révélation venait de se faire double; il connaissait maintenant toute la trame de cette comédie qui s'était jouée sous le titre : *le Retour de l'enfant prodigue ;* il apercevait clairement le mobile de ces dévoûmens désintéressés, de ces bienveillances mielleuses, qui s'étaient précipités au-devant de lui ; il touchait du doigt les fils qui avaient fait mouvoir ces deux misérables pantins qui s'étaient dits ses amis : Philippe et Max ; tous deux l'avaient indignement égorgé, et Louis Maremne avait raison, quand il le comparait à ces victimes qu'on pare de fleurs avant de les conduire à l'autel. Oh ! le sacrifice était complet maintenant, le couteau plongeait jusqu'au cœur dans les entrailles de la victime ! Dans sa rage la parole intérieure lui manqua long-temps pour exprimer ce qu'il ressentait : à force de douleur, il

n'avait plus que la sensation ; l'émotion nerveuse avait tué la pensée ; il souffrait à la manière des animaux carnassiers, ses dents grinçaient, ses lèvres frissonnaient, toute sa figure se contractait cruellement, et ses ongles égratignaient les draps du lit. Ce fut au bout de cinq minutes seulement que son désespoir prit un caractère plus raisonnable, et qu'aux frémissemens et aux sanglots succédèrent les brèves exclamations, qui attestaient que sa douleur était celle d'un être organisé intellectuellement.

— Philippe !.... murmura-t-il d'une voix sourde, lui que je proclamais encore tout-à-l'heure le plus généreux et le plus désintéressé des hommes !.... Et *elle !* .... *elle !*....

Il ne put pas aller plus loin ; mais une de ces visions, résultat des grandes commotions cérébrales, compléta la pensée inachevée.

Dans l'espace d'un clin d'œil, il se retraça tous les détails de l'épouvantable imbroglio dans lequel il avait joué si niaisement le rôle de dupe ; il se représenta la scène de sa réintégration dans la maison paternelle, cette scène qu'il avait si naïvement appelée sa *restauration* ; il revit la figure de sa belle-mère, si douce, si avenante, il entendit le son de cette voix qui lui accordait une grace comme elle aurait demandé un pardon ; et ces bontés de tous les jours, ces mille prévenances, ces petits soins, ces chatteries du regard et de la parole, cette sollicitude constante à prévenir tous ses désirs, à deviner ses caprices à peine éclos ! Que d'hypocrisie ! que de profondeur ! comme il avait donné dans le piége, comme il s'était laissé entortiller dans tous ces lacs si habilement tendus !.... Et maintenant que la lumière avait lui, comme il se trouvait sot, misérable, petit !..... sabot d'écolier, comme il avait tourné sous le fouet ; cerf-volant, à la

ficelle cassée, comme il retombait lourdement après son ascension si rapide !

Cette vision, que nous résumons, enfanta toutes les tortures d'un cauchemar : Ernest Marquet était oppressé, haletant, et il serait long-temps resté sous le coup de cette oppression, si le même sentiment qui l'avait soutenu pendant la nuit ne l'eût encore secoué cette fois et réveillé brusquement de sa léthargie : ce sentiment, c'était celui de l'orgueil.

— Soyons homme ! dit-il en se dressant avec peine sur ses pieds.

Alors il prit une feuille de papier blanc, et y traça d'une main agile les mots suivans :

« Monsieur,

» Par des motifs personnels, je ne puis continuer à remplir la place que j'occupe dans

votre bureau. Je vous prie en conséquence de vouloir bien accepter ma démission, et la transmettre à monsieur le ministre des finances.

» Agréez, Monsieur, etc.... »

Après avoir adressé cette lettre à monsieur Niel, chef de bureau au ministère des finances, il la serra, sans la cacheter, dans la poche de son habit en même temps que la carte de Philippe Ruffel et la lettre de sa belle-mère. L'usage qu'il voulait faire de ces trois pièces se rattachait au nouveau plan qu'il avait adopté depuis que l'orgueil lui avait rendu la raison, et dont nous allons suivre pas à pas l'exécution.

Son premier soin, après être sorti de sa chambre, fut de sonner à la porte de Max D'Herbelot. Comme, par suite de sa résolution

ultérieure, ses intentions vis-à-vis de celui-ci n'étaient plus les mêmes, il avait préparé en descendant l'escalier un petit discours fort convenable pour motiver son changement.

— Monsieur, devait-il lui dire, bien que je vous aie donné cette nuit ma parole de vider aujourd'hui notre querelle, ce n'est pas un pareil dessein qui m'amène. Au rebours, monsieur, je viens vous prier de m'accorder un délai ; d'impérieuses circonstances m'obligent à différer notre combat. Assurez-vous d'ailleurs que *vous ne perdrez rien pour attendre*, et que je désire au moins autant que vous une solution que votre conduite et nos explications réciproques ont rendue nécessaire.

La pensée secrète de cette allocution était une pensée de justice distributive. Partagé entre deux vengeances, il avait cherché à établir le droit de priorité de l'une sur l'autre, et

après mûre réflexion, il était convenu en lui-même qu'à choisir entre Max et Philippe, entre ces deux traîtres également infâmes, c'était ce dernier qui méritait la préférence. En effet, dans l'ignoble intrigue à laquelle il avait servi de prétexte, n'était-ce pas Philippe qui avait joué le rôle le plus actif, le plus influent, et avait acquis par conséquent les droits les plus sérieux à un châtiment exemplaire? Ernest Marquet obéissait donc à des principes d'équité véritable en donnant à celui-ci le premier rang dans l'ordre de ses vengeances, il agissait, pour ainsi dire, en vertu de cet axiome de droit : possession vaut titre.

Certes, cet esprit de méthode, appliqué à la punition des injures, ne manquait pas d'un certain mérite; mais, quoi qu'il en soit, le discours que nous avons relaté ne devait pas arriver immédiatement à son adresse. On n'avait pas répondu au premier coup de sonnette;

Ernest Marquet sonna une seconde fois sans plus de succès.

— Ce Max est-il sorti, murmura-t-il, quand il s'était engagé à m'attendre!

Et sans s'obstiner davantage, il descendit rapidement les dernières marches de l'escalier; seulement, en passant devant la loge du concierge, il dit à celui-ci :

— Max d'Herbelot n'est-il pas chez lui?

— Il est sorti depuis une heure environ, lui répondit-on.

— Le lâche! grommela le jeune homme. Je n'ai pas besoin de lui demander un délai, il le prend sans le réclamer : occupons-nous de *l'autre!*

L'autre était Philippe Ruffel, vers la demeure duquel il se dirigea en toute hâte.

Avant d'entrer chez celui-ci, Ernest Marquet se redressa comme un soldat qui s'apprête à passer l'inspection des armes, et renfonça de toutes ses forces les fureurs qui débordaient sa poitrine pour s'empêcher d'éclater au premier abord : non seulement il avait à cœur de se venger, mais il voulait encore confondre cet hypocrite, le démasquer, et ne l'écraser qu'après l'avoir plié jusqu'à terre. La vengeance qu'il convoitait était une vengeance de sauvage, la raillerie et l'insulte avant le coup mortel. Aussi en ce moment regretta-t-il de n'avoir pas une glace devant lui, pour s'assurer que l'expression de son visage ne compromettrait pas le succès de sa cauteleuse rancune ; il avait peur que le sang ne lui montât trop tôt à la figure, et qu'un mot, un geste du traître, n'avançât l'heure de l'explosion finale. Lorsque la vieille femme qui faisait le ménage de Philippe vint lui ouvrir, il traversa la salle à manger en silence, et se

glissa rapidement jusqu'à la porte du salon, sur le bouton de laquelle il appuya doucement le doigt.

— Vous ne me demandez pas si monsieur est là, dit la vieille femme.

— Je sais qu'il y est, dit Ernest.

Et il tourna le bouton.

Son espérance ne fut pas trompée : Philippe, en effet, était assis dans un grand fauteuil, au coin de la cheminée où pétillait un de ces feux symétriques et un peu maigres qu'on désigne par cette qualification : un feu de veuve. Mais contrairement au désir du jeune homme, il n'était pas seul ; à l'autre coin de la cheminée, assis aussi dans un grand fauteuil, se trouvait Max d'Herbelot. A l'apparition d'Ernest, les deux fauteuils s'agitèrent sur leurs roulettes et les deux amis se levèrent à moi-

tié, pendant que celui-ci, les yeux hypocritement baissés, essayait d'amortir, sous la frange de ses deux cils, la flamme de son regard.

— Prenez place au foyer, mon ami, dit Philippe de sa voix mielleuse et bienveillante : j'allais passer chez vous.

— Comme l'ami de la fable, dit Ernest en s'asseyant au milieu de ses deux mentors, aviez-vous fait un rêve cette nuit sur mon compte, et veniez-vous en cas de danger me proposer vos services ?

— A peu près, dit Philippe.

Max lui a tout conté, pensa Ernest, et sans doute je vais avoir à essuyer quelque proposition d'arrangement : voyons. Puis sans lever les yeux, et désignant seulement par une

inclinaison de tête le personnage auquel il s'adressait :

— Monsieur, dit-il à Max, j'ai sonné tout à l'heure à la porte de votre appartement, et dans la situation où nous sommes, je me suis étonné de la trouver fermée.

— Il faut que je vous parle, dit vivement Philippe Ruffel qui voulait épargner à Max l'embarras d'une réponse directe. Vous voulez bien m'entendre, n'est-il pas vrai ?

— Si je veux vous entendre ! répondit Ernest, en simulant une sorte d'emphase sympathique, qui s'adaptait parfaitement à son système de dissimulation. Faut-il vous répéter que j'ai foi en vous, que si j'avais un conseil à demander, c'est à vous que je le demanderais ; que je vous considère comme le plus généreux et le plus désintéressé des hommes,

et qu'après Dieu et mon père à qui je dois la vie, vous avez la meilleure part de ma reconnaissance ! Et vous me demandez si je veux vous entendre ! Parlez, parlez ! ne savez-vous pas que pour moi vos paroles font loi ?

Qu'a donc ce petit bonhomme ? pensa Philippe, qui était trop habile pour ne pas remarquer l'accent d'affectation qu'Ernest avait pris en parlant, en dépit de tous ses efforts pour masquer son jeu ; pourquoi baisse-t-il si obstinément les yeux, et se tient-il raide sur son fauteuil comme un écolier en pénitence ?

— J'attends, mon ami, dit Ernest, impatienté de ce silence dont il devinait la cause, et ne se sentant pas de force à supporter un long examen.

—Mon cher Ernest, dit Philippe Ruffel sans

prolonger davantage son inquisition soupçonneuse, je connais la situation dont vous parliez à Max ; je sais tout, Max m'a tout confié.

— Monsieur n'a fait que me prévenir ; et moi aussi je venais vous faire ma confession, interrompit Ernest.

Après avoir incliné la tête en signe de gratitude, Philippe Ruffel reprit du ton dogmatique et pâteux avec lequel le chef de l'opposition constitutionnelle débite ses aphorismes :

— La situation est grave, excessivement grave des deux côtés, et je conçois, mon cher Ernest, la conduite que vous avez tenue hier ; le premier mouvement de l'homme outragé la conseillait, et à votre place, peut-être moi-même aurais-je agi comme vous. Oui, je conçois et m'explique comment, à la pensée du déshonneur de votre sœur et de toute votre famille, votre sang s'est échauffé dans vos

veines, et comment votre colère s'est montée rapidement jusqu'à la provocation, jusqu'au défi. Vous étiez en face d'un homme qui vous disait : J'aime votre sœur et j'en suis aimé. Epousez-la, répondiez-vous ; et on vous opposait des impossibilités, on vous demandait des délais, on voulait ajourner une réparation que vous désiriez immédiate. Dans une position pareille, il n'y a pas un homme au monde qui n'eût senti le rouge lui monter au visage : ne pouvant légitimer le dénoûment de l'intrigue, il fallait nécessairement l'ensanglanter. Tout homme, je le répète, eût pensé, eût agi comme vous.

Ernest à son tour inclina la tête en signe de remercîment.

— Pourtant, continua Philippe après une pause, maintenant que votre sang doit être un peu refroidi, que votre cerveau en ébulli-

tion a eu le temps de se calmer, il faudrait examiner si ce parti, que vous avez pris sous l'inspiration de la colère, est le plus prudent, le plus raisonnable, le meilleur enfin. Ernest, ne sentez-vous pas tout ce qu'un duel avec Max peut et doit entraîner de résultats fâcheux, de conséquences désastreuses? N'êtes-vous pas arrêté quelque peu par cette idée d'un scandale, d'une démonstration publique? Êtes-vous sûr qu'en voulant venger l'honneur de votre sœur, vous ne le compromettiez pas plus cruellement encore par la réparation, qu'il ne le fut par l'outrage? Sans doute vous avez dû vous dire que le motif de ce combat que vous avez provoqué devait demeurer un secret entre vous et votre antagoniste : mais avez-vous songé au monde si soupçonneux, si enclin à croire le mal, et qui, avec ses mille regards de lynx, perce à jour les mystères les plus profondément ensevelis? Toutes ces considérations, que je vous présente, n'ont-elles

pas quelque valeur ; ne vous ont-elles pas frappé comme moi ? et dans ce cas-là, persistez-vous encore dans votre projet d'hier ; tenez-vous toujours à vous battre ?

A cette question, formulée du ton persuasif et patelin d'un avocat qui cherche à se débarrasser d'une mauvaise cause au moyen d'une transaction, Ernest Marquet sentit la rage gronder violemment dans sa poitrine ; il se trouva partagé entre deux sentimens contraires.

— Non, je ne veux pas me battre avec Max, parce que je veux me battre avec toi ; avec toi, traître, fourbe, infâme. Toi, d'abord, lui après ; vous êtes numérotés tous les deux !...

Voilà ce que la colère lui conseillait de répondre.

— Modère-toi, lui disait à l'autre oreille

l'habileté diplomatique qui avait présidé à son plan de dissimulation; joue jusqu'au bout le rôle que tu as entrepris : l'heure n'est pas venue d'arracher le masque; attends et laisse aller.

Ce fut ce dernier sentiment qui triompha, après une lutte orageuse.

— Ces considérations que vous m'exposez, dit Ernest d'une voix calme, ne m'ont pas échappé : mais j'avoue qu'elles n'ont pas absolument changé ma détermination. Vous qui êtes un homme d'honneur, mon ami, vous sentez comme moi qu'il y a des occasions où la prudence est lâcheté, et où la raison est bassesse.

— Réfléchissez-donc! reprit Philippe enhardi par cette réponse qui, sans être une concession, n'était pourtant pas une fin de

non-recevoir inattaquable. Hier, la scène entre Max et vous a été si vive, vous avez si brusquement entamé son amour-propre, qu'il n'a pas eu le temps de vous présenter sous leur véritable jour ses intentions et les obstacles qui s'opposent à leur réalisation immédiate. Ces explications, que votre vivacité n'a pas permises, peut-être les trouveriez-vous assez sérieuses, sinon pour les admettre, au moins pour les discuter. Voulez-vous m'accepter en cette affaire comme arbitre, ou au moins comme interprète, et essayer si les raisons que Max, par sentiment de point d'honneur, exagéré peut-être, a refusé de livrer à votre violence, ne doivent pas opérer entre vous, sinon une réconciliation définitive, au moins un désarmement temporaire ?

Max aime véritablement votre sœur, il me le répétait avant votre arrivée, et en termes tels que je serais honteux de soupçonner

un seul instant sa sincérité. S'il était libre, et maître de ses volontés comme de ses sentimens, il accepterait comme un bonheur la nécessité où vous le placez d'épouser Lise : c'est là son rêve, son espoir, la plus douce et la plus constante de ses pensées; malheureusement Max est soumis à une influence contre laquelle il ne lui est pas permis de se révolter en face : tout en se sentant meurtri par la chaîne qui le retient, il n'est pas en son pouvoir de la briser; il n'est pas le maître de céder, comme il le voudrait, à l'entraînement de son amour; il n'est pas libre.

Max est orphelin, et ses parens, fort honorables d'ailleurs, ne lui ont laissé en mourant qu'un héritage très insuffisant; Max est pauvre. Ne vous irritez pas trop, mon jeune ami, si dans cet entretien, comme dans le premier que j'ai eu avec vous, je suis encore réduit à vous présenter la pauvreté,

sinon comme un vice, au moins comme un malheur, comme un obstacle fatal qu'il n'est pas donné au courage le plus fier de surmonter facilement; d'ailleurs, instruit par l'expérience, peut-être vos idées se sont-elles modifiées, peut-être comprenez-vous maintenant mieux qu'autrefois ce qu'il y a de tristement grave dans cet argument que je vous oppose de prime abord : la pauvreté!...

L'aisance dans laquelle Max a vécu jusqu'ici, il la doit à la bienveillance d'un oncle, riche, vieux et sans enfans; mais cette bienveillance a ses exigences. Tout bienfait lie : la reconnaissance n'est pas seulement un fardeau qui vous pèse, c'est aussi un réseau qui vous enlace. Max n'est donc libre qu'à la condition de faire ce qui plaît à son oncle; il ne peut agir sans son autorisation, sans son consentement, sous peine d'encourir sa disgrace, et de retomber dans la misère pour y rester.

Voilà la situation de Max, telle qu'elle est, jugez-la vous-même.

— Et l'oncle de monsieur, dit Ernest, toujours sans lever les yeux, refuserait son consentement au mariage de ma sœur?

— Malheureusement oui, reprit Philippe; l'oncle de Max a déjà disposé de l'avenir de son neveu, il l'a fiancé de parole à la fille d'un vieil ami.

— Et il n'y aurait pas moyen de le faire revenir de sa détermination ?

— L'oncle de Max, dit Philippe, est un général de l'empire, entêté comme tous les vieux soldats, et sourd comme un canon à toutes les bonnes raisons qu'on peut lui donner.

— Et si j'allais lui dire, moi, que son ne-

veu a séduit ma sœur, que je veux, que j'exige une réparation?

— Pardonnez-moi ce que je vais vous répondre, dit Philippe, mais je veux vous faire comprendre le caractère de l'homme dont je parle : il vous enverrait promener.

— Moi! dit Ernest en relevant vivement la tête et jetant pour la première fois sur Philippe son regard qui dardait la colère. Et si j'en appelais à son honneur de soldat! si je lui disais que celui-là qui trompe une jeune fille est un lâche, que toute faute veut une réparation; si, enfin, je lui faisais observer qu'après tout, ce mariage qu'il repousse, n'est ni déshonorant, ni désavantageux; que le neveu d'un soldat, fût-il général, peut, sans se mésallier, s'unir à la fille d'un homme suffisamment riche et considéré. Croyez-vous

qu'il m'enverrait encore.... de quelle expression vous êtes-vous servi ?

— Promener, dit froidement Philippe. Oui, mon ami, toujours ! Il vous répondrait que son neveu doit avant tout lui obéir, et que si Max veut épouser votre sœur, il le peut, mais à la condition de ne plus recevoir un sou, ni pour le présent, ni pour l'avenir.

—Ernest Marquet s'était abandonné un instant à la poursuite de cette chimère que les paroles de Philippe lui avaient laissé entrevoir, la possibilité d'un mariage immédiat de Max avec sa sœur. Un moment il avait failli à son système de silence calculé, d'attente vengeresse. Ce consentement d'un oncle à obtenir, cette obstination d'un soldat à vaincre, tout cela lui paraissait difficile, sans doute, mais pourtant possible. Il ne fallut non moins que l'insistance froide de Philippe Ruffel,

pour le jeter à bas du dada que son imagination venait d'enfourcher.

— Ernest, croyez-moi, redisait Philippe, ne vous leurrez pas de vaines espérances, et ne vous jetez pas en aveugle dans cette fausse ouverture que vous agrandissez déjà de tout le feu de vos désirs. Attendrir l'oncle de Max, obtenir son consentement tout de suite en l'abordant de front, comme vous voulez le faire, je vous le répète tristement, mais sans faiblesse, parce que telle est ma conviction bien profonde : cela est impossible, absolument impossible, n'y songez pas.

Les dernières paroles de Philippe, prononcées d'une voix ferme, dissipèrent les dernières lueurs d'espérance qui avaient un moment ébloui l'esprit mobile et superficiel du jeune homme. De nouveau, il se renferma dans son parti pris de vengeance expectante

et de rage silencieuse. Le terme de la scène approchait.

—Maintenant, voulez-vous, continua Philippe, que Max brave le courroux de son oncle et encoure sa défaveur ? Donnerez-vous la main de votre sœur à Max sans position, sans état et sans fortune ? Votre père, quoique dans l'aisance, n'est pas assez riche pour doter votre sœur de manière à subvenir aux exigences d'un jeune ménage ; d'ailleurs, voudrait-il pour gendre de Max ainsi déchu de son espérance ? Vous, son fils, lui arracheriez-vous son consentement, pourriez-vous lui dire : Ce mariage est nécessaire, il doit se faire, il se fera en dépit de vous-même, Lise sera la femme de Max, parce que Lise est sa maîtresse ? Vous voyez donc bien, mon jeune ami, que de tous les côtés nous ne rencontrons que difficultés à vaincre, ou malheur à redouter.

— Vous avez raison, dit Ernest, voilant de son mieux, sous un air de conviction douloureuse, l'amère ironie qui se cachait sous ses paroles, vous connaissez mieux que moi le monde et les hommes. Conseillez-moi donc, guidez-moi ; que faut-il faire ?

De la part d'Ernest Marquet, cet appel à la sagesse de Philippe Ruffel était la dernière expression de la retenue hypocrite qu'il s'était imposée, son courage ne pouvait pas aller plus loin ; aussi résolut-il d'abréger cette scène, et de couper court aux explications de son interlocuteur qui menaçaient d'être très verbeuses.

— Je suis heureux, dit celui-ci, que vous vouliez bien vous en remettre à moi du soin de vous guider ; soyez convaincu qu'en ceci je n'ai à cœur que votre intérêt et l'intérêt de votre famille.

— Je sais cela, mon bon, mon excellent ami!... mais encore une fois, que faut-il faire?

— Attendre!...

— J'attendrai, dit sourdement Ernest.

— Attaquer brusquement et de front l'obstination du général d'Herbelot, ce serait tout compromettre, tout risquer sur un coup de dés; mais on peut tourner la difficulté, amener tout doucement le général à une détermination devant laquelle il reculerait très certainement si on la lui présentait comme immédiatement nécessaire. Nous aviserons aux moyens à employer, et puisque vous avez confiance en moi, je vous assure que dès à présent c'est moi qui me charge de mener cette affaire à bien. Pour aujourd'hui, contentez-vous donc de l'espérance que je vous donne, et de l'engagement que Max

prend vis-à-vis de vous, d'épouser votre sœur aussitôt qu'il le pourra.

Max d'Herbelot, qui jusque-là avait assisté silencieusement à cette scène, et s'était contenté d'approuver de la tête les stipulations que Philippe faisait en son nom, ne put se dispenser cette fois de consacrer personnellement l'engagement que celui-ci venait de prendre; il se leva, et s'adressant à Ernest Marquet qui s'était levé de son coté, pressé qu'il était d'en finir avec cette comédie, et de se trouver seul avec Philippe :

— Monsieur, lui dit-il, si ma parole d'honneur vous suffit, je vous la donne bien volontiers en garantie de la loyauté de mes intentions; tout ce que Philippe a bien voulu vous promettre, je le ratifie hautement, et j'espère que nous parviendrons à lever les obstacles qui s'opposent à la réalisation d'un projet qui

m'est assurément aussi cher qu'à vous-même.

Et en parlant ainsi, il tendit la main à Ernest.

— Je presserai la main du mari de ma sœur, dit celui-ci en retirant la sienne; permettez-moi d'attendre que vous ayez ce titre-là pour vous rendre toute mon amitié; qu'il vous suffise seulement de savoir que j'accepte vos explications, que je m'en rapporte, jusqu'à nouvel ordre, à votre parole, et que, pour aujourd'hui, notre duel n'aura pas lieu.

Ces paroles, prononcées d'un ton froidement poli, ôtèrent à Max l'espérance d'une réconciliation qu'il aurait désirée plus expansive. Sans essayer d'une nouvelle ouverture dont il comprenait l'inutilité, il salua Ernest, remercia brièvement Philippe Ruffel et sortit, accompagné par lui jusqu'à la porte du salon.

— Allons, murmura Ernest Marquet en suivant de l'œil ce dernier, il a parfaitement joué son rôle jusqu'au bout. A nous deux maintenant !



XIII.

Quand Philippe revint vers Ernest, il fut très étonné de le trouver encore debout, immobile, l'attitude raide, la figure pâle et crispée, et au lieu des remercîmens qu'il en attendait, d'être accueilli par un silence glacial et presque menaçant.

— Décidément, pensa-t-il, ce petit bonhomme ne m'a pas tout confié, il a quelque chose encore qui l'étouffe.

— Mon ami, dit Ernest, sans rompre entièrement la glace, je ne vous remercie pas du nouveau et important service que vous venez de me rendre, tout à l'heure vous saurez pourquoi.

— De quel ton vous me dites cela! répondit Philippe qui ne voyait pas sans inquiétude les symptômes orageux que trahissaient la figure et la voix de son interlocuteur, qu'avez-vous? êtes-vous malade? Vous avez l'air pluvieux comme un temps d'automne. Voulez-vous prendre un verre de Rosolio ? cela vous remettra.

Cette offre d'un verre de rosolio, indifférente en toute autre occasion, produisit un effet violent sur Ernest Marquet, parce

qu'elle lui rappela ses premières relations avec Philippe, l'accueil obligeant qu'il en avait reçu, les protestations de dévoûment auxquelles il avait si crédulement ajouté foi, et toute cette scène de réintégration au foyer paternel, dans laquelle Philippe avait joué le rôle sublime d'intercesseur éloquent, d'ange sauveur, de pacificateur actif et puissant.

— Merci de votre rosolio ! dit Ernest amèrement. Nous avons à causer, écoutez-moi.

Vous m'avez rencontré sur la route de Caen, et, sans me connaître, à l'audition seule de mon nom, vous vous êtes pris pour moi d'une subite amitié. Je mangeais dans mon coin une pomme crue pour tout dîner, vous m'avez généreusement offert un excellent repas; je n'avais pas d'argent pour payer ma place et faire ma route, vous êtes venu à mon secours; je vous ai conté mon histoire,

vous l'avez écoutée avec bienveillance ; je vous ai confié mes chagrins, vous y avez compati ; j'allais à Paris sans projet, sans espérance, vos paroles ont relevé mon courage abattu et ranimé en moi une espérance éteinte ; je ne voulais pas remettre le pied dans la maison de mon père, vous m'avez exhorté à le faire ; vous avez négocié en mon nom et obtenu plus que je n'aurais osé demander. Ce retour au foyer que je me représentais comme une mortification honteuse, est devenu, par le fait de votre bienveillante intervention, une fête sans accident et presque un triomphe : sous mes pas vous aviez applani les chemins, et au lieu du sentier semé de ronces et de cailloux que je craignais, j'ai trouvé un accès facile et doux au marcher comme un tapis de gazon ; mon père, désarmé par vous, m'ouvrit ses bras ; ma belle-mère (Ernest tremblait un peu), oubliant nos anciennes rancunes, me traita comme un enfant

bien-aimé ; mes sœurs m'accueillirent avec délices ; pour elles, j'étais la perle retrouvée qui parfait le collier un instant décomplété. Ce bonheur du retour, cette joie sans mélange, le sourire de mon père, l'affection de ma belle-mère, l'amitié de mes sœurs, c'est à vous que je dois tout cela, tout cela qui est immense, et que ma vie ne pourrait pas payer. Je comprends l'impression de votre figure, vous me demandez pourquoi je vous rappelle tous vos bienfaits ; homme généreux et modeste, vous rougissez qu'on vous énumère vos belles actions. Dût pourtant votre modestie en saigner, ne m'interrompez pas, et laissez-moi continuer. Depuis ce jour où le proscrit, sous votre patronage, s'est vu accueillir à bras ouverts par une famille qui l'avait repoussé, votre bienveillance ne s'est pas démentie un seul instant, votre dévoûment ne m'a jamais manqué ; entre les violences de mon père et ma propre faiblesse, je vous ai tou-

jours trouvé comme un bouclier qui repoussait tous les coups, qui écartait tous les dangers. Vous m'avez rendu la vie douce et facile, les mille pointes de ces chagrins domestiques que je redoutais tant pour les avoir ressenties, vous les avez ébréchées sur votre poitrine : un frère n'aurait pas mieux fait pour son frère, un père pour son enfant. Ce n'est pas tout : je n'avais pas d'avenir, pas de position ; vous m'avez créé un avenir, donné une position. Le métier de solliciteur contrariait à la raideur de mon caractère, à ma défiance de moi-même et des autres, vous m'en avez épargné la fatigue en la gardant pour vous ; grace à vous, sans effort, sans humiliation je me suis trouvé casé, le ministère des finances m'a ouvert ses bureaux, j'ai été *quelque chose*, j'ai eu une valeur, un numéro dans la société. Enfin, — ne vous impatientez pas trop, j'ai à peine quelques mots à ajouter, — vous venez de compléter cette série de services par un

dernier bienfait, vous m'avez arrêté sur une mauvaise pente, vous m'avez montré du doigt le chemin de la sagesse en dehors duquel je me laissais entraîner; mieux que moi vous avez compris nos véritables intérêts, à mes sœurs, à mon père, à moi-même; entre l'épée de Max et la mienne, vous avez étendu votre main conciliatrice, et les épées déjà menaçantes se sont abaissées; vous avez accompli jusqu'au bout votre mission de paix, et, non content de ce que vous avez fait, vous voulez faire plus encore: ma sœur est compromise, vous voulez la réhabiliter, vous prenez pour votre compte une malheureuse affaire qui sans votre aide deviendrait plus malheureuse encore. Votre conduite, monsieur, est héroïque, elle est sublime: si toutefois, pardonnez-moi cette restriction, le mobile qui vous l'a inspirée est héroïque et sublime comme elle.

Ernest Marquet fit une pause après avoir

déclamé cette longue tirade avec l'espèce d'emphase juvénile qui caractérisait son débit. Philippe Ruffel l'écoutait avec une surprise croissante, se demandant si cette reconnaissance si vivement exprimée ne cachait pas un piége. La restriction qui terminait l'homélie, et pour laquelle Ernest Marquet avait réclamé l'indulgence de son interlocuteur, éclaira d'une sinistre lueur cette singulière scène dessinée avec tout l'art d'un dramaturge consommé. Par le fait de ce soupçon conditionnel, la volte-face entrevue devenait évidente, la scène allait se retourner.

— J'ai cherché dans mon cœur, reprit Ernest d'une voix quelque peu sifflante, un moyen de reconnaître tant de bontés, de m'acquitter envers vous, de liquider toutes les obligations que j'ai contractées ; ce moyen, je crois l'avoir trouvé. On est quitte, ce me semble, quand on rend ce qu'on a reçu,

quand on refuse ce qu'on vous offre : je veux être quitte avec vous. Vous m'avez réconcilié avec mon père : dès aujourd'hui, monsieur, je suis prêt à refuser son amitié, si c'est à votre intervention seule que je la dois; vous avez changé en affection la rancune de ma belle-mère : cette affection, je la repousse de toutes mes forces, je veux sa haine pour rentrer en possession de la mienne; par votre protection je suis entré au ministère des finances : de ce moment je veux en sortir, et voici ma démission que je vous prie de remettre vous-même à mon chef de bureau.

En disant cela Ernest jetait sur la cheminée la lettre qu'il avait préparée dans sa chambre ; puis il ajouta :

— Enfin, monsieur, je ne vous dois pas de reconnaissance pour le dernier service que vous croyez m'avoir rendu en vous opposant

au duel convenu entre Max et moi, car ce service n'existe réellement pas. Avant de venir chez vous, j'avais décidé que je ne me battrais pas avec Max aujourd'hui; ce ne sont donc pas vos conseils qui m'ont éclairé. Vous le voyez, monsieur, me voici dans la même position de laquelle votre protection m'avait tiré : vous m'aviez fait sortir du néant, j'y rentre ; comme autrefois je n'ai plus ni amis, ni parens, ni position, ni espérance; toutes les obligations que je vous avais, je les abroge; je vous retourne tous les bienfaits que j'ai reçus; je ne veux rien garder de vous, parce que vos services déshonorent, parce que votre protection flétrit! Et maintenant que je ne suis plus votre obligé, votre client, que nous sommes quittes, vous allez me comprendre : je ne voulais pas me battre aujourd'hui avec Max, parce que je veux me battre avec un autre!

En disant cela Ernest Marquet s'avança d'un pas vers Philippe, la gorge tendue, l'œil fixe, comme pour rendre sa provocation plus claire. Celui-détourna le regard, son sang-froid habituel l'avait abandonné; en face de cette colère qui s'était si long-temps contenue, et qui avait procédé avec toute la logique d'une position sûre d'elle-même, il ne retrouvait ni sa finesse ordinaire, ni cette présence d'esprit dont tant de fois il avait donné des preuves éclatantes.

— Je ne vous comprends pas encore, balbutia-t-il en pâlissant.

Ernest ne répondit pas d'abord; mais tirant simultanément de sa poche la lettre adressée par sa belle-mère à Philippe, et la carte de celui-ci, sur le dos de laquelle étaient tracées les quelques lignes que nous avons rapportées, il les plaça à la fois sous le regard de Philippe, en lui demandant :

— Ces deux écritures n'appartiennent-elles pas à la même personne?

A la vue de ces écritures rapportées qui fulminaient contre lui une accusation redoutable, Philippe Ruffel recula en pâlissant.

— Ah! vous me comprenez! cria Ernest, résumant dans un seul cri toutes les sensations orageuses qu'il avait violemment contenues pendant ce long entretien; votre émotion a parlé pour vous, et vous vous battrez, n'est-ce pas?

Un assez long silence succéda à ces paroles. D'un côté Ernest avait laissé déborder d'un seul coup toute sa fureur, et après cette dernière et violente secousse, il se sentait affaibli et presque paralysé; de l'autre, Philippe étourdi, ébloui presque par le revirement subit de cette conversation qui, après s'être traînée en sifflant comme un serpent, venait

d'éclater terrible et rugissante, cherchait à se remettre de son trouble et à rentrer en possession de lui-même. Après une marche pressée, tous deux se réunissaient dans la pensée commune d'une halte provisoire ; cette halte imposée aux deux parties belligérantes par la violence de leurs émotions respectives, suggéra à Philippe une idée de temporisation, qui d'ailleurs s'accordait parfaitement avec ses habitudes de prudence calculatrice, de réflexion méticuleuse, et pour ainsi parler, d'économie *passionnelle*.

— Monsieur, dit-il à Ernest, vous êtes à cette heure dans un moment d'exaspération telle que toute explication de moi à vous serait nécessairement mal venue. Permettez-moi de vous demander du temps pour préparer la réponse que j'ai à vous faire ; ce temps d'ailleurs sera court, aujourd'hui même j'aurai l'honneur de vous écrire.

Si Ernest Marquet eût été en mesure de n'écouter que la voix de sa rancune, il aurait repoussé brutalement cette proposition d'ajournement qui lui paraissait plus qu'une lâcheté; mais sa gorge était haletante, sa poitrine oppressée, l'air manquait à ses poumons, il se sentait défaillant; tout en rougissant de la concession qu'il allait faire, il s'y résigna en vue d'une prompte retraite.

— Monsieur, dit-il, je vous accorde le délai que vous me demandez ; mais souvenez-vous que si votre réponse tarde trop, je reviendrai moi-même la chercher.

Après avoir descendu en chancelant l'escalier, il s'arrêta dans la rue pour respirer à l'aise ; peu à peu l'air calma l'irritation de ses nerfs et dégonfla ses poumons, il ne lui resta plus qu'un amer désir de vengeance. Rentré dans la chambre de la maison paternelle, il

se laissa tomber sur son lit, croisa les bras sur sa poitrine et dit, les yeux fixés sur la glace qui reproduisait ses traits encore contractés :

— J'espère que je me suis conduit comme un homme !

Puis, un moment après il pleura comme un enfant. Il pleura toutes ses croyances détruites, tout son bonheur perdu, toutes ces affections qui l'avaient enivré, son rêve enfin, son beau rêve d'adolescent, tendre fleur sitôt effeuillée !....

Ici, qu'il soit permis à celui qui écrit ces lignes de prendre un instant la parole. Si le lecteur s'étonnait des contradictions nombreuses que nous signalons dans le caractère de notre principal personnage, nous lui opposerions que dans notre pensée l'harmonie de ce caractère naît précisément de ce désac-

cord apparent. Dans ces soubresauts contradictoires, dans ce mouvement de bascule perpétuel, dans ces fluctuations d'un esprit qui pousse tout à l'extrême, le bien comme le mal, l'enthousiasme comme la haine, nous voulons personnifier cet âge qui n'est pas encore la jeunesse, et qui n'est déjà plus l'enfance : âge crépusculaire que le soleil de la vérité n'éclaire pas assez et que l'ombre de l'ignorance ne couvre pas absolument. A ce point de vue, le lecteur comprendra ce flux et ce reflux de passions poussées à leur dernière expression, cette oscillation continuelle, ce mélange d'irritation et de faiblesse, cette exagération dans le langage et dans l'action, ce va et vient de lumière et d'ombre que nous avons fidèlement reproduits comme autant de traits caractéristiques. Il comprendra encore cette espèce de crânerie empreinte de puérilité, cette coquetterie dans la vengeance, et cette fureur chevaleresquement gasconne,

qui, pour être sûre d'elle-même, a besoin de consulter la glace. En réunissant en un seul faisceau tous ces détails épars, il en composera la physionomie que nous avons voulu reproduire, le type que nous retraçons : l'*adulte!* et peut-être nous tiendra-t-il compte de l'exactitude de nos observations.

Ainsi, l'hypocrisie d'Ernest Marquet pendant sa conversation avec Philippe, l'âcre plaisir qu'il avait pris à voir celui-ci s'enferrer de lui-même, et à jouer la crédulité jusqu'à la fin pour rendre son irruption plus éclatante, le soin avec lequel il s'était complu à rappeler tous les services dont il se reconnaissait comptable, afin que le protégé pût dire au protecteur : Voilà ce que vous avez fait pour moi, et moi je ne veux pas de ce que vous avez fait, je repousse vos bienfaits, je romps le lien d'ignominie qui nous unit, nous sommes quittes; battons-nous : toutes ces subtilités

d'une loyauté exaltée qui se sent blessée au vif, d'une susceptibilité orgueilleuse qui s'indigne et des obligations honteuses qu'elle a contractées, et de la crédulité niaise qui l'a poussée dans le piége ; tout cela, disons-nous, résulte des observations que nous venons de soumettre à l'appréciation du lecteur, et pour que notre pensée pénètre dans son esprit, nous n'avons pas besoin de plus amples commentaires. Aussi poursuivons-nous notre récit.

Le soir Ernest Marquet reçut la lettre de Philippe Ruffel ; elle contenait ces mots :

« Maintenant que votre irritation doit être calmée, et que la réflexion vous a apporté ses salutaires conseils, je n'hésite pas à vous dire le parti que j'ai pris après mûr examen. Je ne veux pas me battre avec vous. Si vous n'avez pas assez réfléchi, réfléchissez encore,

et vous conviendrez qu'en m'arrêtant à cette résolution, j'ai consulté votre intérêt autant que le mien; dans l'état des choses, il ne serait pas raisonnable de votre part de provoquer un scandale, et de mon côté je veux être franc, et ne voudrais pas compromettre ma position par une imprudente levée de boucliers.

» Cependant comme il vous faut une satisfaction, voici celle que je vous offre, si vous voulez être sage : Je m'engage sur l'honneur à ne plus me présenter chez votre père, et à rompre, par conséquent, des relations dont vous avez le secret. »

En lisant cette lettre, la première chose qui frappa Ernest, fut nécessairement celle-ci : que Philippe refusait de se battre, que cette satisfaction de sang, si chère à son cœur, son adversaire ne voulait pas la lui donner. Dans

son premier mouvement de fureur, il ne se ménagea pas le loisir d'examiner les motifs à l'appui de cette détermination ; il était outré et comme honteux de tant de lâcheté, son humeur ferrailleuse s'augmentait en raison même des obstacles qui s'opposaient à son essor, comme, dans un duel à l'épée, on s'échauffe davantage un face d'un homme qui rompt sans cesse. Ainsi s'exaltait Ernest en présence de cette lettre fuyarde qui à son besoin de vengeance opposait une imperturbable fin de non recevoir.

— Je le forcerai bien à se battre ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, en jetant loin de lui la lettre de son adversaire.

Et il se promena à grands pas dans sa chambre, cherchant, contrairement aux avis de Philippe, le moyen le plus prompt et le plus sûr de faire un éclat, d'appeler le scandale.

A la fin cet échauffement produisit une résolution nettement formulée ; et, une fois cette résolution prise, l'échauffement intérieur d'Ernest Marquet s'apaisa, il concentra sa rage, et organisa son indignation. La colère, comme toutes les grandes passions, ne s'agite démesurément que dans le vide, et quand les moyens lui manquent de s'assouvir, une fois qu'elle a une pâture à sa portée, une arme à sa main, elle se replie, elle se raisonne, sûre d'elle-même, elle attend volontiers.

— Il lui faut une réponse, dit Ernest en s'asseyant devant la petite table qui lui servait de bureau ; je vais la lui faire : avant d'avoir de son sang j'aurai de sa honte ; je veux du moins me réhabiliter à ses yeux, je veux qu'il apprenne que si j'avais été sa dupe, je ne le suis plus, et que, depuis la tête jusqu'aux pieds, je sais ce qu'il est et ce qu'il vaut ; c'est un portrait que je vais peindre.

Ainsi parlant, il attira à lui un cahier de papier, et penchant sa tête, il se mit à retourner mûrement dans sa pensée l'œuvre qu'il allait entreprendre. Or, voici cette œuvre telle qu'elle sortit tout armée de son cerveau, après deux longues heures de réflexion et de travail.

« Monsieur,

» Au premier coup d'œil votre lettre m'a surpris ; jeune encore et sans expérience, je ne comprenais pas qu'un homme pût se montrer assez..... à quoi bon vous répéter le mot, pour refuser de répondre à une provocation aussi légitime que la mienne par un refus formel, par un impudent déni de justice. A présent, monsieur, pour parler votre langue, je trouve, tout au rebours, votre lettre parfaitement naturelle et rigoureusement logique ; je m'étonnerais que vous ne l'eussiez

pas écrite, tant elle peint admirablement votre caractère, tant elle vous résume et vous complète. Maintenant vous êtes un homme jugé, monsieur ! Vous allez voir si je me trompe....

» Il y a des hommes, monsieur, qui en toute occasion prennent pour guide je ne sais quelle prudence bâtarde, sans entrailles et sans courage, qu'ils nomment impudemment la raison. Or, entendons-nous sur ce mot. La raison, selon eux, n'est pas cette fille sublime de la philosophie, supérieure aux préjugés, indulgente pour les faiblesses, combattant intrépidement l'erreur, et qui souvent périt à la tâche, vaincue, écrasée, mais fière encore, glorieuse martyre ! La raison, comme ces hommes la pratiquent, est appuyée, d'une part, sur l'égoïsme le plus étroit, et de l'autre, sur une finesse d'esprit louche et tortueuse, qu'on appelle honnêtement de l'habileté. Cette seconde raison, loin d'être comme la première

supérieure aux préjugés, les accueille et en profite; elle ne combat pas l'erreur, elle la propage; le rôle de martyre ne lui convient pas, elle y répugne au contraire de toute son énergie, et les palmes célestes lui sembleraient trop chèrement achetées, au prix d'un intérêt compromis, d'une goutte de sang versée, d'un sacrifice, d'un dérangement. Cette raison-là, monsieur, est le résumé de toutes les bassesses et de toutes les lâchetés du cœur humain.

» Pour les hommes voués au culte de cette déesse illégitime, qui usurpe insolemment le plus saint des noms, il n'existe ni sentimens, ni principes, ni passions même; pour eux tout est subordonné à certaines idées d'économie sociale, de confortable dans la vie, d'arrangement et d'ordre dans la matière. Ces hommes-là ne comprennent ni les écarts de l'amour, ni les susceptibilités de l'amitié, ni la fougue des instincts honnêtes. Le bien pour eux est

ce qui concourt à l'harmonie de leur existence ; le mal, ce qui la trouble. Au-delà de leur sphère ils ne voient plus rien, et ne veulent plus rien voir ; comme un chien se fait un lit dans la paille, ils s'enfoncent dans leur niche, et s'y ratatinent, concentrant en eux-mêmes toute leur chaleur et s'absorbant dans le sentiment de leur *far-niente* bestial : les relations les plus douces, les affections les plus chères n'ont de valeur à leurs yeux qu'autant qu'elles complétent leur confort, sans troubler leur tranquillité, sans exiger d'eux aucun déploiement d'autorité ou de caractère. L'amour pour eux est une nourriture savoureuse, tant qu'on ne leur en dispute pas la possession ; ils arrangent leurs relations de cœur comme les différens objets de leur ameublement : une maîtresse est un meuble qu'ils gardent tant qu'il est commode. Ces hommes-là, monsieur, regardent comme fou l'amant espagnol qui met le feu à la maison de sa maî-

tresse pour avoir le bonheur de l'enlever à travers les flammes : ces hommes-là, du reste, n'auront jamais besoin d'onguent pour les brûlures. En un mot, monsieur, ces hommes-là sont raisonnables à la manière des chats qui dorment toujours sur le coussin le mieux rembourré, et occupent la meilleure place auprès du foyer. L'égoïsme du corps, la personnalité sensuelle, la paresse, pour ne pas dire l'engourdissement de l'ame, enfin, la négation complète de tout ce qui constitue la supériorité de l'homme sur la brute, voilà ce qu'ils appellent la *raison*.

» Examinons, monsieur, votre conduite vis-à-vis de moi, depuis que je vous connais, et voyons ensemble si vous n'êtes pas un de ces hommes dont je viens de tracer le portrait.

» Quand je me suis assis auprès de vous sur l'impériale de la diligence de Caen à Paris, au

premier abord votre figure m'a déplu, j'y trouvais un caractère de sécheresse et de personnalité qui n'était pas fait pour vous concilier ma sympathie; vos paroles ne firent qu'augmenter cette première impression causée par votre figure. Je souffrais, et vous vous avisâtes de me questionner, ce qui est la manière la plus sûre d'irriter la souffrance : aussi notre entretien prit-il peu à peu une tournure quasi-hostile; vous railliez, je déclamais; au demeurant nous étions mécontens l'un de l'autre : vous, parce que je ne mettais pas assez d'empressement à satisfaire votre curiosité; moi, parce que je ne me souciais pas de vous servir d'objet de distraction, comme la souris entre les griffes du chat qui s'amuse en attendant qu'il ait faim. Il ne fallait non moins qu'un incident extraordinaire pour rapprocher nos deux cœurs qui, à chaque pas que nous faisions ensemble, tendaient à s'éloigner de plus en plus. Le silence avait succédé à notre

entretien aigre-doux, il me semblait qu'entre vous et moi tout était fini, lorsque je me vis obligé de décliner mon nom au conducteur de la voiture, pour sauver au moins, par une apparence de franchise, l'inconséquence d'une démarche que je ne prétendais pas justifier. A ce moment vous étiez là, jouissant de mon humiliation, clignant traîtreusement les yeux sous la visière abaissée de votre casquette de crin. Jeté du haut de l'impériale et d'une voix émue, mon nom arrive pourtant jusqu'à votre oreille; tout-à-coup votre physionomie change : de rancunière et rogue qu'elle était, elle devient prévenante et accorte; vous me parlez de mon père en termes bienveillans, vous m'offrez vos services, vous m'ouvrez votre bourse, vous substituez un excellent dîner au maigre repas que je faisais dans mon coin : vous vous souvenez, monsieur, une pomme crue!... Et moi, en échange de tout cela, je vous donne ma confiance tout en-

tière, je vous raconte les souffrances de mon passé et les inquiétudes de mon avenir. Vous m'écoutez avec bienveillance, vous essayez de relever mon courage abattu, vous me promettez votre appui, votre amitié, votre protection. Je ne crains pas de l'avouer, monsieur, en ce moment je crus à la loyauté de vos promesses, à la sincérité des sentimens que vous m'exprimiez : oh ! j'étais heureux de ne plus me sentir seul comme auparavant, sans guide et sans ressource, sans projet et sans soutien : j'étais bien heureux !

» Ce fut alors que nous nous séparâmes pour nous retrouver à Paris, moi déjà le cœur plein de reconnaissance, vous rempli jusqu'à la fin de bonne volonté, et me laissant, pour garantie de vos intentions, cette même carte que j'ai eu l'honneur de vous représenter hier.

» Ce que vous avez fait depuis, inutile de vous le rappeler, vous avez de la mémoire et je n'aime pas les redites. Toute votre conduite eût été du plus généreux des hommes, si elle n'eût pas été du plus infâme des hypocrites. Permettez-moi de vous la présenter comme elle m'apparaît maintenant, sous son nouveau jour; je tiens beaucoup, monsieur, à vous avoir bien jugé.

» Vous aviez pour maîtresse la femme d'un vieillard que sa confiance en vous aveuglait. La possession de cette femme vous était donc pour long-temps assurée et telle que vous la vouliez, c'est-à-dire tranquille, à l'abri de tout soupçon et de toute secousse. Dans cette liaison ainsi formée vous trouviez toutes ces jouissances si profondement égoïstes que prisent avant tout vos pareils, sans craindre un de ces retours terribles qu'entraînent trop souvent les passions illégitimes. C'était à mer-

veille pour vous : vous aviez une maîtresse, sans être obligé de l'acheter par aucun sacrifice, par la lutte, par la crainte qui empoisonne le plaisir. Vous l'aimiez, non pas parce qu'elle était belle, non parce que votre ame s'était prise aux affinités de la sienne, mais tout simplement parce que vous pouviez la voir sans effort, sans fatigue, parce que le chemin qui vous conduisait auprès d'elle était uni et plane, parce que la confiance du mari et l'aveuglement réel ou simulé du reste de la famille vous rendaient votre position facile et douce, parce qu'enfin vous pouviez goûter sans mélange d'amertume tous les agrémens de l'amour et, permettez-moi de vous parler votre langue, jouir sans crainte de toutes ses commodités.

» Or, quand vous apprîtes, à l'audition de mon nom, que ce mari, si habilement trompé par vous, avait un fils, et que ce fils revenait

à Paris après en avoir été éloigné pendant deux ans, cela vous donna à penser; vous pouviez craindre de rencontrer en lui ou un ennemi ou un témoin, sinon dangereux, au moins gênant; ce nouveau personnage pouvait déranger votre existence, compromettre votre établissement. A la vérité, je vous disais que mon intention bien formelle était de ne jamais rentrer dans la maison de mon père : mais comment compter sur la fermeté des résolutions d'un jeune homme, presque d'un enfant? Avec votre haute expérience vous ne pouviez bâtir sur un pareil fondement. Deux partis vous restaient donc à prendre, ou de me mettre en séquestre définitif, de m'écarter à tout prix et à toujours de cette maison où vous étiez si douillettement établi, ou de m'en ouvrir vous-même les portes, de me fermer les yeux à force de caresses trompeuses et d'avances hypocrites, et de vous servir de moi pour mieux assurer encore la tranquillité de

votre possession. Le premier parti offrait des chances, mais qu'un événement imprévu, un rien pouvait renverser. Le second était aussi sûr, et plus avantageux encore en ceci, que non seulement vous ne me craigniez plus, mais qu'au contraire vous faisiez tourner ma crédulité au profit de votre égoïsme : au lieu d'un ennemi, vous aviez ainsi un instrument de plus, une poupée dont vous espériez faire mouvoir tous les ressorts à votre bénéfice.

» Bien calculé, monsieur : et ce plan, vous l'avez exécuté avec une merveilleuse adresse ; l'exécution a été à la hauteur de la conception. Ainsi s'explique le fait de ma réintégration dans la maison paternelle ; ainsi s'explique votre bienveillance qui ne s'est jamais démentie ; entre vous et moi il y avait marché passé, traité conclu, dont vous acceptiez sciemment les clauses, en compensation de celles que je subissais sans les connaître :

vous assuriez mon repos à la condition que je respecterais le vôtre ; vous vous occupiez de me faire une existence, sous la réserve que je ne troublerais pas la vôtre ; chacun de vos bienfaits était une représaille, votre bienveillance payait l'ignominie que j'acceptais, sans la connaître pourtant !... Et ce traité, vous n'étiez pas le seul à l'exécuter si fidèlement : ma belle-mère, que vous aviez mise dans la confidence, secondait vos vues avec une rare intelligence. De là toutes ces prévenances, toutes ces attentions, toutes ces délicatesses que j'attribuais à l'affection, et que j'attribue maintenant à la faiblesse d'une coupable qui essaie à force de bontés de s'attacher un témoin qui pourrait la trahir. Ma sœur aussi, ma sœur Lise, était-elle votre complice, sinon avouée, au moins en secret et intérieurement ? je le crains : il y a solidarité entre toutes les fautes, et rien ne rend bon comme le remords. Or, pendant cette année de bon-

heur que j'ai passée, grace à votre triple affection, à Lise, à ma belle-mère et à vous, Lise n'a pas été la moins bonne des trois.

» Du nouveau point de vue où je suis placé, vous comprenez, monsieur, que tous les détails de votre conduite m'apparaissent vivement éclairés; il n'y a pas une de vos actions, une de vos paroles, si indifférente qu'elle puisse être, dont l'intention m'échappe : qu'un exemple me serve de démonstration. Quand ma belle-mère me remettait deux fois par semaine des billets de spectacle, en me recommandant de dire à mon père qu'on me les avait donnés, parce que, disait-elle, ses principes d'économie l'empêchaient de prendre une distraction nécessaire à sa santé, c'étaient deux soirées de libre possession que vous me deviez, c'était un double service que vous me payiez, elle par des cajoleries, vous par des bienfaits : je servais à votre satisfaction,

vous serviez à mon avancement, vous étiez reconnaissant avant moi.

» Ainsi du reste, monsieur : je ne veux pas m'appesantir plus long-temps sur des détails qui nécessairement me répugnent beaucoup, j'ai voulu seulement vous convaincre que je vous avais bien jugé!... Et maintenant je répète que votre lettre résume admirablement votre personne, qu'elle vous complète, et que, vous connaissant, j'aurais dû la pressentir. Vous refusez de vous battre, c'est tout simple : dès l'instant qu'il faut acheter un bonheur au prix d'un danger, ce bonheur-là n'est plus qu'une gêne dont vous devez tenir à vous débarrasser. Vous vous engagez à ne plus vous présenter chez mon père; encore tout simple : votre position cessant d'être commode, vous y renoncerez sans regret; une maîtresse de moins! qu'importe, s'il faut la payer au prix de votre repos! C'est un meu-

ble de mauvais service que vous mettriez volontiers de côté, quitte à renouveler un de ces jours votre ameublement.

» N'est-ce pas cela, monsieur, trouvez-vous que *l'enfant*, car c'est probablement le nom que vous me donnez, manque d'intelligence ; trouvez-vous que la poupée dont vous vous êtes si habilement servi soit montée sur un mauvais ressort ? »

Arrivé à cette dernière phrase, Ernest Marquet relut attentivement sa lettre, et, pendant cette lecture, les éclairs d'une joie furieuse s'allumèrent dans sa prunelle : il était content de son œuvre.

— Concluons maintenant, dit-il : il ne veut pas se battre!... Il se battra.

Et il écrivit au bas de sa lettre, en guise de *post-scriptum*, cette courte phrase, dont il

cacha à dessein le sens sous un voile hiéroglyphique.

« Vous croyez qu'il est *raisonnable* de ne pas nous battre. Je vais chercher à mon tour ..... *ce qu'il est raisonnable de faire.* »

Une fois cette lettre cachetée et envoyée à son adresse, Ernest Marquet redevint froid et sérieux. Il resta le reste de la soirée enfermé dans sa chambre. Comme Nanon venait lui demander de la part de son père pourquoi il n'avait pas paru à dîner, il se contenta de répondre, sans ouvrir sa porte : « Je n'ai pas faim, je suis légèrement indisposé. »

De ce côté-là aussi le terrain était brûlant. Ernest n'avait pas oublié qu'il avait non seulement l'honneur de son père à venger, mais sa sécurité à maintenir. Marcher dans la chambre d'un homme endormi sans l'éveiller,

telle était l'obligation rigoureuse qu'il s'imposait.

Tandis qu'Ernest Marquet se reposait après son œuvre, qui pour lui n'était rien moins que l'équivalent de la fameuse phrase de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé, Philippe Ruffel attendait sans inquiétude le résultat de son message. Comme tous les esprits étroits et exclusifs, il avait la prétention de gouverner les événemens selon certaines règles pratiques dont l'infaillibilité lui paraissait démontrée. Son étonnement fut grand quand il reçut la réponse du jeune homme. Non seulement sa logique n'était pas victorieuse ; mais on le jugeait, on le déshabillait de pied en cap, on mettait à nu tous les replis de son caractère : qui diable eût jamais pensé cela d'un *morveux* de vingt-et-un ans ? Pour me toiser comme un conscrit, voyez-vous pas le beau connaisseur ! Ainsi pensa Philippe ; et pourtant le *morveux*

avait touché juste, son portrait était fait de main de maître.

— Il tranche du La Bruyère! continua Philippe, et veut ajouter un chapitre au livre des *portraits et caractères*!... Que m'importe après tout? Laissons-le se glorifier de sa *révélation* et ne demandons pas davantage *comment l'esprit vient aux enfans!* Que peut-il imaginer contre moi?

Ici se présentait dans toute son obscurité menaçante le fameux *post-scriptum* d'Ernest: Vous croyez qu'il est *raisonnable* de ne pas nous battre; je vais chercher à mon tour *ce qu'il est raisonnable de faire.*

Philippe Ruffel, en se mettant au lit, chercha quelque temps à déchiffrer cet hiéroglyphe, puis, le sommeil venant à son aide, il laissa tomber de ses mains la missive de son adversaire, en murmurant:

— Allons donc! A quoi bon me tourmenter pour deviner les charades de ce petit bonhomme? demain il fera jour, et nous verrons!...

❖❖

XIV.

Le lendemain, en effet, il fit jour. Ernest Marquet était levé depuis quelques instans, et enveloppé dans sa robe de chambre, il suivait attentivement le mouvement circulaire de l'aiguille pivotant sur le cadran de sa pendule, qui maintenant, grace à la sollicitude de sa

belle-mère, marquait exactement les heures, lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte. Il lui vint à l'esprit que son père venait lui répéter en personne la question qu'il lui avait adressée la veille par l'entremise de Nanon, et cette supposition le fit involontairement frissonner; dans sa situation d'esprit, ce qu'il redoutait le plus c'était la vue de son père; il craignait que celui-ci ne découvrît sur sa figure les traces d'une émotion mal apaisée, et n'arrivât de soupçon en soupçon à la connaissance de la vérité. Aussi, avant d'ouvrir sa porte, se regarda-t-il dans la glace, pour s'assurer que ses traits avaient bien le caractère impassible et stoïque qu'il voulait leur demander. Le son d'une voix de femme le tira de son erreur. Ainsi que le lecteur peut s'y attendre, cette femme était madame Marquet; pendant toute la journée de la veille elle avait été tourmentée, et ne voyant pas paraître Ernest au dîner de la famille, son in-

quietude s'en était augmentée. Avait-il vu Philippe ? Les conseils de celui-ci n'avaient-ils pas obtenu le résultat qu'elle en attendait? Son désir de pacification n'était-il pas exaucé? Ce duel qu'elle voulait empêcher à tout prix, était-il seulement ajourné ou définitivement suspendu ? Telles étaient les questions qui servaient de pâture à son anxiété; aussi, en voyant Ernest debout, l'air calme, ne put-elle s'empêcher de révéler par une exclamation les angoisses qu'elle avait endurées et la satisfaction qu'elle ressentait.

— Ernest, mon ami, vous ne vous êtes pas battu !...

— Non, madame, dit le jeune homme, qui jugea à propos de garder vis-à-vis de sa belle-mère l'air d'impassibilité qu'il n'avait pas préparé pour elle ; vos instances et les excellens conseils de mon ami Philippe Ruffel ont obtenu

de moi une concession que personne, excepté vous et lui, n'aurait obtenue. Ma paix avec Max est faite, je ne me suis pas battu et ne me battrai pas avec lui.

— Ah! dit Mme Marquet en respirant à l'aise, vous êtes véritablement un bon cœur, et je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. M. Philippe Ruffel ne vous a-t-il rien dit de plus? Car enfin ce n'est pas assez que votre vie ne soit plus en péril, l'avenir de votre sœur n'est pas moins en danger : M. Philippe Ruffel n'a-t-il pas envisagé la question sous ce point de vue-là? Non seulement je le crois homme de conseil, mais homme d'action. Ne vous a-t-il pas promis ses services? ne vous a-t-il pas assuré que le bonheur de votre sœur lui était aussi cher qu'à vous même, et qu'il y travaillerait de tous ses efforts? Il a de l'influence sur Max, il connaît sa position,

nul mieux que lui ne peut mener à bien l'affaire qui nous inquiète.

Pendant que madame Marquet parlait, Ernest, l'œil fixe, continuait à considérer attentivement la marche de l'aiguille sur le cadran. Absorbé dans cette contemplation, les paroles de sa belle-mère ne lui arrivaient que comme un vague murmure, dont il se souciait peu de préciser le sens, et peut-être même, accaparé par l'idée qu'il nourrissait, avait-il déjà oublié sa présence quand il s'écria comme s'il eût été seul, la main tendue vers la pendule :

— Neuf heures !...

La singularité de l'exclamation, la brusquerie du mouvement, qui ressemblait au contre-coup d'une secousse intérieure, furent remarquées par madame Marquet, qui, tout en parlant, n'avait pas cessé d'examiner

avidement la physionomie du jeune homme.

— Ernest, qu'avez-vous? lui dit-elle; pourquoi prenez-vous tant souci de l'heure? Est-ce que vous me cachez quelque chose?

Ernest comprit aussitôt la faute qu'il venait de commettre, et reprenant le stoïcisme convenu de son rôle :

— Ne dois-je pas être à neuf heures à mon bureau? dit-il.

L'air calme avec lequel il prononça ces mots apaisa les craintes de madame Marquet un instant éveillées; et redescendant de l'accent ému d'une tendresse ou d'un intérêt en souffrance à l'accent habituel d'une affection tranquillisée :

— Mais vous n'avez rien pris; attendez donc un moment.

Tous les matins, avant de s'en aller à son bureau, il avait l'habitude de prendre une tasse de lait que sa belle-mère lui faisait chauffer elle-même. Au bout de quelques instans celle-ci rentra dans la chambre qu'elle avait quittée, portant dans sa main une tasse de lait sucré et parfumé de fleur d'oranger.

Cette dorloterie d'enfant gâté, qui en ce moment rappelait à Ernest toutes les prévenances dont il avait été dupe, faillit encore une fois compromettre le succès de son parti pris de dissimulation.

— Elle aussi jouera son rôle jusqu'au bout ! mâcha-t-il entre ses dents. C'est avec du lait sucré qu'elle m'avait si bien apprivoisé !

Heureusement madame Marquet ne remarqua pas cette fois le froncement de sourcils d'Ernest et l'expression de colère qui accom-

pagna cette malédiction intérieure adressée conjointement à la femme coupable et à la tasse de lait sucré; avec l'énergie d'Alexandre, vidant la coupe soupçonnée de contenir du poison, il prit le bol des mains de sa belle-mère et le vida d'un trait :

— Maintenant, madame, dit-il en le lui remettant, laissez-moi m'habiller, je vous prie ; vous savez bien que mon père me recommande l'exactitude.

Sa toilette fut promptement terminée, et à peine pendant qu'elle dura eut-il le temps de résumer dans son orgueil la nouvelle preuve d'énergie qu'il venait de se donner à lui-même :

— J'ai été digne, j'ai été convenable, se disait-il en adoucissant par l'expression sa pensée (qui était : J'ai été *grand*), dans la crainte sans doute d'offusquer sa modestie ; j'aurais pu confondre cette femme, jouir de son humiliation, de sa honte, l'accabler de mon mépris,

retourner dans sa poitrine l'arme qu'elle m'a livrée. Je ne l'ai pas fait, je n'ai pas voulu le faire! parce qu'après tout les scènes de mélodrame, et qui n'avancent à rien, ne sont pas mon fait; parce que c'est une femme, et j'ai mieux à ma disposition; j'ai un *homme.*

Une fois dans la rue, il se dirigea à grands pas vers le ministère des finances · là devait se passer l'action rapide méditée dès la veille.

Jamais Ernest Marquet ne s'était cru capable de ressentir autant de haine qu'il en montrait contre Philippe Ruffel; la perfidie de cet homme, sa conduite si astucieusement calculée, et enfin la honteuse fin de non-recevoir qu'il opposait à une provocation nette et décisive, toutes ces particularités étaient pour le jeune homme comme autant d'aiguillons qui le poussaient désespérément à la vengeance :

— Il faudra bien qu'il se batte avec moi!

s'était-il dit. Sur de pareils hommes, qui ont étouffé en eux tout instinct et toute passion, le scandale et la crainte du monde peuvent seuls avoir de l'influence ; j'appellerai donc à mon aide le scandale et la crainte du monde : les égoïstes ont plus que les autres le courage de l'orgueil, je m'adresserai à ce courage-là pour en obtenir le sang que je demande.

Ce fut pour exécuter cette résolution qu'il se rendit sans hésiter au bureau dans lequel Philippe Ruffel passait le temps qui lui restait entre ses tournées sémestrielles. Il avait préparé ses paroles, sa physionomie, son attitude en acteur bien appris ; toutes les parties de son rôle lui étaient parfaitement présentes à l'esprit. Mais un incident, dû probablement au hasard, contrecarra ce plan si fortement imaginé. Philippe n'était pas encore arrivé à son bureau : trois ou quatre employés, debout, la figure terne et ennuyée, s'occupaient

de ces détails préparatoires qu'on nomme la toilette de bureau. L'un, avant de déposer son chapeau sur le marbre de la cheminée, en polissait les poils avec le coude ; l'autre endossait un habit délabré, qui devait jusqu'à quatre heures remplacer l'habit de ville ; un troisième passait des bouts de manche en perkale noire, bariolée de traits à l'encre : tous ressemblaient à une nichée de chats, le matin, lissant leur fourrure à l'aide de leurs pattes, et passant soigneusement la langue entre les arêtes de leurs barbes.

L'absence de Philippe, dont l'exactitude était proverbiale, étonna Ernest Marquet, qui, au lieu de l'attribuer au hasard, ne se fit pas faute de l'expliquer par un calcul de couardise :

— Il aura prévu ma démarche, se dit-il, et il cherche à m'éviter.

Fort de cette conclusion, il s'approcha d'une table peinte en noir et surmontée par des cases encombrées de paperasses, il prit une feuille de papier blanc, sur laquelle il traça, sans s'asseoir, les quelques mots suivans :

« Ernest Marquet est venu pour souhaiter le bonjour à M. Philippe Ruffel, et en même temps pour le remercier d'avoir bien voulu lui faire donner sa démission par suite de mauvais renseignemens et de faux rapports.

» Ernest Marquet profite de l'occasion pour déclarer à M. Philippe Ruffel qu'il le tient pour un misérable et un lâche. »

Ces quelques mots écrits, Ernest Marquet plia la lettre sans la cacheter, et la donnant à un des employés, il le pria de vouloir bien la remettre à M. Philippe Ruffel, aussitôt son

arrivée. Cet oubli de cachet était un calcul de la part d'Ernest ; malgré les idées d'infamie généralement attachées à la violation d'un secret, il comptait sur le naturel à lui bien connu des employés, sur cette curiosité insatiable, compliquée de noirceur et d'envie, qui leur fait regarder une lettre adressée, avec une apparence de mystère, à un de leurs collègues, et mieux encore à un de leurs supérieurs, comme une proie succulente et de savoureuse digestion. Or, l'intention d'Ernest était précisément que sa lettre fût lue, que le bruit de l'insulte par lui faite à Philippe Ruffel se répandît dans les bureaux, et qu'enfin celui-ci n'eût d'autre ressource qu'une pointe belliqueuse pour sauver son honneur. Ces espérances ne furent point trompées. Aussitôt le départ d'Ernest, sa lettre passa des mains du premier qui l'avait reçue dans les mains d'un second, et de celles-ci dans d'autres encore ; chacun l'examina et la retourna dans

tous les sens, chacun du doigt et de l'œil y fit une brèche légère d'abord, puis, d'instant en instant, plus large et plus décisive. Le premier en avait pour ainsi dire flairé l'adresse comme pour pressentir le mystère qui couvait sous cette frêle enveloppe; le second rapprocha les deux extrémités de la lettre, et essaya de glisser son œil à travers l'entrebâillement produit par la pression; le troisième enfin, après avoir long-temps hésité, interrogé la physionomie de ses collègues pour s'assurer que parmi eux nul ne le désapprouverait, sondé les dispositions de l'assemblée par certains mots équivoques, comme ceux-ci :

— Cette lettre ne peut rien contenir de bien sérieux, autrement, elle serait cachetée..... C'est probablement une invitation à dîner..... Il n'y aurait pas grand mal, je pense, à s'assurer de ce qu'elle contient.

Après tous ces préliminaires, disons-nous, semblables aux apprêts d'un saltimbanque qui se bat les flancs pour communiquer à son corps la souplesse dont il a besoin, le dépositaire en troisième de la lettre d'Ernest Marquet coula légèrement son pouce dans l'ouverture, et ramena le papier à son allure naturelle.

Alors, l'intention d'Ernest Marquet eut un plein succès; de nouveau la lettre, dépliée cette fois, passa de main en main, et les quatre employés répétèrent à intervalles égaux, semblables à des watchmen qui, de distance en distance, se renvoient l'heure et la consigne :

— Lâche! — Misérable! — C'est une injure irrémissible. — C'est une affaire qui ne peut pas s'arranger!

Puis, les quatre employés piétinèrent pendant quelque temps dans le bureau, comme

des rats qui viennent de découvrir un sac de pois secs.

La joie rayonnait dans leurs yeux, et plissait leurs lèvres hypocrites. La lettre fut repliée et déposée sur la table où Ernest l'avait écrite, et on attendit. D'une part, il eût été doux d'aller sur-le-champ répandre la nouvelle : aussi les employés se demandèrent-ils sérieusement s'ils n'avaient pas besoin d'aller chercher des renseignemens dans un autre bureau; mais, d'autre part, aucun d'eux ne voulait manquer l'entrée de Philippe. Tous restèrent; et quand Philippe entra il les trouva tous assis à leur bureau, dans l'attitude d'expéditionnaires acharnés; ce fut à peine si l'un des quatre leva la tête pour lui dire :

— Une lettre pour vous, monsieur.

En prenant la lettre, Philippe remarqua tout d'abord l'absence de cachet. Il promena alter-

nativement son regard sur ses quatre inférieurs pour découvrir si le secret de sa correspondance avait été violé ; les quatre têtes étaient plus baissées que jamais, et quatre plumes lancées au galop écorchaient le papier : pendant cinq minutes l'État fut admirablement servi.

Philippe, qui sur l'adresse avait reconnu l'écriture d'Ernest, se garda, en lisant le défi du jeune homme, de toute démonstration, tant il craignait les interprétations des quatre espions ; les plumes continuèrent à courir sur le papier.

— Y a-t-il long-temps que ce monsieur est venu ? demanda Philippe à un des quatre, avec un ton d'indifférence parfaitement jouée.

— Y a-t-il long-temps ? demanda celui-ci à son voisin, en continuant à labourer le papier du gouvernement.

— Une demi-heure à peu près. Il y a bien une demi-heure, dit le second employé en s'adressant à un troisième, n'est-ce pas vrai, Aubry ?

— Je le pense, répondit Aubry, en écrasant le bec de sa plume pour simuler le dépit d'un homme qui se trouve malencontreusement dérangé au milieu d'un travail important.

— Est-ce qu'ils n'auraient pas lu la lettre ? pensa Philippe ; ils ont pourtant un amour du travail bien extraordinaire !

Cette scène ne se prolongea pas davantage ; entre Philippe et les employés il ne s'échangea pas une parole de plus, et ceux-ci se contentèrent d'appeler de tous leurs désirs l'heure fortunée qui les délierait du vœu de silence.

Lorsque Philippe sortit de son bureau, après les quatre employés, qui, au coup de quatre

heures, avaient pris leur volée pour attendre au passage les employés des autres bureaux, il se contenta de grommeler :

— Ce petit bonhomme est décidément fou ! Que diable veut-il faire de mon sang ?

Ce sang dont il se montrait si avare devait cependant courir le risque de couler : voici comment. Le lendemain, la mine préparée par Ernest Marquet avait joué ; les quatre employés avaient parlé, et, de bouche en bouche, de bureau en bureau, le bruit se répandit qu'un inspecteur des finances avait été traité de lâche, de misérable !... La nouvelle grimpa d'étage en étage, parcourut tous les corridors, frappa à toutes les portes, monta du sous-chef de bureau au chef, du chef de bureau au chef de division, du chef de division au secrétaire-général ; si bien qu'un inspecteur des finances, ami de Philippe, vint le

trouver, et l'ayant pris à part, lui parla à peu près en ces termes :

— Mon cher ami, on débite d'étranges propos sur votre compte, et je me croirais indigne du double titre de votre collègue et de votre ami si je ne vous en donnais pas avis. On prétend qu'un jeune homme vous a traité de lâche, de misérable, et cela sans motif apparent, sans raison plausible.

— Nomme-t-on ce jeune homme? demanda Philippe vivement ému.

— On dit que c'est un employé démissionnaire, et qu'il a nom Ernest Marquet. Cette nouvelle m'a paru d'autant plus invraisemblable, ajouta l'officieux ami, que je connais moi-même ce jeune homme, et que je vous sais lié depuis long-temps avec sa famille. Je vous engage à faire cesser un bruit qui fini-

rait par être accepté comme une vérité, si vous ne le releviez pas.

— Ma lettre a été lue, murmura intérieurement Philippe. Allons, il n'y a plus à reculer!...

Philippe Ruffel n'était pas plus lâche qu'un autre homme: seulement il avait la logique de son égoïsme. Un duel n'ayant pour cause que la passion ou l'amour-propre offensé, lui semblait une absurdité; mais une fois que la nécessité de ce duel lui était démontrée, une fois que les inconvéniens de la paix lui semblaient plus graves que ceux de la guerre, il devenait non pas brave, mais résolu. Or, en cette occasion il raisonna ainsi: — Si je laisse croire qu'on peut me traiter impunément de lâche, ma considération en souffrira, et je pourrai y perdre quelque chose de mon crédit; mon avancement sera retardé, mon essor, sinon

définitivement arrêté, au moins honteusement entravé. D'un autre côté, ce petit bonhomme d'Ernest Marquet n'est pas dans une disposition d'esprit à se contenter d'une réplique dilatoire et d'une fin de non recevoir motivée sur son intérêt bien entendu, sa lettre me le prouve; si je laisse passer son insulte, il la renouvellera, non plus par lettre, mais verbalement, et il en viendra à me provoquer publiquement, en pleine cour de l'Horloge. Il faudra donc que je me batte! Un duel avec lui est tout à la fois raisonnable et nécessaire! J'aurai un duel.

En exécution de cet ultimatum qu'il se fixait à lui-même, il envoya à Ernest Marquet la réponse suivante :

« Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre, et suis tout à votre
» disposition; je me battrai quand et com-

» ment vous voudrez. J'attends vos ordres. »

Ernest Marquet en était venu à son but ; enfin sa rage, trop long-temps comprimée, allait suivre sa pente naturelle. La réponse de Philippe satisfit pleinement tous les besoins de vengeance qu'il avait amassés dans son cœur ; il l'accueillit comme un bienfait. Il y a des momens où ce besoin d'action, qui, entre toutes les organisations, caractérise l'organisation humaine, devient une impérieuse nécessité : Ernest était dans un de ces momens-là ; aussi s'empressa-t-il de faire tous les préparatifs de ce combat qu'il espérait mortel d'un côté ou de l'autre. Son premier soin fut d'aller trouver le philosophe de Caen, le professeur André Rombault, pour le prier de lui servir de témoin. Depuis leur rencontre à l'époque de ses illusions et de son enivrement, l'élève n'avait pas revu le maître. Hélas ! les paroles fatidiques de celui-ci n'avaient pas attendu trop

long-temps leur réalisation. — Vous êtes donc bien heureux! avait dit André Rombault; alors venez me voir quand vous le serez moins.

Le temps était venu. Quand Ernest se présenta le matin devant André, l'habit boutonné, la figure solennelle, ce dernier n'eut pas besoin d'une grande sagacité pour s'apercevoir qu'une révolution importante s'était opérée dans l'esprit du néophyte, et que le cerf-volant, un moment emporté au souffle de la brise, était lourdement retombé sur les cailloux d'une réalité décevante. En voyant Ernest, il se leva, et lui tendit la main sans mot dire. Comme tous les hommes qui ont beaucoup vécu et savent beaucoup, André Rombault parlait peu, et seulement quand il y avait nécessité; tout ce qui n'avait pas besoin d'être dit, il le taisait, contrairement au vulgaire des hommes qui ne voient dans la parole qu'un

certain mouvement à imprimer aux parois maxillaires. Or, la visite d'Ernest avait un sens trop clair pour qu'on eût besoin de la commenter; elle signifiait évidemment :

— Vous m'avez dit de venir à vous quand je serais moins heureux ; le malheur est venu à moi, à mon tour je viens à vous.

Aussi Ernest, à l'aide de ce silence, put-il donner à sa requête la forme qui lui convenait le mieux, sans courir le risque d'être interrompu ou interrogé plus curieusement qu'il ne l'eût désiré. André Rombault professait le plus grand respect pour la volonté des autres, parce qu'il comptait énormément sur la sienne et voulait qu'on la respectât.

— André, dit l'employé démissionnaire, je me trouve dans une position très grave, et je ne viens pas vous demander un conseil, mais un service. Je sais avec quelle résignation

vous acceptez la doctrine des faits accomplis, et de vous je n'ai à craindre ni un refus, ni une résistance déclamatoire. Je vais me battre, André, voulez-vous me servir de témoin?

André se contenta pour toute réponse d'un signe de tête affirmatif.

— Je sais encore, continua Ernest Marquet, que dans ces sortes d'affaires un témoin peut et doit même exiger la connaissance exacte des faits; j'espère qu'en ma faveur vous ferez exception aux règles qui régissent la matière: vous serez mon témoin sans savoir pourquoi je me bats. Seulement, afin de mettre votre conscience à couvert, je vous affirme qu'il n'y a dans mon projet de duel ni enfantillage, ni folie; la cause en est sérieuse, et telle que si je vous l'avais confiée, vous n'auriez pas hésité à m'armer de vos propres mains.

André, toujours silencieux, regarda Ernest

Marquet entre les deux sourcils, selon l'habitude des hommes qui ont étudié la physionomie humaine et connaissent précisément les symptômes externes qui trahissent ou confirment les mouvemens intérieurs et les résolutions de l'ame. Cet examen fait, il répondit à Ernest par cette question faite d'un ton bref, sans dureté, mais aussi sans prétention au larmoyant :

— Quand vous battez-vous, mon enfant?

— Aujourd'hui même, à l'instant.

— Quelle est votre arme?

— Le pistolet.

André Rombault s'avança vers un secrétaire en acajou, partie essentielle d'un mobilier très simple, en tourna la clé dans la serrure, et prit deux pistolets d'arçon, un petit sac rem-

pli de poudre et quatorze balles roulées dans un morceau de papier, et dit à Ernest :

— J'imagine que vous n'avez pas fait vos provisions ; voici des pistolets, de la poudre et des balles. Avez-vous quelquefois été au tir ?

— Jamais ; mais qu'importe, j'ai pour moi la bonne foi et la justice.

Pour la première fois, un mélange d'attendrissement et d'inquiétude se peignit dans les traits d'André Rombault. Malgré le stoïcisme raisonné qui cachait sous une enveloppe de froideur sa sensibilité, il ne pouvait songer sans inquiétude au sort de cet enfant qui prenait au sérieux, aux approches d'un combat singulier, la devise si menteuse de la vieille Angleterre : *Dieu et mon droit*, et qui allait, le bras mal assuré, exposer sa poitrine au feu d'un adversaire probablement aguerri. Du

reste, ce sentiment de compassion mélancolique n'apparut qu'un seul instant à la surface pour se renfoncer aussitôt dans les replis les plus intimes de la pensée, et ce fut d'une voix aussi brève et aussi ferme qu'auparavant qu'André reprit, en cachant les deux pistolets sous les pans d'une longue redingote :

— Êtes-vous prêt?... je suis à vos ordres.

— Partons! dit Ernest, qui, n'oubliant pas, même en ce moment, sa tendance à l'irritation, donna à sa physionomie l'expression et à son bras le mouvement consacrés par les usages dramatiques à l'accompagnement de ce mot : Partons!... Partons! répéta-t-il en passant devant André Rombault qui le suivit, lui, sans affectation et sans bruit, comme pour rendre plus sensible le contraste entre l'homme mûr, réfléchi, éprouvé, qui accepte les événemens sans bravade, et le jeune homme

étourdi et provoquant, qui dans son exagération voudrait défier le ciel même.

C'est surtout en matière de services que la forme emporte le fond : dans la voiture qui le conduisait avec son témoin chez Philippe Ruffel, Ernest fit à André Rombault une large part dans sa reconnaissance : André s'était conduit dignement, sans hésitation et sans faiblesse ; c'était un véritable ami, celui-là, *bien différent des autres !...* (Mithridate n'exprime pas un autre sentiment et avec plus d'amertume quand il prononce ce fameux vers :

> La honte de cent rois, et la mienne peut-être !)

André acceptait ses déterminations sans explication, sans commentaires, au rebours de tous ces niais qui laisseraient plutôt un homme se noyer que de perdre l'occasion de débiter un lieu commun. De la part d'André Rombault, une pareille discrétion paraissait être le

sublime de l'amitié, outre qu'elle flattait sa vanité en ceci qu'elle pouvait passer pour une ratification *à priori* de la résolution par lui prise, et pour un brevet de sagesse d'autant plus honorable qu'il était accordé sans preuves.

Avant d'arriver à la demeure de Philippe, Ernest Marquet crut devoir donner à son témoin une dernière explication :

— Mon cher André, lui dit-il, je vous préviens que le duel dans lequel vous voulez bien m'assister ne peut souffrir ni empêchement, ni retard. Si donc mon adversaire voulait essayer d'un accommodement, vous aurez la bonté de le repousser purement et simplement : je vous ai choisi, mon ami, en qualité de témoin, et non en qualité d'homme d'affaires.

Cette observation accusait, de la part d'Er-

nest, une crainte qui faisait honneur à son courage sinon à sa sagesse ; il connaissait Philippe Ruffel, il avait peur que celui-ci ne voulût encore lui échapper, et il prenait ses mesures contre toute tentative de reculade. Cette crainte pourtant n'était pas fondée. Philippe Ruffel reçut Ernest, suivi d'André Rombault, dans le salon que nous connaissons ; il était debout, les mains gantées, le chapeau sur la tête, comme un homme qui s'apprête à sortir. A côté de lui se tenait Max d'Herbelot, que Philippe présenta à Ernest en disant ces seuls mots qui attestaient la ferme résolution de ne pas mettre obstacle à la marche naturelle des événemens :

— Je vous attendais : Max est mon témoin.

Cette présentation rappela à Ernest l'ordre préalable de ses vengeances. Aussi grommela-t-il entre ses dents :

— A la bonne heure ! Max ne veut pas que je l'oublie. Témoin aujourd'hui, acteur demain ! Chacun aura son tour.

— Monsieur, dit alors André Rombault à Philippe, contrairement à l'usage reçu qui veut que tous les détails d'un combat singulier se règlent entre les témoins, je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous, avec vous seul.

— Je suis à votre disposition, répondit Philippe.

— Mon ami, dit Ernest à voix basse en s'approchant de son témoin, rappelez-vous ma recommandation ; n'essayez d'aucun arrangement, je n'en veux pas.

— Soyez tranquille, répondit André aussi à voix basse.

Et debout auprès de Philippe Ruffel, il attendit que Max et Ernest lui eussent laissé le champ libre par leur retraite. Quand ceux-ci eurent passé dans la salle à manger qui précédait le salon, et dont la porte se referma sur eux, André reprit la parole avec plus de vivacité qu'il n'en avait montré jusque-là.

— Monsieur, le jeune homme, l'enfant, devrais-je dire, dont je suis le témoin, a choisi pour arme le pistolet.

— Il avait le choix des armes, dit Philippe ; j'accepte le pistolet.

— Vous avez plus d'expérience que votre adversaire, continua André Rombault ; vous avez été quelquefois au tir, vous connaissez la valeur d'une charge de poudre et la portée d'une balle. Votre adversaire, monsieur, n'a jamais pressé la détente d'une arme à feu, et

insinué son rayon visuel entre la double oreille d'un guidon. Partant, monsieur, tout l'avantage est de votre côté; dans le combat qui s'apprête, les rôles sont marqués d'avance, vous serez le vainqueur et lui le vaincu : sa vie vous appartient.

— Voulez-vous me proposer d'autres armes? demanda Philippe Ruffel, qui ne comprenait pas le but d'une semblable démonstration.

— Je choisirais l'épée, reprit André Rombault, que la position resterait toujours la même : les chances seraient encore à votre avantage. Vous devez avoir un ou deux ans de salle, et l'enfant contre lequel vous allez vous battre ignorerait encore, s'il n'avait pas lu *le Bourgeois Gentilhomme*, ce que c'est qu'un dégagement et une parade en tierce. Vous voyez donc que de toutes les façons le

duel auquel je vais assister est inégal, et que mon devoir d'honnête homme serait de m'y opposer. Ne me répondez pas, monsieur, je sais ce que vous voulez me répondre : ce duel est nécessaire et indispensable, personne au monde ne saurait l'empêcher. Je le sais, monsieur, votre adversaire, cet enfant qui dans une heure peut avoir le cœur percé par une balle, cet enfant m'en a prévenu ; lui non plus ne veut pas d'accommodement, il accepte toutes les conséquences du combat, si désastreuses qu'elles puissent être ; et si en son nom je prononçais le mot de transaction, j'aurais à m'accuser devant lui d'abus de confiance. Ainsi, vous le voyez, je n'ai pas, je ne peux avoir l'intention de m'opposer à votre combat, il aura lieu. Mais, monsieur, une question seulement : tenez-vous beaucoup à la mort de cet enfant?...

Philippe Ruffel tressaillit à cette question,

comme s'il eût senti une trombe prête à l'engloutir; il jeta sur son interlocuteur un de ces regards errans qui accusent la défiance, et chercha une de ces réponses diplomatiques qui déguisent sa pensée et ressemblent à cette particularité de l'escrime qu'on désigne par ces mots: se tenir couvert sous les armes.

— Ne savez-vous pas, monsieur, que j'ai été insulté cruellement?

Telle fut cette réponse, et après l'avoir faite Philippe Ruffel rentra dans son silence expectant.

— Je ne sais rien, monsieur, et ne veux rien savoir, dit André Rombault. Ernest Marquet ne m'a rien appris des motifs qui ont amené une collision entre vous et lui; ainsi ne voyez pas dans ma question un piége tendu à votre bonne foi, un attentat à votre parti pris de discrétion. Maintenant je vous répète

encore : Tenez-vous à la vie de cet enfant ? Je vous l'ai dit, monsieur, votre adversaire a toutes les chances contre lui, sa vie vous appartient ; en voulez-vous ? voulez-vous le tuer ? Si telle est votre intention, je dois vous prévenir que moi, son témoin, son ami, je ne laisserai pas tuer impunément un enfant qui a eu confiance en moi : après lui, monsieur, vous aurez un autre adversaire à combattre ; entre moi et vous la partie au moins sera égale : je sais comme vous manier une épée et ajuster un pistolet.

— Croyez-vous m'effrayer ? dit Philippe, qui dans les dernières paroles d'André vit un stratagème comminatoire dirigé contre la faiblesse qu'on lui supposait : on peut me prendre par la pitié ; par la peur, jamais !

Ces mots furent prononcés de ce ton emphatique et avec cette forfanterie de pose qui

n'impliquent pas toujours une ame inaccessible à la peur.

— A Dieu ne plaise ! dit André en dissimulant un sourire, que je prétende spéculer sur un sentiment qui, j'en suis certain, n'est jamais entré dans votre cœur : non, monsieur, je ne veux pas vous effrayer ; et puisque vous avez parlé de pitié, c'est à votre pitié que je m'adresse. Si cruelle que soit l'injure dont vous exigez la réparation, vous ne pouvez oublier par qui elle vous a été faite. Si un homme sérieux vous avait insulté, je comprendrais alors la nécessité d'une réparation implacable ; car tout homme sérieux doit, même au prix de son sang, répondre de ses paroles. Mais un enfant, monsieur ! un enfant qui ne connaît encore de la vie que ses illusions premières et ses premières déceptions ; un enfant qui ne connaît ni la valeur des mots, ni les exigences du monde, ni l'implacable

susceptibilité du point d'honneur ! Vous ne voudrez pas, monsieur, punir trop sévèrement un enfant, et lui demander sa vie en réparation d'une imprudence, d'une étourderie, d'un mot peut-être dont lui-même n'a pas compris la portée.

Autant l'espèce de transaction indiquée par André Rombault avait paru inacceptable à Philippe Ruffel, dont elle blessait l'orgueil, présentée sous la forme d'une menace, autant elle lui parut flatteuse et raisonnable présentée sous la forme d'un appel à la pitié ; non pas que la menace n'eût produit son effet, et qu'en réalité la crainte d'un second duel, plus sérieux que le premier, n'entrât pour beaucoup dans la détermination vers laquelle Philippe commençait à incliner : mais comme tous les égoïstes, le *paraître* était tout pour lui ; et si André Rombault eût persisté à garder vis-à-vis de lui son attitude menaçante,

nul doute que, même au risque de sa vie, il n'eût gardé son masque de courage inébranlable. Par suite de la tournure qu'avait prise l'entretien, l'être et le paraître se conciliaient merveilleusement; il pouvait passer pour généreux sans cesser de passer pour brave : il n'y avait donc que profit des deux côtés. Ernest l'avait offensé, il lui fallait une réparation; mais que cette réparation fût sanglante ou non, le résultat n'en était pas moins le même aux yeux du monde : pour sauver son honneur, il n'est pas nécessaire que l'offensé tue l'offenseur, qu'il y ait duel bien et dûment prouvé, cela suffit. Pour Philippe, la mort d'Ernest n'était donc qu'un supplément, inutile toujours, et qui devenait onéreux par suite de la résolution d'André Rombault.

A toutes ces causes, il n'hésita pas à constater par sa réponse le désarmement de son orgueil, et sa disposition à une condescen-

dance qui servait merveilleusement ses vues secrètes.

— Certes, dit-il, vous avez raison de ne pas voir en moi une bête féroce ; non, je ne tiens pas à la vie de mon adversaire, je n'ai pas soif de sang ; et si vous voulez m'indiquer le moyen de prouver ce que j'avance, je suis prêt à y souscrire.

— Le moyen est tout simple, dit André Rombault : Ernest tirera sur vous le premier et vous manquera ; vous tirerez à votre tour, mais en ayant soin de mal ajuster. Me promettez-vous cela ?

En ce moment Ernest Marquet entr'ouvrit la porte du salon ; l'entretien provoqué par son témoin lui paraissait sinon suspect, au moins trop prolongé ; il avait hâte de se trou-

ver sur le terrain et de s'en remettre à Dieu du soin de sa légitime vengeance.

— Je vous le promets, dit Philippe à André, pendant que celui-ci calmait de la main l'impatient jeune homme.

— Partons ! dit Ernest, qui ne se contenait plus.

— Partons, dit André, le cœur affligé d'un poids douloureux.

Cette scène, qui, dans l'opinion d'Ernest Marquet, restait toujours une chose sérieuse, n'était donc plus, grace à la manœuvre officieuse d'André Rombault, qu'une comédie sans danger réel : *l'enfant* ne devait pas mourir. Pendant le trajet, Ernest demeura silencieux et recueilli, André grave et calme comme il était toujours, Philippe hypocritement résigné ; pour le *ténébreux*, il se contenta de pas-

ser plusieurs fois la main dans ses cheveux, frisés moins soigneusement que de coutume, et de ranger le nœud mal formé de sa cravate noire semée de fleurs blanches représentant sans doute des larmes : selon le système particulier que nous avons expliqué, c'était sa cravate des jours de deuil, sa cravate mortuaire.



XV.

Sur le terrain, chacun conserva son attitude et garda le silence. André Rombault marqua lui-même les distances et chargea les pistolets qu'il posa en croix l'un sur l'autre pour les présenter aux deux adversaires.

A ce moment Ernest Marquet s'approcha de lui, l'embrassa solennellement, puis il retourna à sa place, ajusta Philippe et pressa la détente.

Philippe n'était pas touché. André Rombault jeta sur lui un regard qui signifiait :

— Je vous avais bien dit qu'il vous manquerait. Souvenez-vous maintenant de votre promesse.

Ernest, le coup parti, avait laissé tomber ses deux bras le long du corps et attendait. Fidèle à sa promesse, Philippe, au lieu de l'ajuster droit à la hauteur du cœur, obliqua à gauche, comme s'il eût menacé le tronc d'un jeune bouleau qui se trouvait placé à trois pas derrière son bouillant antagoniste.

— Qu'est ceci ? dit Ernest, qui de pâle qu'il

était devint pourpre de colère. Vous ne m'ajustez pas, monsieur! Avez-vous l'intention de me faire une grace? Je ne veux pas plus de votre pitié que de vos bienfaits, monsieur: je sais trop ce que coûte votre générosité. Visez droit, monsieur, et ne me ménagez pas, ou je vous déclare que si vous me manquez volontairement, je vous casserai la tête avec la crosse de mon pistolet pour vous remercier.

Ernest avait prononcé ces mots d'une voix altérée. L'idée que son adversaire voulait lui faire grace, et que peut-être André Rombault n'était pas étranger à cette détermination, était pour son orgueil la plus cruelle des mortifications. Après m'avoir deshonoré, pensait-il, cet infâme Philippe ne veut pas de ma vie que je lui offre; il la dédaigne, il me croit trop mince pour sa colère.

— Encore une fois, visez droit, répéta-t-il.

Et il ajouta en frappant violemment sa poitrine :

— C'est là qu'est le cœur!...

Philippe Ruffel, à son tour, fixa ses yeux sur André Rombault, comme pour lui dire :

— Vous voyez bien que je ne peux pas tenir ma promesse, et vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué à nos conventions.

André Rombault répondit à ce regard par un mouvement de bras presque imperceptible, et que dans la situation présente il était permis de traduire ainsi :

— Allez!...

Et la tête baissée, le cœur ému, il attendit

le dénouement d'une scène dont il avait essayé vainement de prévenir les tristes conséquences.

Philippe Ruffel avait rectifié la ligne de son pistolet, et cette fois le canon menaçait directement la poitrine d'Ernest Marquet. Le coup partit ; Ernest chancela.

— Pauvre enfant ! cria André Rombault, qui s'était rapproché de lui assez à temps pour le recevoir dans ses bras, et je n'ai pu éviter un pareil malheur !

Ernest avait perdu connaissance. André le reconduisit en voiture dans la maison de son père, et le porta lui-même dans sa chambre. Un médecin fut appelé, qui visita la blessure, et parvint à extraire la balle qui s'était logée un peu au-dessus de la saignée : Ernest avait le bras gauche cassé.

Le lendemain, quand il ouvrit pour la première fois les yeux et reprit possession de sa mémoire et de sa pensée, il se trouva dans son lit, dont les rideaux abaissés interceptaient le jour ; mais presque au même instant une main ridée les écarta doucement, et il aperçut la figure de la vieille Nanon qui saluait par un sourire de bonheur son retour à la vie.

— Il a ouvert les yeux, ce cher enfant ! il me voit, il m'entend ! N'est-ce pas, que tu m'entends ?

— Merci, dit Ernest d'une voix affaiblie. Tu ne m'abandonnes pas, toi ! Tu te souviens de ma mère, et tu aimes son enfant.

La vue de Nanon au chevet de son lit fut pour Ernest un baume appliqué sur cette blessure permanente du cœur qui saignait autant

que l'autre : il y avait donc encore des amitiés sincères, des dévoûmens désintéressés ; le dévoûment de Nanon la plaçait à côté d'André Rombault. Peu à peu, malgré la douleur qu'il ressentait au bras, il retrouva toute sa présence d'esprit, et la question qu'il adressa à Nanon en fut la preuve.

— Mon père sait-il ce qui m'est arrivé ? demanda-t-il.

— Et comment voulez-vous qu'il l'ignore ? Ne vous a-t-il pas vu hier quand on vous a rapporté sanglant et quasi mort ?

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien ! Ce matin il m'a demandé de vos nouvelles, mais il n'est pas venu dans votre chambre. Ah ! si votre pauvre mère vivait !...

Cette froideur de son père, au moment où il venait de risquer sa vie pour le venger, affecta vivement Ernest Marquet.

— Et mes sœurs? demanda-t-il; Lise, Mary?

— Elles pleurent, répondit Nanon.

Cette conversation finit là. D'une part Ernest souffrait beaucoup de sa blessure, et les efforts qu'il faisait pour parler avivaient ses souffrances; de l'autre, fidèle à son parti pris de résignation muette et de sublimité stoïque, il aurait rougi de devoir des consolations à cette ressource ordinaire des esprits faibles: la plainte. Seulement il se contenta au bout de quelques instans de prier Nanon de lui apporter une glace; il avait besoin de constater par lui-même les traces que la douleur avait imprimées sur son visage, et de savoir quel

effet produisait sa pâleur. Après s'être considéré dans le verre étamé avec une sorte de satisfaction mélancolique, il se replia décidément en lui-même, fit de nouveau abaisser les rideaux de son lit, et, au souffle régulier de son haleine, Nanon put bientôt s'apercevoir que le sommeil l'avait gagné.

— Pauvre enfant! dit-elle en reprenant le tricot qu'elle avait quitté pour répondre aux questions de son jeune maître, c'est un lion pour le courage et un saint pour la douceur.

La blessure d'Ernest suivit son cours naturel. Depuis un mois il était alité, et le médecin exigeait de lui, au moins encore pendant quinze jours, une immobilité absolue. Durant cet intervalle il reçut trois ou quatre fois la visite d'André Rombault, toujours affectueusement discret, et presque tous les jours celle de ses deux sœurs. Lise tenait vis-à-vis

de lui une attitude embarrassée, et parlait à peine. N'ayant eu aucune explication sur le duel de son frère, elle croyait fermement qu'elle seule en était la cause : cette conviction lui ôta en face d'Ernest tout son courage ; elle levait à peine les yeux sur lui, et lui de son côté n'essayait pas de dissiper cet embarras et cette contrainte. Pour Mary, elle se montrait plus expansive qu'elle n'avait coutume de l'être avant ce fatal duel ; elle était amicale sans affectation, véritablement touchée des souffrances de son frère, mais sans emphase pourtant et sans phrases : à travers ses démonstrations de tendresse les plus chaudes, on sentait percer je ne sais quelle arrière-pensée mélancolique, et cette amertume continue dont elle avait gardé le levain depuis le jour où les dénonciations, fondées ou non, d'Ernest Marquet avaient amené la proscription de Louis Maremne, et attiré sur elle-même une réprobation sourde, dont à chaque

instant elle éprouvait les effets. Une seule fois seulement elle demanda à son frère avec qui il s'était battu et pour quel motif; et comme celui-ci la regarda fixement sans lui répondre, afin de l'avertir qu'une pareille question était indiscrète, et que le secret dont il était dépositaire était de ceux qu'une poitrine de femme ne peut contenir sans se briser, elle se tut depuis ce moment, et n'adressa plus d'autre question à son frère que celle-ci :

— Souffres-tu moins aujourd'hui qu'hier?

Mais pendant ce mois tout entier une pensée navrante tortura le cœur d'Ernest Marquet : son père ne venait pas le voir! Il rechercha la raison d'une pareille indifférence et ne la trouva pas. Son père, qui ne connaissait pas la cause du duel dont il était victime, avait bien pu être irrité dans le premier moment; mais comment comprendre l'irritation prolongée

d'un père? Pouvait-elle tenir en présence d'un fils dangereusement blessé? Certes, son père lui eût reproché sa conduite, qu'il aurait écouté ses reproches sans essayer de les repousser; mais une indifférence froide et obstinée, une résolution gardée pendant un grand mois de le priver de sa vue, c'était là une conduite qu'Ernest ne pouvait s'expliquer. A ce sujet il adressait tous les jours des questions à ses deux sœurs et à Nanon.

— Pourquoi mon père ne vient-il pas? disait-il. A-t-il résolu de ne plus me voir, ne veut-il plus que je sois son enfant et que je l'appelle mon père? Mary, ajoutait-il en parlant à sa plus jeune sœur, dis-lui donc, toi, que je l'ai toujours aimé, que je l'aime, et qu'il n'y a pas au monde un fils plus respectueux et plus dévoué que moi.

A ces questions, Lise ne répondait pas:

Mary expliquait son ignorance par la position qu'on lui avait faite; on se cachait d'elle, on ne lui disait rien. Elle pensait bien que son père était vivement irrité contre Ernest; mais les motifs de cette irritation, elle ne les connaissait pas et n'espérait pas les connaître. Quant à essayer de servir d'intermédiaire entre Ernest et son père, ce n'était pas elle qui pouvait se charger d'une pareille tâche, elle, en état permanent de suspicion et d'oppression, déguisée, mais réelle. Plaidant la cause d'Ernest, elle la compromettrait; répondrait-elle de l'affection d'un autre, quand on refusait de croire à la sienne?

Enfin elle terminait, les larmes aux yeux. en disant :

— Ernest, je ne suis pas heureuse dans ma famille, et ce qui m'afflige (ne prenez pas ceci pour un reproche) c'est que vous avez contri-

bué vous-même à me rendre malheureuse; ma peine date du jour où vous êtes rentré dans la maison.

Cette demi-confidence éveillait dans l'esprit d'Ernest de singulières inquiétudes et des doutes amers. Comment son retour dans la maison paternelle avait-il pu influer sur la destinée de Mary? En quoi s'était-elle trouvée comprise dans cette misérable comédie dont il avait été la dupe? Et maintenant que cette comédie s'était dénouée d'une façon sanglante, comment la position de Mary ne changeait-elle pas en même temps que les autres positions? Alors le nom de Louis Maremne lui revenait à la mémoire, et disposé plus que jamais à ne voir les choses que sous leur pire côté, il imaginait encore quelque sombre et fatale intrigue, encore une faute peut-être, c'est-à-dire le seul de tous les malheurs qui ne soit pas réparable. Dans ces momens-là la colère

et le soupçon s'allumaient dans ses yeux ; il fixait sévèrement un regard opiniâtre sur Mary, comme s'il eût voulu surprendre dans ses traits le secret de sa pensée, et il ne se calmait qu'en voyant l'air calme et profond avec lequel celle-ci soutenait ce regard qui ressemblait presque à une menace. Alors il détournait la vue et ramenait ses désirs à leur point de départ et ses regrets à leur cause première ; et il répétait, lui aussi les larmes aux yeux :

— Mary, tâche donc que mon père vienne me voir !...

Nous avons dit qu'outre ses sœurs il interrogeait aussi Nanon, cette ennemie naturelle de Mme Marquet l'usurpatrice. Celle-ci lui répondait par ces hochemens de tête rancuniers, qui de la part des vieilles domestiques sont de sanglans reproches adressés à la maîtresse détestée. Quand Ernest plus pressant essayait

de trouer le voile de cette pantomime expressive, et sollicitait une réponse claire, alors, craignant de trop s'avancer, Nanon se repliait dans un système de réticences et de demi-mots évasifs, qui aiguillonnaient l'impatience du jeune homme sans la satisfaire suffisamment.

— Elle pouvait se tromper, disait-elle, elle n'était pas assez sûre de sa pensée pour la traduire nettement ; il fallait se garder des accusations trop peu fondées, même à l'égard des personnes qu'on n'estimait pas. Oh ! si elle osait dire tout ce qu'elle croyait.

Irrité par ces continuelles provocations, Ernest s'évertuait vainement à chercher le mot de cette énigme. A la fin il résolut d'en finir, et de pousser Nanon jusque dans ses retranchemens.

— Mais, apprends-moi donc tout ce que tu sais, dit-il un jour à Nanon?

Et comme celle-ci hésitait encore, semblable à un cheval paresseux qui se dérobe sous l'éperon :

— Nanon, ajouta-t-il d'une voix à la fois impérative et attendrie, par la mémoire de ma mère, je te prie de me tout dire ; et je l'exige au besoin.

Se voyant acculée, Nanon avoua tout, et, ainsi que nos lecteurs ont déjà pu le deviner, elle accusa *l'usurpatrice* de tout le mal. Si M. Marquet était si fort irrité contre Ernest, c'est que sa femme lui montait la tête et soufflait le feu ; si depuis plus d'un mois M. Marquet n'était pas venu dans la chambre d'Ernest, c'était elle, elle seule qui l'empêchait : le moyen de croire autrement qu'un père eût si peu d'en-

trailles ! La cause de tout le mal, l'artisan de discorde, la source de dissension, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, c'était cette femme à qui M. Marquet avait si malheureusement donné son nom, cette grisette parvenue qui par tous les moyens essayait d'établir son empire ; cette marâtre, qui dans les enfans de son mari voyait des ennemis à combattre ou des obstacles à balayer. Toujours l'introduction d'une *belle-mère* dans une famille avait été une occasion de troubles intestins et de malheurs domestiques ; pour elle, ses pressentimens ne l'avaient pas trompée, et quand elle avait vu une étrangère prendre la place de son ancienne maîtresse, de cette respectable Mme Marquet qu'elle pleurait de toutes les larmes de ses yeux : Voilà une famille perdue ! s'était-elle dit, et des enfans à qui on vole leur père.

Cette révélation de Nanon, qu'Ernest aurait

dû facilement pressentir, l'étonna pourtant, comme s'il eût été impossible de la prévoir. Il réfléchit quelques instans en silence, puis secouant la tête, il dit avec un sourire fier :

— Allons donc ! elle n'oserait pas !......

Par suite de cette conviction fondée sur la supériorité accablante de sa position, vis-à-vis de Mme Marquet, Ernest écarta donc sur-le-champ comme inadmissible l'idée présentée par Nanon, et lui pressant la main, comme pour la remercier de sa confidence, quoiqu'il n'y crût pas :

— Nanon, reprit-il, l'indifférence de mon père me tue, j'aimerais mieux sa colère. S'il a des reproches à m'adresser, je suis prêt à les subir ; s'il a des ordres pour l'avenir à me donner, si cruels qu'ils soient, je m'y soumettrai sans murmure. Mais que je le voie

au moins, rien qu'une seule fois, et je serai content. J'avais chargé Mary, ma sœur, de lui exprimer mes désirs, elle ne peut pas, elle n'ose pas : toi, tu oseras, Nanon. Va donc trouver mon père, et dis-lui que je demande à le voir, que sa vue m'est nécessaire, qu'elle me guérira.

L'œil fixé sur le visage d'Ernest qui trahissait une émotion profonde, la vieille bonne sentit une larme perler entre ses deux paupières.

— Vous êtes un bon fils! dit-elle, et, dût votre père me chasser, je vous obéirai ; je lui représenterai que sa conduite à votre égard n'est pas naturelle, et que sans les mauvais conseils il n'agirait pas ainsi.

Au moment où elle achevait cette phrase, la porte de la chambre s'ouvrit, et une per-

sonne entra ; c'était Mme Marquet. Nanon, sans ajouter un mot, sans même saluer sa maîtresse, oubli volontaire qu'elle regardait comme une protestation héroïque, se retira lentement et referma la porte, pendant que celle-ci, pâle et visiblement troublée, s'approchait du lit d'Ernest Marquet qui fixait sur elle un regard étonné.

❦❦❦

XVI.

Pour expliquer l'étonnement d'Ernest à la vue de sa belle-mère, nous n'avons pas besoin d'avoir recours à de longs commentaires.

Pendant toute la durée de sa séquestration forcée, elle s'était abstenue de se présenter

devant lui, et il avait compris, ou cru comprendre les raisons d'une pareille retenue: Elle a su par Philippe la véritable cause de mon duel, que pourrait-elle me dire maintenant? Ne doit-elle pas fuir ma présence comme le coupable fuit celle de son juge? En face de moi aurait-elle le courage de ne pas rougir? Oh! elle fait bien de sentir qu'entre nous tout lien est désormais rompu! La pudeur n'est pas la dernière vertu qui abandonne les femmes, c'est la prudence : par prudence, elle doit m'éviter.

En voyant sa belle-mère, le premier sentiment qu'éprouva Ernest Marquet fut donc, comme nous l'avons dit, un sentiment de surprise; après la surprise il se sentit une douleur âcre, semblable à l'impression produite par le contact d'une goutte d'eau froide sur une plaie vive encore. Cette femme n'était-elle pas le nœud d'un drame, dont il était en ce

moment la victime pour avoir essayé d'en être le héros; ne personnifiait-elle pas tous ces mensonges dont il avait été la dupe, toute la honte qu'il avait bue, toutes les douleurs qu'il avait supportées et toutes celles que l'avenir lui gardait peut-être? Or comment cette femme s'était-elle résignée à une démarche qui devait tant coûter à son orgueil? que venait-elle lui dire? quel était son but? Certes, la présence inattendue de Mme Marquet justifiait toutes ces questions qu'il s'adressait sans pouvoir y répondre. Etait-ce le repentir ou l'esprit de lutte qui l'amenait? venait-elle combattre ou supplier? Voilà aussi ce qu'il aurait pu se demander, si l'expérience lui eût révélé antérieurement cette nature indomptable des femmes, qui, dans les occasions désespérées, ne recule ni devant le danger ni devant le déshonneur, et qu'il faut briser pour la vaincre. Mme Marquet restait debout à quelques pas de la couche du blessé, retenant

son souffle. Ernest remarqua son trouble, et se laissa aller à ce sentiment de satisfaction rancunière qu'éprouve toute créature humaine en posant le pied sur la tête d'un ennemi abattu. Pour mieux en savourer les douceurs, il résolut d'attendre en silence les explications de sa belle-mère, et de lui laisser dans toute son amertume cet embarras si cruel de la première ouverture. Quelques instans se passèrent dans cette attente vindicative d'une part, dans cette hésitation craintive de l'autre.

A la fin Mme Marquet s'avança d'un demi-pas, et se décida à porter la parole.

— Mary, dit-elle, en ayant soin d'éviter toute appellation directe, Mary m'a prévenue que vous exprimiez vivement le désir de voir votre père; c'est un désir que je conçois, et dont malheureusement il n'est pas en mon

pouvoir de hâter la réalisation. Peut-être même, ajouta-t-elle en baissant la voix, suis-je un peu la cause de la rancune que votre père vous garde.

— Vous! dit Ernest à qui les insinuations de Nanon contre sa belle-mère vinrent en ce moment à la mémoire, et vous l'avez osé, madame!

— Le moyen de faire autrement? dit Mme Marquet : fallait-il lui révéler la vérité, lui apprendre la cause réelle de votre duel?

— Vous la savez donc? demanda le jeune homme ; Philippe Ruffel vous a prévenue? Répondez donc, madame!

Mme Marquet se contenta d'incliner la tête en signe d'affirmation.

— Continuez, dit Ernest en reprenant la

gravité de son accent, que l'émotion avait un instant altérée, continuez, madame, je puis et dois tout attendre. Quand on m'a rapporté sanglant dans cette maison, mon père vous a donc questionnée, il vous a demandé compte de ma conduite? Que lui avez-vous répondu? Parlez, madame : avez-vous nommé mon adversaire ?

— Le nommer, n'était-ce pas tout dire?

— Allons! vous avez imaginé quelque mensonge, bâti quelque fable, au risque de m'ôter à tout jamais l'amitié de mon père!

— J'ai dit, continua Mme Marquet, épouvantée par ces derniers mots d'Ernest qui semblaient contenir un reproche et une menace, j'ai dit que vous vous étiez pris de querelle dans un bal, pour un mot, à propos d'une femme, une querelle d'enfant, une étourde-

rie de jeune homme. Vous avez le droit de m'accuser, je ne me défendrai pas.

— Vous avez bien fait, dit Ernest ; en suivant les inspirations de votre intérêt personnel, vous avez deviné celles de ma conscience ; vous avez bien fait de mentir ; vous avez bien fait d'attirer sur ma tête les foudres paternelles. En tout ceci je devais être sacrifié : et je le voulais !

En ce moment les yeux de Mme Marquet se levèrent pour la première fois, et un éclair de joie s'en échappa furtivement.

— Ainsi donc vous m'approuvez, reprit-elle en respirant plus à l'aise ; ainsi vous vouliez cacher à votre père ce que je lui ai caché ; et quand vous demandez à le voir, vous n'avez pas au fond du cœur une arrière-pensée de dénonciation ?

Les paroles de Mme Marquet, son regard imprégné d'une satisfaction hypocrite, sa voix qui s'échappait plus librement de sa poitrine jusque-là oppressée par la crainte, tout cela révélait suffisamment le sens de sa démarche auprès d'Ernest : celui-ci la comprit, et redressant la tête, autant que son état d'affaiblissement le lui permettait comme pour rapprocher son regard du regard de la coupable :

—Ah ! vous aviez donc peur ! lui dit-il. Oui, vous aviez peur, reprit-il après s'être arrêté quelques instans sur cette phrase pour lui laisser le temps de pénétrer dans les entrailles de celle qui l'écoutait, vous aviez peur de moi, et je comprends maintenant pourquoi vous êtes en ce moment dans cette chambre où je ne vous attendais pas. On vous a dit que je voulais voir mon père, et vous vous êtes écriée : Il me dénoncera !...... Et vous

aviez peur, car vous sentiez que votre honneur, votre repos, votre avenir sont entre mes mains, et que d'un mot je pouvais tout briser, repos, honneur, avenir. Vous aviez peur, car je pouvais arracher le masque qui vous couvre, vous faire chasser de cette maison, dans laquelle vous vous êtes introduite et maintenue à l'aide de tant de persévérance hypocrite ; je pouvais aborder mon père en lui disant : Cette femme que vous aimez de toutes les puissances de votre ame ; cette femme que vous croyez pure, dévouée, aimante ; cette femme que vous présentez à vos enfans comme un modèle de toutes les vertus, de toutes les bontés et de toutes les perfections, c'est une malheureuse qui vous trompe, une infâme qui souille le foyer domestique, qui fait de son amant votre meilleur ami, afin que, sous vos yeux, chaque jour, elle ait une main à presser, des paroles d'amour à écouter et à rendre. Ah ! je conçois bien que vous

ayez eu peur; car enfin si je parlais ainsi à mon père, qu'auriez-vous recueilli pour prix de votre mariage avec un vieillard? Quand mon père vous a épousée, vous n'aviez pas de fortune, je le sais, et c'est pour en faire une que vous avez consenti à une union qui blessait en secret les sympathies de votre cœur. Eh bien, vous disiez-vous, moi, jeune fille, j'épouserai ce vieillard, parce que ce vieillard représente pour moi le repos et le bien-être; je le supporterai pendant dix ans, quinze ans au plus, et après ces quinze ans de souffrance, je redeviendrai libre, j'aurai épuisé toutes les amertumes du calice, et peut-être au fond me restera-t-il un peu de miel. C'était habilement et profondément calculé, madame; et pourtant, je pourrais, moi, déjouer tous ces calculs, faire crouler d'un souffle tout cet échafaudage de bonheur, que votre imagination de jeune fille avait commencé, et que votre imagination de femme a couronné par l'adul-

tère ; je pourrais en un instant vous renvoyer à ce passé que vous croyez si éloigné : que je parle, et c'en est fait de ce bien-être intérieur, de ce confortable que vous devez tant aimer parce que vous ne l'avez pas connu toujours ; c'en est fait de cette souveraineté que vous exercez avec tant d'orgueil et de perfidie ; plus d'hommages, plus de considération, plus que la honte et peut-être la misère. Un mot de moi, et Mme Marquet, femme considérée d'un mari honorable, redevient ce qu'elle était, une pauvre fille sans fortune, sans avenir et sans présent, car vos tantes sont mortes, et vous ne les auriez plus pour vous recueillir et vous donner du pain. Vous deviez avoir bien peur !.......

Comme il arrive presque toujours aux passions, la colère d'Ernest avait dépassé son but ; outre le plaisir de dégonfler son cœur, il avait voulu se donner l'amère satisfaction

d'humilier, d'anéantir sa belle-mère et de lui rendre blessures pour blessures. Poussée jusque dans ses derniers retranchemens, celle-ci, au lieu de courber la tête, voulut la relever, et opposer l'orgueil à ce mépris sans pitié, dont les coups précipités la meurtrissaient.

— Monsieur, dit-elle, en me rappelant toutes les obligations que je puis vous avoir, vous me rappelez que la reconnaissance est un fardeau bien pesant, et qu'il y aurait lâcheté peut-être, si ce n'est duperie, à ne pas m'en débarrasser. J'avais peur, dites-vous, car vous pouviez me perdre ? Et si je vous répondais, moi : Votre générosité est une injure, je n'en veux pas. Voulez-vous parler? parlez, perdez-moi si vous souhaitez ma perte. J'ai trompé votre père, soit, j'accepte toutes les conséquences de ma faute ; je n'attendrai pas qu'on me chasse, monsieur, je partirai, j'ab-

diquerai ce nom que vous m'accusez de garder encore, après l'avoir déshonoré; je cesserai d'être Mme Marquet et redeviendrai Sophie Bréchemin. Et quant à ce pain (le mot l'avait écorchée au vif) que vous me mesurez si avarement, je n'emploierai jamais votre pitié pour en obtenir.

Cette réponse était l'effet de cette irritation excessive qui, à de certains momens, pousse les femmes à braver en face le danger, au mépris de leurs intérêts les plus chers; mais ces momens sont toujours de courte durée, et les femmes préfèrent la ruse et les tempéramens des diplomates à l'aveugle dévoûment des soldats qu'un ordre de leur général lance au milieu d'un carré de baïonnettes; la temporisation de Fabius sied mieux à leur nature que l'héroïsme de Décius se précipitant tête baissée dans le gouffre. Aussi Mme Marquet, en retombant des hauteurs où la fureur l'avait

emportée, comprit-elle qu'après tout le martyre n'était pas chose si désirable, et qu'avant de se précipiter sur le fer, il fallait au moins avoir essayé de la parade. Ce fut dans cette intention qu'elle reprit d'une voix dont l'émotion devait plus cette fois à l'artifice qu'à la vérité :

— Vous voyez que si je suis coupable, au moins je ne suis pas lâche et que je ne décline aucune responsabilité : et pourtant peut-être cette accusation dont vous me menacez ne m'écraserait pas aussi sûrement que vous paraissez le croire. Vous me dénonceriez, vous; mais qui m'empêcherait de nier, moi?

— Nier! dit Ernest, ressaisissant la supériorité, un instant compromise par la pointe désespérée de sa belle-mère; nier! répéta-t-il. Mais vous êtes mal instruite, madame; Philippe ne vous a pas tout appris; ignorez-vous

que si je vous accusais je pourrais prouver?

— Vous avez des preuves! murmura madame Marquet, dont cette déclaration anéantissait tout l'espoir.

— Des preuves accablantes, reprit Ernest; deux lettres de vous, madame, deux lettres dont on peut confronter l'écriture : l'une adressée par la belle-mère à l'ami de son fils, l'autre par l'épouse adultère à son amant.

Le courage de madame Marquet était à bout, elle se sentait vaincue. Oubliant les premières paroles prononcées par Ernest, et qui dans sa défaite auraient dû la rassurer encore, elle joignit les mains comme une suppliante en répétant deux fois à voix basse :

— Grâce!... grâce!

— Vous voyez bien que vous avez peur, dit

Ernest, tellement peur que vous, si habile, vous oubliez en ce moment les raisons qui devraient vous fortifier. Non, madame, je ne peux rien contre vous, rassurez-vous donc. Si en tout ceci je ne voyais qu'une épouse coupable à châtier, une faute à punir, je n'hésiterais pas, et vous auriez beau me crier grâce, je frapperais sans pitié. Mais il y a un homme crédule qui croit en vous, qui mourrait peut-être, si au lieu de l'épouse fidèle que rêve son amour, je lui montrais une perfide et indigne créature; et cet homme est mon père! Encore une fois, rassurez-vous, vous pouvez être tranquille et savourer en paix le souvenir de votre infâme liaison; car votre repos est totalement lié au repos de mon père : troubler l'un ce serait détruire l'autre; le sien vous garantit le vôtre, et si je voulais vous atteindre, c'est lui que je blesserais : voilà ce qui me désarme, voilà ce qui doit vous tranquilliser, car vous êtes encore forte contre moi, forte de tout

l'amour que j'ai pour mon père, et de mon respect pour son bonheur. Et quand même dix fois encore vous viendriez, l'œil menaçant et la figure en feu comme tout à l'heure, me provoquer en face et me dire : Dénoncez-moi, je vous en défie, je souffrirais les provocations, je reculerais devant le défi, je ne vous dénoncerais pas. Mon père vous protége contre moi, vous m'êtes sacrée !

En ce moment, la figure d'Ernest Marquet était véritablement belle, belle de cet enthousiasme juvénile qui brille d'un éclat si vif, malgré son exagération, ou plutôt par son exagération même. Ce rôle de résignation, qu'il s'était imposé, se dessinait dans tout son jour, et l'amaigrissement de sa figure, saintement illuminée, semblait consacrer extérieurement ce personnage de l'enfant martyr dont il acceptait toutes les abnégations, et épuisait une à une toutes les souffrances.

— Vous voilà tranquille, n'est-ce pas? reprit-il d'une voix affaiblie par la fatigue, mais qui trahissait encore l'amertume du cœur. Maintenant, permettez-moi de vous dire que vous ne devez plus admettre dans la maison de mon père... l'homme... (il voulait parler de Philippe); la vue de cet homme serait pour moi du moins un châtiment, et à mon tour je vous demande grâce. De plus, j'espère qu'à dater de ce jour, vous aurez rompu toute liaison avec lui. Pour colorer aux yeux de mon père l'absence de cet homme qu'il croit encore un ami, vous imaginerez les prétextes que vous voudrez; mais cet homme ne doit plus reparaître devant moi. Vous consentez à tout cela?

La voix d'Ernest Marquet s'affaiblissait de plus en plus; interprétant comme une réponse affirmative le silence de sa belle-mère, il ajouta :

—Encore un mot : si, sans détruire la fable que vous avez racontée à mon père pour expliquer mon duel, vous pouvez l'adoucir en ma faveur, je vous devrai de la reconnaissance. Je vous le répète, madame, je serais bien heureux de le voir.

En achevant ces mots, Ernest ramena au-dessus de sa figure les rideaux de son lit, et murmura, pendant que madame Marquet s'éloignait : Dieu!...

A cette scène il manquait un dénoûment pour la compléter, à ce tableau de mortification héroïque, il manquait ce dernier coup de pinceau qui ressemble à la lueur d'une révélation. Ce fut Nanon qui se chargea du dénoûment, en entrant quelques instans après dans la chambre du blessé.

— Mon pauvre enfant, dit-elle à Ernest,

votre père est bien dur! Je lui ai parlé pour vous, et il m'a répondu : Dites-lui que je ne veux pas voir un mauvais sujet qui déshonore mon nom !

— Je deshonore son nom ! murmura le jeune homme, en laissant retomber sa tête qu'il avait un instant soulevée. Allons! encore cela! Je boirai le calice jusqu'à la dernière goutte !.........



XVII.

Depuis ce moment Ernest se replia dans sa résignation, et ne demanda plus à voir son père. Madame Marquet ne renouvela pas sa visite, et Nanon continua seule à veiller l'enfant abandonné. En dépit de toutes ses souffrances intérieures, sa blessure se cicatrisait

et il pouvait entrer en convalescence ; le médecin lui permit de se lever, pourvu qu'il eût soin de ne pas sortir de sa chambre, d'éviter tout mouvement brusque, et de laisser son bras en écharpe. Or, quelques jours après son entrée en convalescence, il était assis au coin du feu, les yeux fixés sur ce tapis de moquette, héritage de sa mère, et qu'un an auparavant il avait été si heureux de retrouver sous ses pieds, lorsque Nanon entra, l'air effaré, les traits inquiets et bouleversés ; elle tenait caché sous son tablier un bouquet de violettes qu'elle découvrit en entrant.

— Mon pauvre enfant, dit-elle, savez-vous ce qui arrive ? Mais ne vous agitez pas ainsi, le médecin vous a défendu les mouvemens brusques, soyez calme ; il n'y a peut-être pas de mal au fond de ce que j'ai à vous conter.

— Parle donc vite, dit Ernest, les yeux

fixés sur le bouquet de violettes, et cherchant vainement à deviner quel nouveau malheur pouvait le menacer, qui t'a donné ce bouquet ?

— Soyez calme, répéta Nanon, ou je me tais ; soyez calme, allons, ou je ne parle pas !

Comme les enfans à qui l'on impose l'immobilité et le silence par la menace d'un châtiment, ou d'une privation, Ernest appuya en frémissant les épaules sur le dossier de son fauteuil, releva la tête à peu près comme un factionnaire au port d'armes, et dit d'une voix qui contrastait cruellement avec le trouble de sa physionomie et l'ardeur de son regard :

— Parle, je suis calme.

— Tout à l'heure, reprit Nanon, je venais de faire une commission et j'allais rentrer à la maison, lorsque je me sentis tirer doucement par la manche. Je me retourne et je vois

un jeune homme qui se met à trembler devant moi, et à me regarder d'un air suppliant, comme s'il avait eu une prière à me faire. Je l'interroge, il rougit, il hésite et balbutie ! A la fin il me dit : Mademoiselle Nanon, je sais que vous êtes sensible et discrète, j'ai un grand service à vous demander, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Voulez-vous remettre à mademoiselle Mary ce bouquet de violettes sans que personne le voie. En disant cela, il me présentait en effet un bouquet de violettes qu'il avait jusque-là caché sous son habit. Vous pensez bien que tout d'abord je refusai, et sèchement, je vous en réponds : mademoiselle Mary n'avait que faire de bouquets de violettes, et le secret qu'on me recommandait n'était pas mon fait; je n'aimais pas les cachoteries, et entre un jeune homme et une jeune fille les mystères avaient presque toujours de mauvais résultats. Voilà ce que je répondis, et c'était bien. Mais pendant que je

parlais, mon jeune homme baissait la tête, et je voyais, en dépit de ses efforts pour les cacher, deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Mademoiselle Nanon, me dit-il, je vous assure que mes intentions sont pures, et que vous n'aurez pas à vous repentir du service que je vous demande.

Et en parlant ainsi, il joignait les mains devant moi, comme on fait devant une image du bon Dieu, et les deux grosses larmes coulaient le long de ses joues. Je vais vous dire la vérité, mon enfant, comme si j'étais à confesse, en ce moment je me sentis attendrie et toute honteuse d'avoir été si dure envers un honnête jeune homme, qui parlait si doucement et qui pleurait; je pris son bouquet, et je promis de le remettre en cachette à mademoiselle Mary. De vrai, alors c'était mon intention : mais quand il se fut éloigné après

m'avoir pressé la main pour me remercier, la raison me revint et j'eus des remords. Après tout, me disais-je, n'est-il pas singulier qu'on envoie en secret des bouquets à mademoiselle Mary, et me sied-il bien de me mêler d'une affaire qui sent furieusement l'intrigue? Le jeune homme a la voix douce et il pleure; mais quel homme ne parle pas doucement et ne pleure pas à volonté comme une fontaine? Il assure que ses intentions sont pures; mais qu'en sais-je; si ses intentions sont mauvaises, me le dirait-il? Bref, à force de *m'arraisonner* en montant l'escalier, j'ai fini par décider que je ne remettrais pas le maudit bouquet à mademoiselle Mary, mais à vous, et que je vous avouerais tout ce qui s'est passé.

—Tu as bien fait! dit brusquement Ernest, qui, pendant tout ce récit, avait eu la plus grande peine à garder son immobilité.

Et arrachant des mains de Nanon le bouquet de violettes, il coupa avec ses dents le fil qui l'attachait. Les fleurs s'éparpillèrent en tombant sur le tapis, et Ernest suivit d'un regard avide leur chute et leur éparpillement.

— Rien! murmura-t-il alors, il n'y a rien!

— Oh! c'est vrai, s'écria Nanon, frappée d'une lumière subite : ce bouquet aurait pu cacher un billet doux!....

A ce premier mouvement de fureur soupçonneuse, succéda dans l'esprit d'Ernest un sombre désespoir, une rage muette et concentrée; et pendant quelques instans il s'arrêta à considérer d'un œil morne et hagard les violettes éparses; puis se redressant tout-à-coup, et s'adressant à Nanon, qui, oubliant la trahison présumée du malencontreux bouquet, en considération de ses parfums, se

baissait pour en ramasser les brins à demi brisés.

— Et ce jeune homme qui t'avait chargée d'une mission si honorable, tu ne le connais pas? demanda-t-il.

— Je ne le connais pas! Allons donc! dit Nanon en élevant un grain de violette à la hauteur de son odorat; est-ce que je l'aurais écouté sans cela, est-ce que je ne crierais pas au voleur si un étranger me parlait dans la rue?

— Son nom? s'écria Ernest.

— Louis Maremne, dit Nanon, dont l'attention était décidément détournée de l'objet principal de cette scène, par ses accessoires embaumés.

Et se baissant de nouveau, elle se mit à re-

faire le bouquet de violettes sans s'apercevoir qu'au nom de Louis Maremne, une pâleur étrange avait couvert la face d'Ernest, et que ses yeux flambaient dans leurs alvéoles.

— Va-t'en, dit celui-ci brusquement, en repoussant de la main la vieille bonne occupée à ses pieds, j'ai besoin d'être seul.

Quand Nanon se fut retirée, Ernest se leva, fit quelques pas dans sa chambre, avec une agitation que son médecin aurait certainement condamnée, et levant ses regards au ciel.

— Grâce à Dieu, murmura-t-il, mon malheur est complet, et je n'ai plus rien à redouter.

Ces paroles étaient le dernier cri d'un désespoir qui passe toutes les prévisions ou toutes les bornes; le sentiment qui les dictait était

le même qui fait parler ainsi Oreste vaincu par le destin :

Mon malheur, à la fin, passe mon espérance !......

Après avoir constaté le déshonneur de sa belle-mère et de sa sœur aînée, il lui restait à apprendre le déshonneur de Mary, et le destin n'avait pas voulu lui épargner cette dernière douleur. Peut-être, si le caractère d'Ernest Marquet n'eût pas été aigri par les événemens antérieurs, et par les infâmes hypocrisies dont il avait été la dupe, aurait-il hésité à se lancer si résolument dans la voie des mauvaises croyances ; mais la défiance est comme la tache d'huile qui, par degré, élargit son cercle et décuple sa circonférence : le sentiment du mal conduit à nier absolument le bien, et Ernest en ce moment suivait la pente naturelle aux victimes qui dans tous les hommes croient voir des bourreaux. La conduite de Philippe Ruffel et de Max d'Herbelot

lui garantissait celle de Louis Maremne : celui-là ne pouvait pas être plus innocent que les deux autres; il le déclarait coupable *à priori* et seulement sous caution.

— Il charge Nanon de remettre un bouquet à Mary, se disait-il, et cela en secret, sans qu'on la voie. Il avait donc la certitude que son bouquet serait accepté ; entre lui et elle il y a une connivence établie, cela n'est-il pas clair ? et quelle preuve de plus puis-je demander ? Il proteste de son innocence, de la pureté de ses intentions ! misérable hypocrisie, mensonge lâche d'un homme qui essaie de séduire une servante à l'aide de ses belles paroles, parce qu'il n'a pas d'argent pour la soudoyer ! moyen économique de tenter la vertu des valets ! Son innocence ! la pureté de ses intention !..... Philippe aussi était innocent ; Max aussi m'aurait protesté de la pureté de ses intentions ! Oh ! les hommes !... les hommes !...

Sur cette exclamation qui enveloppait l'humanité tout entière dans une proscription raisonnée, Ernest Marquet s'arrêta. Son cœur était à bout de déclamation, et il sentait les larmes, qui montaient, étouffer sa voix; puis il se rassit, baissant la tête et s'efforçant d'introduire la lumière au milieu du chaos de pensées qui bourdonnaient dans sa cervelle. Par un de ces hasards, qu'on ne peut nécessairement pas expliquer, le propre du hasard étant précisément de défier toute explication, ses regards tombèrent de nouveau sur les fleurs innocentes que sa colère avait dispersées, et cette fois elles éveillèrent en lui une idée distincte au lieu d'une vague et impuissante rêverie. Malgré son penchant à croire le mal sans preuves, il ne pouvait refuser le moyen, qui se présentait à son esprit, d'arriver à la certitude. Il prit donc sur sa cheminée une petite sonnette qui lui servait à appeler Nanon chaque fois qu'il avait besoin de ses

services, et l'agita vivement. Lorsque la vieille bonne parut, il ne jugea pas à propos d'entrer en explication, et choisissant la forme impérative comme la plus courte :

— Ramasse ces violettes, lui dit-il, et refais-en un bouquet ; le bouquet refait, tu le porteras à Mary, et tu lui diras seulement : Voici ce que Louis Maremne m'a chargé de vous remettre. De ce qui s'est passé entre nous, pas un mot, entends-tu?

Nanon, avec une obéissance digne d'une esclave, exécuta les ordres de son jeune maître, et quelques instans après, elle revenait lui rendre compte du résultat de sa mission.

— Eh bien, demanda Ernest, qu'a dit Mary? a-t-elle montré de l'étonnement, de la colère? qu'a-t-elle fait du bouquet?

— Ni étonnement, ni colère : quant au bou-

quet, elle l'a pris et conservé; seulement elle a ajouté : Nanon, il est indispensable que tu gardes le secret; promets-moi de ne point parler de tout ceci à quiconque, à mon frère sur tout!.....

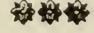
Cette fois, Ernest ne donna aucun signe d'émotion extérieure, sa conviction était formée d'avance, et les paroles de Nanon ne faisaient qu'y ajouter la confirmation d'une preuve, pour ainsi parler, matérielle; aussi reprit-il sans transition sa voix de commandement.

Nanon, dit-il, tu sais l'adresse de Louis Maremne ?

— Je suis allé chez lui, quand il venait à la maison.

— Bien. Va le trouver, et dis lui que je l'attends.

La vieille bonne sortit, sans observation. Et une heure après Louis Maremne entrait dans la chambre d'Ernest, la figure en nage, et la respiration haletante, tant il avait mis de hâte à venir.



XVIII.

Louis Maremne, que nos lecteurs n'ont fait qu'entrevoir dans le cours de ce récit, était un jeune homme de vingt-quatre ans, qui paraissait plus jeune que son âge, tant sa figure avait de délicatesse dans les contours, et de candeur dans l'expression: ses yeux, d'un

bleu limpide et comme effacé, accusaient, par leur distraction involontaire, cette tendance des esprits contemplatifs que Pascal a exprimée avec tant de profondeur par ces mots : J'ai mon printemps et mon hiver au dedans de moi. Son sourire était habituellement triste, et charmant par cela même. Toute sa personne enfin révélait une de ces natures choisies, qui ne gardent des passions humaines que leurs subtilités les plus douces, et vivent religieusement dans le monde qu'elles se sont fait, imcomprises, et heureuses de l'être. C'était cependant ce jeune homme qui avait excité l'animadversion secrète d'Ernest, dès le premier jour de leur rencontre ; c'était lui qui, en troublant par un avertissement salutaire les joies sans mélange du retour, s'était aliéné la sympathie de cet autre enfant prodigue, destiné à souffrir l'une après l'autre toutes les déceptions, et à ne croire aux abîmes qu'en y tombant. C'était lui enfin, qu'en ce moment

même Ernest Marquet recevait, assis, la tête haute, le regard méprisant, sans lui offrir une chaise : à peu près comme un substitut de province reçoit un pauvre huissier relevant de sa juridiction.

A cette hauteur d'Ernest Marquet, qui pour un instant dissimulait la colère, Louis Maremne n'opposa qu'une timidité étonnée et presque inquiète, et ce sourire mélancolique des hommes habitués à être méconnus, qui n'est ni un reproche ni un regret, mais comme l'acceptation d'une destinée fixée d'avance.

— Monsieur, dit Ernest, notre explication ne doit pas être longue, et je veux vous épargner les détours inutiles; voilà pourquoi je ne vous invite pas à vous asseoir. Vous aimez ma sœur Mary, monsieur.

A cette brusque déclaration qui le frappait

à bout portant, Louis Maremne tressaillit visiblement, et une rougeur si vive couvrit ses joues, que le bleu de ses yeux en parut plus tendre encore et plus effacé. La demande tentée auprès de Nanon, après de longs combats et de grands tiraillemens de conscience, ses larmes que la vieille bonne avait vues couler, le bouquet enfin, remis par lui et accepté par elle, avec promesse de le transmettre à sa destination, et de garder le secret : toute cette scène lui revint en mémoire, et le troubla au point qu'un brouillard obscurcit sa vue, et qu'il chercha vainement une formule précise à ses idées confuses et à ses sensations diverses. Deux sentimens se partageaient son esprit : la douleur d'avoir pu compromettre Mary, et la honte d'avoir encouru des reproches mérités. Sa souffrance était d'autant plus violente qu'elle était le résultat de sa faute ; il se reprochait d'avoir trop osé, lui qui aux yeux de certains hommes avait si peu osé, et osé en pleurant.

— Monsieur, reprit Ernest, parmi les vieux moyens de comédie à l'usage du dix-huitième siècle, il y en avait deux que je croyais particulièrement tombés en désuétude : la séduction opérée sur les domestiques, soit par or, soit par belles paroles, et l'envoi de bouquets mystérieux et symboliques. Je me trompais, ces deux moyens sont encore en usage de nos jours, et qui plus est, ils réussissent à merveille. Votre envoi, monsieur, est parvenu à son adresse, votre bouquet a été remis à Mary, et Mary a gardé votre bouquet. Vous tressaillez encore, et vous me regardez avec étonnement, comme si ce que je dis ne vous paraissait pas naturel ; et pourtant quoi de plus simple ? ne suis-je pas le frère de Mary, et ne m'est-il pas permis de prendre ma part de ses joies et de ses peines ? Croyez-moi, monsieur, prenez-moi pour votre confident et ne redoutez rien, je serai discret : ce bouquet que vous adressiez à Mary, n'était pas un

assemblage de fleurs muettes et sans signification, n'est-il pas vrai ; à chacune de ces fleurs vous aviez sans doute confié un désir, un aveu, une espérance, et vous leur aviez dit en les quittant : Soyez mes interprètes fidèles auprès de celle à qui je vous envoie, exprimez-lui mes sentimens, mes pensées, et que le parfum de mon amour arrive à elle, mêlé de vos parfums. Ceci est du dernier goût, monsieur ; et en Orient, pays des fleurs parlantes, et où des plates-bandes de tulipes représentent des élégies et des dithyrambes, on ne ferait pas mieux ; je vous en adresse mon compliment. Eh bien, monsieur, achevez donc la révélation que je viens d'esquisser, confiez-moi tout ce que vous aviez confié à vos truchemens embaumés ; ce qu'ils étaient chargés de dire à Mary, apprenez-le-moi ; précisez-moi la demande du bouquet, et c'est moi qui, au nom de Mary, ferai la réponse. Tout cela n'est-il pas charmant,

monsieur, un amour mystérieux dont un bouquet de violettes est le lien symphatique, et qu'un frère encourage de son assentiment ?

L'ironie perçait tellement à chaque phrase de ce discours, à chaque mot, dans l'accent de la voix, dans l'expression du regard, que Louis Maremne n'eut pas un instant le courage d'en interrompre le cours; il en attendait la conclusion avec un mélange de confusion et de regrets qui eût rendu sa position intéressante aux yeux d'un homme moins prévenu que son interlocuteur.

— Vous vous taisez, reprit Ernest, dont le ton devenait par degré plus âcre; vous ne voulez pas m'initier aux poétiques secrets de votre ame; vous avez peur que mon cœur ne garde pas aussi religieusement vos confidences, que le calice à demi fermé des violettes. Qu'il me soit donc permis d'interpréter votre

silence et d'y suppléer ; dégagé de tous ses ornemens hyperboliques, votre bouquet voulait dire à Mary : Je vous aime. Comment, maintenant, vous exprimerais-je la réponse de Mary aussi délicatement que vous avez exprimé votre déclaration ?

Ici Ernest Marquet s'arrêta, et abaissa les yeux sur le tapis, comme s'il eût cherché le moyen qui lui manquait ; puis, ramassant vivement un grain de violette échappé à la vigilance de Nanon, il le présenta à Louis Maremne, en ajoutant :

— Maintenant je puis parler, la partie est égale, violette à violette. Cette fleur, que je vous offre, représente l'amour de Mary, comme les fleurs que vous lui avez envoyées représentent le vôtre : elle aussi vous aime !...

A ce singulier aveu, que la forme em-

ployée par Ernest rendait plus singulier encore, Louis Maremne oublia tout, sa honte, ses remords, les perplexités d'une position qu'un instant auparavant il cherchait vainement à s'expliquer, les raisons légitimes qu'il avait pour se défier d'une condescendance cruellement railleuse; il oublia tout pour se laisser aller à l'enivrement d'un amour partagé, à ce bonheur d'une ame qui entre en commun avec l'ame appelée; bonheur si grand que son ombre même est plus brillante que la plus brillante des réalités.

— Elle m'aime! répéta-t-il deux fois avec un tressaillement de joie; elle m'aime!...

— En vérité, dit Ernest, vous jouez merveilleusement l'étonnement; répétez encore une fois : Elle m'aime!... Certes, si je ne savais pas ce que valent les hommes, je vous croirais dans l'enivrement d'une révélation

inespérée. Mary vous aime... et vous en êtes surpris! et vous accueillez ma déclaration comme une manne céleste venant par miracle combler le vide d'un cœur affamé! Assez de comédie! monsieur; ce qui s'est passé entre vous et Mary, je vais vous le dire, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date ma certitude; faites-moi l'honneur de compter un peu plus sur ma perspicacité. Vous avez été introduit autrefois, comment? je l'ignore, dans une famille honnête et considérée; cette famille vous a accueilli avec bienveillance, confiante en votre loyauté, et comptant sur la reconnaissance qu'il était naturel de vous supposer. En retour de cet accueil bienveillant, de cette hospitalité cordiale, qui vous ouvrit les deux portes d'une maison, sans même vous demander quels étaient vos droits à la confiance; pour prix de cette faveur aveugle qui vous acceptait sans contrôle, sans garantie, sans position, sans nom presque, qu'a-

vez-vous fait, monsieur? Rien que de bien simple, ce que tout le monde fait. Dans cette famille il existait une jeune fille, noble et belle, trop jeune pour avoir de l'expérience, trop crédule pour se défier de ceux en qui son père avait confiance; vous aviez une entrée libre dans la maison, rien ne vous était donc plus facile que de tourner à votre profit l'inexpérience et la crédulité de cette jeune fille. Je sais bien que la reconnaissance, que la loyauté vous faisaient une loi de la respecter, précisément parce qu'on vous la livrait sans défense; je sais bien qu'attenter à son honneur, quand vous deviez la considérer comme un bien commis à votre garde, comme un trésor confié à votre délicatesse, c'était plus qu'une lâcheté, c'était un abus de confiance, un vol, et le pire de tous, le vol domestique. Mais qu'importe? la loyauté, la délicatesse, la probité, vains mots, n'est-il pas vrai, vides de sens, et bons tout au plus à effrayer des enfans! Abus de

confiance, violation de dépôt, vol domestique!... allons donc, des peccadilles tout au plus, qui, loin de vous attirer le blâme des hommes, vous donnent presque des droits à leur admiration. Don Juan est un si beau modèle! Lovelace est un si aimable mauvais sujet! Aussi ne vous êtes-vous pas arrêté pour si peu; vous avez continué à suivre votre plan d'attaque, à tracer vos lignes, à creuser vos tranchées souterraines, à faire le siége d'un cœur de jeune fille, comme un général fait le siége d'une place. Enfin, monsieur, vous avez triomphé, Mary a partagé votre amour, et elle est devenue votre maîtresse. Je vous le répète, cela est tout simple.

Ernest Marquet était entraîné aux conclusions extrêmes par ce sentiment de défiance que nous avons signalé, et qui résulte d'une déception première. La conduite de Max et de Philippe formait pour lui une règle à laquelle

il n'admettait plus d'exception ; il concluait de ces deux hommes à tous les autres. Pourtant, s'il avait pu remarquer la révolution qui s'opérait dans tous les traits de Louis Maremne ; s'il avait vu sa candide figure se contracter péniblement à la pensée de la misérable manœuvre dont on le rendait comptable ; si surtout il eût vu le bleu de ses yeux se foncer sous la vapeur d'une larme rapidement grossissante, peut-être cette foi au mal, dont Ernest se glorifiait à la manière de ces fanfarons de vice, qui cachent, sous l'emphase d'un scepticisme d'emprunt, les illusions naïves, sommeillant au fond de leur cœur ; peut-être, disons-nous, cette foi fatale eût-elle été, sinon détruite, du moins ébranlée.

— Avant tout, monsieur, dit Louis Maremne, après qu'un moment de réflexion eut ramené un peu d'ordre dans ses idées, avant tout, occupons-nous de votre sœur. Quand

vous l'accusez, vous, n'est-il pas singulier que je sois obligé de la défendre? Non, monsieur, votre sœur n'a pas failli à l'honneur de son nom et de sa famille; non, elle n'a pas une faute à se reprocher, pas une tache à laver par ses pleurs; elle est toujours pure, monsieur; il n'y a pas un honnête homme au monde qui ne serait fier de la prendre pour femme, pas un misérable assez hardi pour lui appliquer ce mot dur dont vous l'avez flétrie : non, votre sœur n'est la maîtresse de personne. Cette explication, monsieur, pourrait me suffire; si elle relève votre sœur, ne m'absout-elle pas? Quand il n'y a pas eu faute, il n'y a pas de coupable; et toutes ces accusations odieuses, que vous avez fulminées contre moi, tombent d'elles-mêmes devant cette déclaration : Mademoiselle Mary est pure. Vous voyez donc, monsieur, que je n'ai eu recours, ni aux manœuvres, ni aux roueries honteuses dont vous me soupçonnez; non, je n'ai pas

souillé par des vœux impurs cette maison qui s'était ouverte si généreusement devant moi; non, je n'ai jamais voulu flétrir une famille qui m'accueillait comme un fils, moi qui n'ai plus de père; mes intentions ont toujours été loyales comme elles le sont encore, et je puis descendre dans ma conscience sans crainte de rougir. Voilà pour ma justification; elle devrait se borner là : pourtant, permettez-moi de continuer; peut-être la franchise de mes aveux complétera-t-elle dans votre esprit l'œuvre de vérité que j'ai commencée. A l'époque où j'étais reçu dans votre famille, j'aimais votre sœur, pourquoi le nier? pourquoi taire un amour qui ne saurait ni avilir celui qui l'éprouve, ni compromettre celle qui en est l'objet? Je l'aimais comme tout honnête homme doit aimer, timidement et discrètement, sans calcul, sans arrière-pensée, sans espérance aussi; car alors je sentais bien qu'entre votre sœur et moi il existait une

barrière infranchissable; pour devenir son époux, il eût fallu avoir une position, une fortune, un état au moins; et je n'avais rien de tout cela, pas même un état; la profession de l'artiste ne ressemblant pas aux autres professions qui existent dès leur début, et qui, en suivant le cours naturel des choses, arrivent, avec le temps, à un résultat plus ou moins brillant, mais certain. En peinture, tout est aléatoire : on peut perdre, on peut gagner, on peut vaincre, on peut mourir : mais il n'y a pas de milieu; entre la naissance et le sommet de la montagne, il n'y a pas de vallée à mi-côte où puissent se reposer les médiocrités hors d'haleine; si l'on ne monte pas jusqu'au haut, on s'engouffre au bas. Je sentais tout cela, monsieur; aussi la discrétion de mon amour s'augmentait de ma tristesse; et je ne vous dirai pas si mon amour alors était partagé, car jamais je n'eus l'orgueilleuse idée qu'il pût l'être. Pourtant, je vous l'avoue-

rai, votre sœur me témoignait un intérêt qui me touchait profondément; sans rechercher ma conversation, elle m'écoutait sans ennui; elle me parlait de mes travaux, me racontait ses petits malheurs domestiques, les tracasseries de sa belle-mère, ses querelles avec sa sœur aînée; tout cela établissait entre nous des rapports bienveillans et quasi fraternels, qui me rendaient heureux. Y avait-il de sa part commencement de sympathie? je ne me le demandais jamais; et à quoi bon me le demander; qui pourrait fixer la limite précise où finit l'amitié, et où l'amour commence? Mais j'éprouvais un bien-être indéfinissable à lui faire part de mes projets d'artiste, à recevoir ses confidences, à me sentir un peu plus rapproché d'elle par le cœur, que les étrangers, et même que certains amis de la maison; et je me disais: Qu'il me soit toujours permis de la voir, de puiser de temps en temps dans son regard, sinon l'espérance qui nourrit, du moins

la consolation qui soutient, et je ne demande pas d'autre encouragement.

Ce bonheur me fut ravi. Votre père avait l'habitude de m'inviter à dîner tous les dimanches; tout-à-coup il cessa de le faire. Je continuai à lui rendre quelques visites; à la première, il me reçut froidement; à la seconde, mal; à la troisième, presque insolemment: évidemment ma vue lui était importune, et il me proscrivait. Cette proscription me causa un trouble violent, d'autant plus que j'en ignorais la cause; et cette incertitude même devint le plus grand de mes tourmens. En dépit de mes efforts, me disais-je, mon amour s'est-il fait visible, et veut-on arrêter d'un coup les progrès d'une passion qui pourrait devenir menaçante? S'est-on défié de ma loyauté? a-t-on mis en doute mon honneur? ou bien suis-je victime de quelque délation rancunière et d'une inimitié que j'ignore?

Alors je cherchais à deviner, en remontant pas à pas la trace de mon passé, quels ennemis je pouvais avoir parmi les membres de la famille. Etait-ce Mme Marquet? Mais jamais je n'avais eu à lui reprocher la plus petite de ces hostilités que les femmes, naturellement guerrières, se permettent assez volontiers. Etait-ce M. Marquet? Mais je le savais bon, confiant, s'occupant peu de détails, et trop violent (la violence implique la franchise) pour prendre à mon égard une mesure rigoureuse sans m'en donner la raison. Mademoiselle Lise? Mais elle ne m'avait jamais témoigné d'animadversion caractérisée. M'affectionnait-elle beaucoup? je ne le crois pas; mais j'étais à ses yeux un homme sans conséquence, mérite négatif qui devait naturellement me mettre à l'abri de sa haine. Après les membres de la famille, restaient les amis de la maison: Philippe Ruffel m'accablait de ses protestations d'amitié, auxquelles je croyais autant

que de raison; mais de l'hypocrisie à la rancune il y a un grand pas, et je ne le croyais pas capable de l'avoir franchi sans prétexte. Max d'Herbelot ne m'aimait pas, je le savais; mais je connaissais le secret de ses velléités poétiques, et j'aurais pu lui jouer un mauvais tour en révélant la source où il allait puiser pour alimenter le ruisseau de sa poésie d'emprunt: cela suffisait pour me garantir sa neutralité. Ainsi, de tous les côtés, mes soupçons manquaient de base; je cherchais un ennemi, et ne trouvais au pis aller que des indifférens. A la suite de cet examen, souvent renouvelé, et toujours avec la même impartialité de conscience, mes conjectures finirent par prendre un corps; j'osai donner un nom à ce fantôme d'ennemi qui, selon moi, avait détruit tout mon bonheur et fauché en herbe la moisson d'innocens plaisirs et de riantes illusions que je récoltais chaque dimanche; et, pardonnez-moi, monsieur, ce que je vais vous dire, mais je

vous ai promis une entière franchise, ce nom fut le vôtre. A votre retour, vous aviez été accueilli par votre famille, et par les amis de votre famille, avec une exagération de transports au niveau de laquelle je n'avais pas cru devoir me monter ; et quand chacun faisait à votre égard explosion de tendresse, moi seul j'étais resté, non pas froid, mais calme. Je désirais autant que personne devenir votre ami ; mais ne vous connaissant pas encore, j'avais pensé qu'il serait mal séant de me jeter à votre cou de prime abord, et que l'affectation pourrait passer pour de l'hypocrisie, le pire des vices et celui que j'exècre le plus. J'imaginai alors que vous vous étiez trompé sur la nature de mes sentimens, que vous aviez pris ma retenue pour de la froideur, et cru que je vous voyais avec peine, puisque je ne vous accueillais pas avec frénésie. Une fois cette supposition admise, mon imagination travailla ; je vous accusai de mon malheur, je crus ferme-

ment que ma proscription, si peu méritée, était la marque certaine de votre ressentiment et le résultat de vos conseils. Peut-être mes soupçons étaient-ils mal fondés, peut-être mon accusation était-elle injuste : quoi qu'il en soit, ma sincérité me servira d'excuse.

Si nous avions voulu noter les diverses impressions qui se reflétèrent sur la physionomie d'Ernest Marquet, pendant que Louis Maremne parlait ainsi d'une voix harmonieusement vibrante et avec un accent de conviction qui relevait encore l'élégante simplicité de son langage, il eût fallu nous arrêter à chaque instant, et intercaler une parenthèse presque à chaque phrase. Ce fut d'abord cette incrédulité railleuse et amère qui rêve embûches et mensonges, et ne voit dans les protestations les plus sincères de la loyauté qui se défend, que des artifices grossiers et

de misérables subterfuges. Puis à l'incrédulité succéda peu à peu une sorte d'hésitation, encore malveillante, mais déjà moins robuste. Entre les deux jeunes gens s'établissait déjà cette espèce de courant électrique qui rapproche les natures sympathiques, et qui, partant d'une conscience pure, va éveiller des sentimens semblables au fond d'une autre conscience pure aussi, quoique obscurcie accidentellement sous le souffle de l'esprit du mal. Enfin, lorsque Louis Maremne en vint à parler de cette mesure de proscription qui l'avait blessé dans ses affections les plus chères, quand il osa dire franchement à Ernest : Cette mesure de proscription, c'est vous qui l'avez provoquée ; celui-ci, au lieu de se révolter contre une accusation dont il reconnaissait la justesse, ce que les hommes regardent comme étant de toute logique, baissa tristement la tête ; et ce fut avec un ton de compatissance véritable qu'il répondit :

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur ; si vous avez été banni du sein de ma famille, c'est à moi que vous le devez : oui, votre froideur m'avait irrité, et je vous croyais méchant, parce que vous n'étiez ni bavard ni hypocrite comme les autres; je suspectais l'honnêteté de vos intentions, parce que, encore comme les autres, vous ne me la garantissiez pas hyperboliquement. Depuis, et quoiqu'un an seulement se soit écoulé, les événemens m'ont instruit; j'ai appris à mieux juger les hommes; je sais ce que sont ces chaleureuses amitiés auxquelles je m'abandonnais si aveuglément. Continuez, monsieur; j'ai eu le tort d'accueillir des traîtres et des fourbes; pour que la leçon soit complète, prouvez-moi que j'ai soupçonné injustement un honnête homme.

Ces paroles, qui indiquaient assez bien la situation intérieure d'Ernest Marquet, produi-

sirent sur son interlocuteur l'effet d'un baume adoucissant. Jusque-là il n'avait songé qu'à se défendre, dans le reste de son récit il substitua le ton de la confiance à l'accent du plaidoyer. Inspiré du besoin de montrer de la logique, il se laissa doucement aller à l'entraînement si doux d'une confession d'amour.

— Quand il me fut avéré que la maison de votre père m'était désormais fermée, reprit-il, j'éprouvai d'abord un grand désespoir, et je tombai dans un abattement sans bornes. C'en est fait, me disais-je ; plus de carrière, plus d'avenir ; adieu tout ce que j'ai rêvé et tout ce que je voulais réaliser un jour ; adieu, saint amour de la peinture, qui dans mon cœur se liait invinciblement à cet autre amour qu'on veut étouffer ; adieu, croyances si pures, songes d'or de ma pensée, tout est fini, j'ai vécu ! Et de fait, monsieur, je ressentis pen-

dant quelque temps une énorme différence de vivre. La commotion, qui venait d'ébranler au dedans mon organisation morale, réagissait à l'encontre de mes qualités physiques; non seulement j'étais incapable de raisonner et d'agir, mais j'avais perdu jusqu'au sentiment, lueur dernière qui survit habituellement à toutes les autres; les couleurs n'arrivaient plus à mon œil qu'en tournoyant et avec une sorte de brisement continu, semblable à celui de l'eau sur une crique tranchante; le ciel n'avait plus d'azur, les étoiles ne scintillaient plus, les arbres manquaient de dessin; tous les objets m'apparaissaient sous la forme de silhouettes indécises: littéralement, j'y voyais gris. Nul doute que si cela eût duré, la difficulté de vivre que je ressentais ne se fût changée en impossibilité. Je cessais d'être peintre après l'avoir été; et moi-même, dans ce temps-là, je me comparais avec un rire amer à ces caricatures à ressort qu'un coup

de pouce fait sortir brusquement de leur étui et qu'un coup de pouce y fait rentrer. Heureusement cette phase d'anéantissement ne se prolongea pas, et l'amour, qui m'avait ôté les forces, me les rendit. Je me répétai que si je ne pouvais obtenir Mary, il fallait toujours la mériter, et à force de le répéter, je finis par m'imprégner tellement de cette idée qu'une inconcevable ardeur de travail s'empara de tout mon être : je repris mes pinceaux et me mis à la peinture avec une sorte de frénésie ; depuis la pointe du jour jusqu'au soir je restais cloué devant mon chevalet, glaçant, empâtant, donnant de droite et de gauche de grands coups de brosse qui n'étaient pas toujours très judicieusement appliqués, mais qui toujours m'étaient utiles en ce qu'ils m'assouplissaient le poignet et me faisaient la main. Par suite de ce travail excessif, j'acquis, non pas tout d'abord du talent, mais de la touche, cette ampleur qui caractérise les ébauches des

maîtres ; je peignais pour ainsi dire à coups de pouce, mais j'avais de la rapidité dans le coup d'œil ; je ne faisais plus de la mosaïque, ce qui est le défaut ordinaire des débutans. La journée finie, quand la nuit venait me surprendre et plaquer ses ombres sur mes empâtemens innombrables et sur les sillons de couleur que j'avais si laborieusement tracés, savez-vous quelle était ma récréation, ma palme victorieuse après le combat ? Je m'habillais à la hâte, je venais dans cette rue, je passais devant cette maison que vous habitez, je me mettais en faction sous vos fenêtres ; et quand à travers les rideaux je voyais se dessiner une ombre légère, je me disais : C'est elle, c'est Mary ! et je suivais avec avidité toutes les ondulations du fantôme, j'en gravais en relief tous les mouvemens dans ma mémoire ; puis dans mon délire, superposant les unes sur les autres des couches d'air solidifié, j'escaladais les trois étages qui m'en séparaient ; je brisais

les vitres, je trouais les rideaux, et je finissais par me trouver face à face, non plus avec un fantôme, mais avec une réalité bien chère qui me disait d'une voix doucement fortifiante : Travaille !... travaille, le prix est au bout de la carrière, toutes tes fatigues te seront comptées un jour, et ma main essuiera les sueurs que je t'ai coûtées !... Cette hallucination se continuait ainsi toute la soirée jusqu'au moment où tout disparaissait dans l'ombre, fenêtres, rideaux, fantôme ; et alors je m'en retournais, moitié souriant, moitié pleurant. Et le lendemain je recommençais à labourer mes toiles en me disant : Travaille, et songe au salaire qui t'est promis.

Pendant deux mois telle fut ma vie. Parmi les sentimens que j'ai déroulés devant vous, en est-il un seul dont vous puissiez vous offenser ? Qu'ai-je fait pour mériter la flétrissure que vous m'avez infligée ? J'ai voulu me rap-

peler au souvenir de Mary, je lui ai adressé des fleurs chargées d'amour, mais pures de toute coupable intention, voilà mon seul crime; et maintenant que vous savez tout, ne voulez-vous pas fermer la blessure que vous avez faite? Vous êtes jeune comme moi, comme moi vous devez croire à l'amour: au nom de cette double fraternité, ne rétracterez-vous pas vos cruelles paroles?

Les confidences de Louis Maremne avaient réveillé dans le cœur d'Ernest Marquet toutes les délicieuses harmonies qui vibrent à l'unisson dans toutes les jeunes poitrines.

— Oh! voilà aimer! s'écria-t-il tout en larmes, c'est un sentiment divin que l'amour tel que vous le comprenez! et moi aussi j'avais rêvé un pareil amour!

— Avant de vous remercier de vos sympa-

thies, reprit Louis Maremne, permettez-moi d'achever. Ce matin, quand on vint me dire que vous demandiez à me voir, je songeai à l'imprudente démarche que j'avais faite, à ce bouquet qui pouvait fournir prétexte à de fausses interprétations. Je m'attendais à vos reproches, et voici ce que je voulais y répondre : Dieu merci ! mon travail obstiné a porté fruit; sans être encore arrivé au rang des maîtres, je ne suis déjà plus confondu dans la foule des novices ; je puis vivre honorablement de mon art, sinon glorieusement ; j'ai une position, un état, j'existe. Eh bien ! monsieur, si mon amour pour votre sœur ne vous paraît pas indigne d'elle, soyez mon appui, servez-moi d'interprète auprès de votre famille, demandez en mon nom la main de Mary ; qu'elle devienne ma femme, et devenez mon frère!...

— Soyons frères, dit vivement Ernest Marquet, en tendant la main à Louis Maremne,

qui la pressa avec effusion; puis reculant d'un pas, et redressant la tête comme pour donner plus de solennité aux paroles qu'il allait prononcer, il ajouta :

— Vous êtes un honnête homme, monsieur !

Ce fut pendant quelques instans un beau spectacle que celui de ces deux figures fraîches et candides, s'épanouissant au contact d'une pensée commune, de ces deux ames un instant séparées qui se retrouvaient et s'étreignaient fraternellement sur le terrain commun des sublimes croyances de la jeunesse. Mais il fallait encore qu'un nuage vînt ternir cette glace si transparente, et qu'une idée douloureuse y projetât son ombre. Fatigués de leurs émotions, les deux jeunes gens s'étaient assis, et tandis que les traits de Louis Maremne continuaient à resplendir de

bonheur, ceux d'Ernest Marquet s'assombrissaient par degré, et semblaient refléter de nouveau les préoccupations intérieures qui depuis quelque temps l'avaient si obstinément torturé.

— Mon frère, qu'avez-vous? demanda Louis Maremne avec une grace touchante, aussitôt qu'il se fut aperçu de cette inexplicable rechute.

— Ce que j'ai, vous allez le savoir, dit Ernest; car moi aussi je veux agir en honnête homme; et me taire serait faillir à l'honneur. Vous voulez devenir l'époux de ma sœur, et je pourrais vous tenir pour engagé par vos paroles. Je vous rends votre engagement, et reprenez-le, croyez-moi. Ce que vous demandez comme un bonheur, c'est un fardeau qui vous écraserait. Vous me regardez avec étonnement, vous ne comprenez pas la

douloureuse signification de mes paroles, et vous ne savez pas l'étendue du sacrifice que je fais en vous révélant un secret que tant d'autres se croiraient obligés à taire : un mot va vous instruire. Vous avez un cœur noble, un passé sans tache ; vous rêvez un avenir qui continue le passé, vous avez raison. Eh bien ! voudriez-vous entrer dans une famille déshonorée ?

— Famille déshonorée ! murmura Louis Maremne atterré : Mary ?....

— Rassurez-vous, reprit Ernest, Mary est pure et digne de vous. Mais voudriez-vous, ajouta-t-il en assourdissant sa voix comme pour ne pas entendre lui-même ce qu'il voulait dire, voudriez-vous devenir le gendre d'une femme qui porte à son front la marque de l'adultère, et le beau-frère d'une jeune fille qui ne peut plus être l'épouse d'un homme d'honneur ?

— Madame Marquet! Lise! s'écria Louis Maremne.

— Oui, Sophie Bréchemin et Philippe Ruffel, dit Ernest d'une voix de plus en plus éteinte; Lise et Max d'Herbelot!....

Il se fit ici un silence que Louis Maremne se décida à rompre le premier.

— Etes-vous sûr de ce que vous avancez? demanda-t-il.

— J'en ai la preuve, dit Ernest, qui se leva, prit dans le tiroir de la petite table qui lui servait de secrétaire, deux papiers, dont l'un avait la forme d'une carte de visite, et les remit à Louis Maremne.

Celui-ci parut les lire avec beaucoup d'attention, et en confronter avec soin les écri-

tures. Puis, cet examen terminé, il les jeta dans le feu qui les dévora rapidement, en fixant sur Ernest un regard ferme et lucide :

— Vous m'avez accepté pour frère, dit-il, votre secret ne vous appartenait donc plus tout entier; vous voyez que j'en dispose. Ces papiers ne pouvant jamais vous servir, à quoi bon les garder ? Maintenant que je sais tout, vous n'avez plus personne à éclairer, et je vous mets à l'abri d'une tentation. Votre père ne doit rien savoir et ne sait rien, n'est-il pas vrai ? Philippe Ruffel n'a pas intérêt à parler; il se taira. Max se taira aussi, parce que je le crois plutôt faible que lâche, plutôt ridicule qu'odieux : notre secret est donc bien mort. Mais le déshonneur, quoique caché, est toujours un fardeau bien lourd à supporter; nous le supporterons à deux; car votre révélation n'a pas ébranlé mes résolutions; en fait de faute, je repousse de toutes mes forces le

principe de la solidarité, et j'irais prendre Mary pour ma femme, même au sein d'une famille publiquement flétrie.

— Qu'il en soit donc selon vos désirs, s'écria Ernest Marquet, entraîné et au comble de l'exaltation ; vous me demandez mon appui, je vous le promets ; oui, Mary sera votre femme, parce qu'en faisant votre bonheur, j'assure le sien ; et son bonheur m'est bien cher, maintenant que je n'ai plus d'autre famille qu'elle…

Il s'arrêta, en remarquant sur le visage de Louis Maremne une expression de reproche, et obéissant à une de ces inspirations spontanées qui sont les traits du génie du cœur, il ajouta, en tendant de nouveau la main au peintre :

— Et vous !…

Ainsi se quittèrent ces deux jeunes gens qui se pressaient la main en frères, après s'être abordés en ennemis ; ainsi, à la suite d'un entretien si diversement accidenté, Ernest Marquet se trouva seul dans sa chambre avec une complication nouvelle dans sa pensée déjà surchargée de complications, et une nouvelle œuvre à entreprendre : le mariage de Mary.

❁❁❁

XIX.

Par suite des événemens auxquels il se trouvait mêlé depuis tantôt trois mois, et des idées qu'ils éveillaient en lui, Ernest Marquet avait acquis un nouveau sens, le sens de la réflexion : déjà la barre d'acier se faisait malléable, et il comprenait que la ligne droite

n'est pas toujours la plus courte ni la meilleure; contrairement à ses habitudes d'entraînement et de spontanéité, il examina cette fois la question du mariage de Mary sous toutes ses faces.

Pour obtenir le consentement de son père, il fallait le voir d'abord, puis supporter patiemment les premiers éclats de sa colère, et attendre que le calme fût revenu, pour lui exposer dans son véritable jour la demande de Louis Maremne et l'appuyer par toutes les raisons de mise en semblable circonstance, telles que celles-ci : Louis Maremne était un jeune homme sage, sans fortune, mais pouvant vivre honorablement de son état, ce qui assurait à Mary une condition tranquille; l'art n'était plus comme autrefois un synonyme de misère, et on voyait beaucoup d'exemples d'artistes, hommes de lettres, peintres, musiciens, menant une vie bourgeoise et laissant le grenier

traditionnel aux commissionnaires et aux porteurs d'eau. Quoique artiste, Louis Maremne n'avait pas une fantaisie ruineuse; il ne professait aucun mépris à l'encontre des existences régulières et des paisibles jouissances du ménage : un peintre comme lui ressemblait donc beaucoup à un commerçant, moins la patente; à un débitant de toiles peintes, pouvant établir à coup sûr la balance de ses déboursés et de ses bénéfices, et faire chaque année son inventaire aussi correctement que peut le faire un marchand de fourrages ou de denrées coloniales. Ainsi envisagée, la profession de peintre n'avait plus rien d'effrayant aux yeux d'un père de famille, et plaçait ceux qui l'exercent dans la condition ordinaire *des jeunes gens à marier*.

Quant à cette raison-ci, que Louis Maremne aimait Mary, et que, selon toutes les apparences, il en était aimé, il décida très judicieuse-

ment qu'il la garderait pour lui, en vertu de ce principe, qu'en toutes choses la meilleure raison est toujours celle qu'on ne doit pas dire, et que de toutes les armes meurtrières la logique est celle qui blesse le plus souvent celui qui veut s'en servir.

Dans un semblable examen, Ernest Marquet ne devait pas oublier sa belle-mère, dont il ne pouvait pas nier la puissance. Mis en demeure de décider du sort de sa fille, il était évident que M. Marquet consulterait sa femme, dont les avis faisaient loi. Il fallait donc être assuré que celle-ci, loin de s'opposer au mariage projeté, l'appuierait de toute l'autorité de son ascendant. Ernest raisonna de la façon suivante : Mme Marquet n'avait aucun intérêt soit direct, soit indirect, à vouloir que Mary choisît un autre époux que Louis Maremne; d'un autre côté, n'était-elle pas tenue en respect par la crainte d'être compromise ?

Or, quoique Ernest n'eût pas l'intention d'user des moyens d'épouvantement qu'il possédait, n'était-ce pas assez qu'il les possédât? Une femme n'est jamais complétement rassurée tant qu'il reste en des mains étrangères des preuves de sa culpabilité; ces preuves, accablantes pour elle, Mme Marquet les supposait au pouvoir d'Ernest, et la fumée du feu qui venait de les dévorer n'avait pas volé lui apprendre leur anéantissement. Au besoin, Ernest pouvait recourir à la feinte comminatoire et évoquer la fantasmagorie des dénonciations. Quand on peut menacer une femme, n'est-on pas sûr de la forcer à obéir?

Le sentiment de sa puissance et de l'appui qu'il allait prêter à deux cœurs restés purs au milieu de la corruption générale qui l'environnait, lui rendit la fin de cette journée aussi douce que le commencement avait été amer: il s'endormit avec confiance en son-

geant à Mary, ame candide qu'il avait autrefois flétrie de ses soupçons, et qui seule représentait la pureté féminine de la famille, comme il en représentait, lui, l'honneur et l'énergie virile. Le lendemain, vers midi, il s'habilla, et le bras en écharpe, pâle, il se dirigea vers l'appartement de son père, sans crainte, mais non sans émotion. Comment son père, dont il connaissait l'entêtement et la violence, le recevrait-il au premier abord? Quelles seraient ses premières paroles? L'accuserait-il d'avoir déshonoré son nom? Toutes ces pensées affluèrent en un instant dans son esprit avec tant de violence qu'avant d'ouvrir la porte du salon dans lequel se trouvait son père, il eut besoin de s'adresser plusieurs fois son encouragement ordinaire : Soyons homme!... pour ne pas perdre en une seconde toute l'énergie qu'il avait amassée à force de dévoûment et de logique.

L'ancien chef de bureau n'était pas seul ; assis dans une bergère dont sa figure sèche et sévèrement accentuée dominait le dossier, il avait à sa droite sa femme, et à sa gauche un personnage dont la vue surprit et affecta violemment Ernest : ce personnage n'était autre que Philippe Ruffel. Ernest se rappela que, comme condition du traité de paix conclu avec sa belle-mère, il avait exigé d'elle la promesse de ne plus revoir Philippe. Il y avait donc violation flagrante, scandale patent et accepté, au mépris des conventions ; car la présence de Philippe ne pouvait être considérée par Ernest autrement que comme un scandale. Cette pensée se peignit dans le regard qu'il jeta en entrant à Mme Marquet ; celle-ci y répondit par un regard doucereux et presque suppliant qui semblait signifier : Ne faites pas d'éclat, et ne vous hâtez pas de m'accuser ; si j'ai contrarié vos volontés, la faute n'en est pas à moi ; j'aurais voulu vous obéir, mais j'ai eu la main

forcée. Quant à Philippe, il se leva à demi, en inclinant la tête, sans se détourner vers son adversaire, tandis que l'ancien chef de bureau, l'œil fixe et la tête haute, ressemblait plutôt à un juge inflexible qu'à un père enclin à l'indulgence jusque dans ses colères: l'habitude du commandement bureaucratique avait desséché dans l'ame de M. Marquet tout sentiment tendre et tout germe d'attendrissement; entre l'obéissance servile d'un surnuméraire et la tyrannie sans entrailles d'un chef de bureau, il n'admettait pas d'échelon intermédiaire; il avait continué dans son intérieur l'application de ses maximes administratives, il traitait ses enfans comme des employés subalternes; ce qu'il voulait d'eux, c'était moins leur amour que leur obéissance à toute épreuve, aveugle, muette, minutieuse, comme il l'avait exigée de ses inférieurs.

A l'égard d'Ernest surtout, ainsi que le lec-

teur le sait, il avait toujours montré une rigueur et une dureté excessives, et madame Marquet seule avait pu le désarmer pendant un certain laps de temps, au profit de quels intérêts ? nous le savons. Cette raideur de bureaucrate envers tous ceux que leur position mettait dans sa dépendance, composait, avec sa faiblesse vis-à-vis de madame Marquet, la physionomie de son caractère ; autant il était despote avec tout le monde, autant il était humble et soumis avec sa femme : semblable en ceci à presque tous les vieillards qui épousent de jeunes personnes. Dans ses idées d'hiérarchie comparée, madame Marquet semblait représenter, pour lui, la position supérieure, l'autorité, le pouvoir, ou, si l'on veut, le chef de division vis-à-vis du chef de bureau ; il pliait devant elle, et sans se demander sur quelle base légitime ou injuste reposait cette autorité, il l'acceptait sans contrôle et la subissait spontanément. Cette fé-

rocité d'une part, et cette servilité de l'autre, formaient une espèce de bascule à deux bouts qui s'élevait d'un côté à mesure qu'elle s'abaissait de l'autre ; plus il était l'esclave de sa femme, plus il était le tyran de ses enfans ; s'il eût enduré les reproches de celle-ci avec la docilité d'un soldat qui tremble à la vue d'une épaulette, en revanche il aurait, pour un péché véniel, pour une misère, maudit et chassé impitoyablement son fils du même ton et avec la même inflexibilité orgueilleuse qu'il eût dit à un pauvre employé trop souvent retardataire : « Monsieur, le gouvernement « n'a plus besoin de vos services ; vous me « remettrez votre démission. » Nous savons comment madame Marquet usait de cet ascendant que le vieux chef de bureau lui abandonnait ; sa manière n'était pas celle des matamores de mélodrame qui poussent à tout propos des hurlemens, et finissent par tomber le plus innocemment du monde dans quelque

traquenard : elle avait l'esprit d'être la maîtresse, sans tenir trop à le paraitre, ce qui est le propre des gouvernemens constitutionnels, et savait river la chaîne sans la faire crier. Ernest avait donc eu raison d'établir que pour arriver à la conclusion du mariage de Mary, l'assistance intéressée de madame Marquet lui était indispensable. Aussi l'humble regard qu'elle lui adressa en réponse à son regard irrité, lui redonna-t-il une assurance dont il avait besoin ; ce regard prouvait qu'elle n'osait pas le braver en face et qu'il pouvait toujours compter sur son appui.

— Monsieur, dit l'ancien chef de bureau à son fils, avant de vous demander quel est le motif qui vous amène en ma présence, j'ai une observation préliminaire à vous soumettre : vous n'êtes pas poli, quand on entre dans un salon, l'usage est de saluer les personnes qui s'y trouvent. Saluez donc monsieur.

Ernest Marquet inclina légèrement la tête en baissant les yeux, et sans adresser directement son salut, ni à sa belle-mère, ni à Philippe Ruffel.

— Plus bas, monsieur! saluez plus bas, dit le père; votre manière de saluer est on ne peu plus impertinente.

Ernest cette fois s'inclina jusqu'à terre, résolu qu'il était à subir jusqu'au bout toutes les humiliations; puis, en se relevant, il s'adressa à son père et lui dit :

— Mon père, je voudrais vous parler, à vous *seul*.

— Autre impertinence! répliqua l'ancien chef de bureau; il veut me parler à moi seul, et ne juge pas les personnes qui sont ici dignes de sa confiance. Est-ce votre confession que vous avez à me faire? ajouta-t-il en abandon-

nant tout à coup la tournure indirecte de la phrase ; eh bien ! parlez ! il n'y a pas ici de témoins que vous deviez récuser.

Ernest, sans répondre, fit un pas en arrière, comme pour se retirer.

— Où allez-vous ? reprit M. Marquet ; je vous défends de sortir, et vous ordonne de parler à l'instant même.

— Il m'est très pénible de vous désobéir, dit Ernest d'un ton froidement respectueux ; mais je vous ai prévenu que je désirais vous parler sans témoins. Si vous ne voulez pas m'accorder cette faveur, je resterai ici, puisque vous me l'ordonnez ; mais je me tairai.

La colère de l'ancien chef de bureau commençait à se produire par des signes extérieurs dont l'intensité augmentait par degré.

Sa figure pâle et sèche, comme toutes les vieilles figures de bureau, s'empourprait à l'endroit des tempes; sous les sourcils grisonnans, ses yeux flambaient, et sa main, par un geste furieux, semblait menacer l'enfant rebelle qui osait résister à l'ordre, non seulement de son père, mais de son supérieur. A cette violence croissante, à ces symptômes avant-coureurs d'un orage domestique, Ernest Marquet opposait une attitude calme, réfléchie et résolue, et la conviction profonde que le bon droit était de son côté; et en murmurant tout bas les deux noms de Louis et de Mary, comme un matelot dans la tempête invoque la Vierge et son patron céleste, il attendait.

— Parleras-tu! s'écria le père en se levant tout à coup, les lèvres contractées, la figure grimaçante.

— Je ne parlerai pas, dit Ernest, sans reculer cette fois.

Le père s'avança vers le fils, comme pour l'étreindre de ses mains crispées.

En ce moment madame Marquet, qui assistait en tremblant à cette scène dont il lui était peut-être permis de se croire le pivot, crut qu'il était raisonnable d'intervenir. L'entretien particulier qu'Ernest demandait à son père l'effrayait malgré elle, sans qu'elle pût préciser les raisons de son effroi. Par les motifs que nous lui savons, et par d'autres encore que nous saurons plus tard, elle avait intérêt, sinon à s'opposer ouvertement à l'explication demandée, au moins à l'empêcher d'être violente. D'une part, elle redoutait l'irritation du père; de l'autre, la suceptibilité du fils, et se sentait pressée comme entre le double tranchant d'un engrenage qui pouvait la broyer en se heurtant : aussi se leva-t-elle en ce moment, et, se plaçant au-devant de l'ancien chef de bureau, qui la dominait de la tête :

— Mon ami ! dit-elle d'une voix caressante, ne voulez vous pas m'écouter, moi non plus !

Au son de cette voix qui remuait les fibres les plus subtiles de son organisation, la fureur de l'ancien chef de bureau s'apaisa, ses doigts crispés se détendirent ; et abaissant sur sa femme un regard où une sorte d'amour contemplatif et d'admiration craintive remplaçaient l'indignation et la tyrannie domestique :

— Sophie, dit-il, que voulez-vous encore de moi ?

Madame Marquet prit dans ses deux mains les deux mains de son mari, et le faisant doucement reculer devant elle, le poussa jusqu'à son fauteuil, où celui-ci se laissa tomber.

— Si votre fils désire vous parler sans té-

moins, dit-elle, alors je ne vois pas que vous puissiez l'accuser de désobéisance et de rébellion, au moins avant de l'avoir entendu. Peut-être, d'ailleurs, ce qu'il veut vous confier ne concerne-t-il ni lui-même, ni aucune des personnes qui sont ici.

Cette dernière phrase allait à l'adresse d'Ernest, c'était à la fois une question et une prière. *Question* : Cet entretien que vous demandez doit-il me compromettre? *Prière* : en désarmant votre père, vous voyez ce que je fais pour vous, gardez-moi donc le secret que vous m'avez promis.

Ernest Marquet comprit à merveille le sens de cette phrase, et se jeta avec résolution dans l'issue qu'elle lui ouvrait.

—Madame, dit-il, ma *mère*, ajouta-t-il en se reprenant, me comprend parfaitement, et je

ne demanderais pas mieux qu'à m'en rapporter à sa décision sur le point en litige. En effet, mon père, l'explication que je vous demande n'a rien de personnel, je veux vous parler au nom d'un étranger, et quand je demande à vous entretenir sans témoins, j'agis en vertu de ce principe inattaquable, que le secret d'autrui ne nous appartient pas.

—Il a raison, dit madame Marquet, dégagée de toute crainte par la réponse d'Ernest. Allons, mon ami, ajouta-t-elle, en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où son mari était assis, de manière à frôler son front, soyez juste et raisonnable, et, comme votre fils, rapportez-vous-en à ma décision.

M. Marquet se leva, passa devant Ernest et ouvrit la porte d'un cabinet de travail attenant au salon, dans lequel celui-ci entra délibérément, lorsque Mme Marquet rappelant son mari

du geste, lui glissa à l'oreille ces quelques mots :

— Votre fils est encore tout souffrant de sa blessure, il est inutile de lui rappeler les causes qui l'ont amenée, et de lui répéter les explications que je vous ai données : plus tard nous verrons à prendre un parti.

Ces quelques mots, évidemment dictés par la crainte d'une péripétie, semblaient contenir un double mensonge. L'explication donnée par Mme Marquet à son mari touchant le duel d'Ernest, n'était donc pas celle qu'elle avait avouée à celui-ci dans la conversation que nous avons rapportée. Après avoir trompé l'un, avait-elle trompé l'autre ? fallait-il rattacher à cette explication l'inconcevable rancune du père contre le fils, et ces étranges paroles redites par Nanon à Ernest Marquet : Je ne verrai jamais un mauvais sujet qui dés-

honore mon nom ! Cette complication rendait cruellement perplexe la position des principaux personnages de cette histoire, et l'entretien particulier qu'Ernest allait avoir avec son père pouvait devenir, par l'effet même du hasard, le *casus fœderis* d'une situation dont la tranquillité factice reposait sur la discrétion ou l'hypocrisie des deux parties les plus intéressées. Ernest avait bien assuré indirectement Mme Marquet que cet entretien n'aurait rien de personnel ; mais cet entretien ne pouvait-il pas dévier de sa route ? la conversation, une fois engagée, ne pouvait-elle pas, en obliquant, entraîner le père et le fils dans le labyrinthe sans issue des révélations réciproques ? la colère de M. Marquet ne se monterait-elle pas jusqu'à l'indiscrétion, et une fois l'indiscrétion de celui-ci admise, où le besoin de repousser d'injustes attaques, et la conscience d'avoir été pris pour dupe jusqu'à ce moment même, ne conduiraient-ils pas

Ernest Marquet, malgré son parti pris de résignation à toute épreuve? Le terrain était donc glissant pour tout le monde, la situation menaçait ruine : à la moindre brèche tout croulait.



XX.

Comme il arrive presque toujours dans les crises d'intérieur, on put croire un moment que l'édifice resterait debout, et que le choc qui pouvait le renverser ne se produirait pas. La recommandation de Mme Marquet à son mari avait pénétré, comme toutes ses paroles,

dans la mémoire de celui-ci, il s'était promis d'obéir à sa femme, et de garder un secret qu'elle jugeait utile par des motifs dont il ne lui était pas permis de sonder la profondeur. L'obéissance passive qu'il réclamait des autres, il la pratiquait vis-à-vis de sa femme; elle lui avait recommandé de se taire, il se tairait. Aussi lorsqu'il entra dans le cabinet de travail où Ernest l'attendait, avec la même attitude calme qu'il avait eue jusque-là, se contenta-t-il de dire, en poussant la porte derrière lui :

— Eh bien! monsieur, au nom de quel étranger voulez-vous me parler?

Ainsi que tous les vieux bureaucrates, M. Marquet avait un respect profond pour toutes les idées jugées, et par contre, une antipathie très prononcée à l'encontre de tout ce qui n'était pas carrément classé et défini

selon certains procédés de logique courante ; si autrefois, à l'instigation de Sophie Bréchemin, il s'était laisser aller à admirer les *pastiches* poétiques du *ténébreux*, au fond et livré à lui-même, il méprisait souverainement *l'art*, et tout ce qui s'y rattache ; le mot seul, *l'art*, lui semblait une monstruosité et un non sens. Dans le journal qu'il élaborait avec l'aide de Philippe Ruffel, il s'était permis contre ce qu'il nommait le fétichisme de la jeunesse, certaines tirades très sanglantes, renouvelées des tirades de Voltaire contre la religion : idées, professions, tendances, il condamnait sans pitié tout ce qui affectait un jargon ou une prétention *artistique*. Littérairement parlant, il en était resté à la partie railleuse et déclamatoire de l'Encyclopédie, et au théâtre de la Foire. Ernest connaissait depuis longtemps cette tendance de son père, aussi fut-ce avec une sorte d'hésitation qu'il répondit à la question qui lui était adressée :

— Je veux vous parler, mon père, au nom d'un jeune homme qu'autrefois vous avez admis à votre table, et que vous avez traité avec quelque bienveillance......

—Max d'Herbelot? interrompit M. Marquet; celui-là, monsieur, n'a pas besoin d'être protégé par vous, et quoique, depuis quelque temps il ait jugé à propos de se rendre invisible, il sera toujours le bien venu dans ma maison et à ma table. S'il s'agit de lui, dispensez-vous donc d'intervenir; si efficace que puisse être votre intervention, monsieur, Max n'en a pas besoin.

— Il ne s'agit pas de Max, dit Ernest, en réprimant un sourire amer, mais d'un autre jeune homme que j'ai autrefois poursuivi moi-même de mes préventions, d'un jeune homme honnête et loyal, de Louis Maremne.

A l'audition de ce nom, l'ancien chef de bu-

reau répondit à son tour par un sourire railleur qu'il ne se donna pas la peine de réprimer.

— Louis Maremne? reprit-il alors de cette voix sèche et aigrement timbrée qui donne tant d'amertume à l'ironie des vieillards, un barbouilleur, un de ces fous qui, ne sachant à quelle idée rattacher les fantaisies de leur cerveau malade et les billevesées de leur esprit, ont pris pour objet de leur culte un mot vide de sens, mot élastique qui se prête à tous les caprices de l'imagination la plus exigeante, et qui signifie tout, précisément parce qu'il ne signifie rien : *l'art.* Je me souviens bien de votre jeune homme, allez! quand il avait prononcé ce mot *l'art!* la bouche pleine, et les yeux flambans, c'était fini, il avait tout dit, son œuvre était faite? *L'art!* et qu'est-ce que *l'art?* où cela commence-t-il? où cela finit-il? où cela conduit-il? Eh bien! monsieur, qu'a-

vez-vous à me demander. au nom de Louis Maremne? Est-ce un secours? les artistes vont-ils sur les brisées des réfugiés polonais?

Tout fier de cette misérable plaisanterie qui terminait sa déclamation, M. Marquet regarda son fils d'un air à la fois ironique et triomphateur; n'avait-il pas bien pourfendu son ennemi intime, *l'art*, et vigoureusement chargé un jeune homme qui n'avait d'autre défaut à ses yeux que d'être artiste? Ernest Marquet comprit à ces paroles, et plus encore à ce regard, que l'œuvre qu'il avait entreprise était hérissée de difficultés presque insurmontables. Comment persuader à un vieux bureaucrate entêté, qu'en dehors des existences routinièrement constituées, on peut se créer une existence honorable et sûre? Comment espérer d'ouvrir à la lumière des yeux volontairement fermés? Comment, en dépit des préjugés, des opinions faites, des railleries courantes, éta-

blir victorieusement que *l'art* n'est pas ce que certaines personnes le font, une espèce de ballon gonflé de vent qui s'aplatit au premier coup d'épingle; un nuage qui, à une certaine hauteur dans l'air, revêt une forme et prend une couleur; mais qui, en s'approchant de la terre, crève aussitôt et se dissout en pluie? Comment persuader à un homme aussi prévenu que M. Marquet, que *l'art* n'est plus seulement une chimère dorée, un insaisissable fantôme, mais une réalité palpable, un corps, et qu'on peut vivre de sa chair? Convaincu de l'impossibilité d'une pareille tâche, Ernest Marquet laissa de côté la question générale, pour aborder résolument la question particulière; au demeurant, l'important pour lui n'était pas de réhabiliter *l'art*, mais Louis Maremne, et il eût volontiers sacrifié l'un au bénéfice de l'autre.

— Mon père, dit-il d'une voix ferme, Louis

Maremne n'est plus ce que vous croyez : le barbouilleur est devenu peintre, l'écolier a pris rang parmi les maîtres. Je ne vous parlerai pas de la valeur artistique de ses ouvrages, puisque le mot artistique vous déplaît, mais de leur valeur commerciale, qui n'est pas contestée. Louis Maremne a conquis par son talent une position honorable et sûre, son pinceau équivaut à des panonceaux ou à un comptoir, il en peut vivre. Or, je ne vois pas pourquoi vous excluriez du cercle des professions raisonnables, une profession qui, sous le rapport des produits et de la sécurité, ne le cède en rien aux autres ; cette profession s'appelât-elle un art.......

— Pas de raisonnemens, monsieur, interrompit brusquement M. Marquet, dont cette espèce de leçon, quoique respectueuse dans la forme, mécontentait l'orgueil. Allons au fait. De quelle mission êtes-vous chargé, monsieur

l'ambassadeur ; qu'avez-vous à me demander au nom de Louis Maremne, qui n'est *plus barbouilleur, mais peintre ?*

— La main de Mary, dit intrépidement Ernest, traitant les veilléités ironiques de son père comme d'inutiles broussailles, impuissantes à lui barrer le chemin.

Après la rencontre d'avant-poste, et le combat de tirailleurs, cette déclaration était le signal de la bataille rangée, c'était le canon après la fusillade. Tandis que la figure du fils passait de la résignation quelque peu impatiente à une solennité courageuse, celle du père montait rapidement de la raillerie à la colère visiblement accentuée, où la raillerie perçait encore, mais comme le bruit d'une fanfare au milieu du tumulte d'une mêlée générale.

— Et voilà pourquoi vous sollicitez un entre-

tien particulier! dit l'ancien chef de bureau, qui s'était assis, et la tête penchée en arrière, les deux jambes croisées l'une sur l'autre, toisait son fils de l'œil avec cette expression de dédain qui semble naturalisée dans les bureaux administratifs. Voilà pourquoi vous voulez me parler sans témoins! M. Louis Maremne me fait *l'honneur* de demander la main de ma fille, et c'est vous, monsieur, qui vous chargez d'être son interprète. Mais tout ceci est admirable! Vous répondrez à M. Louis Maremne que je suis bien reconnaissant de l'avantage qu'il me propose; mais que je ne saurais l'accepter par mille raisons que je trouve inutile de vous exposer. Tâchez qu'il ne m'en veuille pas trop au moins, entendez-vous, excusez-moi!......

Ces paroles blessaient trop vivement Ernest Marquet dans sa vanité de jeune homme, pour qu'il eût la force de dissimuler compléte-

ment son mécontentement. Jamais il n'avait été traité avec un pareil dédain, et jamais pourtant il ne s'en était jugé moins digne. Certes, son père prenait mal son temps pour lui parler comme à un enfant sans conséquence ; certes, ses preuves étaient faites, et cette blessure qui le forçait encore en ce moment à tenir son bras en écharpe, ne pouvait-elle pas passer pour son œuvre de maîtrise ? Ce sentiment de vanité devait percer dans sa réponse : ce qui arriva.

— Ainsi, mon père, dit-il, sans vouloir entrer dans aucune explication et discuter avec moi les objections qui dictent votre refus, vous rejetez impitoyablement une proposition que j'avais jugée, moi, raisonnable ; ainsi, vous ne voulez pas même motiver votre refus, me donner une raison, une seule !

— Si fait, je vais vous en donner une, dit

vivement monsieur Marquet, heureux au fond du cœur de cette provocation qui fournissait un prétexte à sa violence trop longtemps contenue, et cette raison la voici : Vous direz à Louis Maremme que je repousse sa demande, sans explication préalable, par cela seulement que c'est vous qui la présentez.

A la sensation de l'orgueil révolté, succéda dans le cœur d'Ernest Marquet une autre sensation moitié douce, moitié amère. Ainsi il était le principal obstacle au bonheur de sa sœur chérie ; ainsi le mécontentement du père réagissait du frère à la sœur : là était la source d'amertume. Mais d'un autre côté il connaissait l'origine de ce mécontentement paternel, il savait par quelle série de sacrifices héroïques il l'avait mérité, et avec quelle ardeur il s'était imposé à lui-même les souffrances du martyre ; là était la source de douceur, douceur étrange et âcre, qu'on puise

dans la conscience d'avoir rempli un devoir, au prix même du plus grand de tous les désastres.

— Vous êtes donc bien irrité contre moi ! dit Ernest Marquet avec une sorte de compassion douce et supérieure.

— Il me demande si je suis irrité ! dit M. Marquet en se levant, et tout entier à sa colère. Croyez-vous, monsieur, que je doive être satisfait d'un enfant qui me rend la vie amère autant qu'il est en son pouvoir ? Croyez-vous que j'aie un fonds d'indulgence inépuisable, et qu'à chacune de vos folies je sois forcé d'applaudir comme à un trait sublime ? Croyez-vous que votre mère, si elle vivait, serait plus fière que moi d'un enfant qui la couvrirait de honte ?

— Ma mère ! murmura Ernest, cédant de

nouveau à l'entraînement de son orgueil, vivement réveillé au souvenir de sa mère qu'il avait toujours respectée et chérie, de sa mère qu'il prenait à témoin chaque jour de la noblesse de son cœur et de la générosité de sa conduite ; ma mère ! répéta-t-il avec une émotion croissante, serait heureuse et fière d'un enfant comme moi !

—Osera-t-il bien redire cela devant moi, en face! Parlez donc, monsieur, à haute voix; redites-moi donc que votre mère serait fière et heureuse de vous !

En parlant ainsi, M. Marquet s'était levé, et, s'approchant de son fils, il le couvrait de son regard, où s'allumaient les foudres de la malédiction paternelle. Ernest sentit que le pied lui avait glissé, qu'il venait de s'engager sur une pente difficile à remonter ; mais en ce moment toute sa résignation convenue,

tous les trésors de patience qu'il avait amassés dans sa poitrine, cherchaient une issue pour s'échapper : son stoïcisme d'emprunt faisait place à une sorte de commotion nerveuse qui le dominait tout entier, tête et cœur.

— Oui, répéta-t-il, ma mère serait fière et heureuse d'un enfant comme moi !

— Il le répète ! reprit monsieur Marquet, et cela sans rougir, sans hésiter !

— Qu'avez-vous donc tant à me reprocher, mon père ? continua Ernest Marquet, qui, au milieu des convulsions de sa fierté blessée, se souvenait encore de la situation dont il était le maître et cherchait à ne pas laisser échapper tout son secret ; quel crime vous arme contre moi si impitoyablement ? d'où vient que vous me parlez de honte, comme si je

m'étais souillé par une lâcheté? Qu'ai-je donc fait? Je me suis battu, j'ai été blessé; est-ce là une faute irrémissible? Ensuite, fallait-il décliner la satisfaction qu'on m'offrait, l'épée à la main? fallait-il fuir? N'avez-vous pas été jeune comme moi, mon père? n'avez-vous pas senti votre sang bouillonner à la pensée d'une insulte impunie? Je me suis battu pour une misère, pour un rien, soit, enfantillage si vous voulez; mais crime! où est le crime, où est le déshonneur? Et quand même j'aurais eu tous les torts, quand même j'aurais été le provocateur et non le provoqué, n'ai-je pas subi la peine de ma faute? le sang n'est-il pas une expiation? On m'a rapporté dans votre maison, sous vos yeux, ensanglanté, presque mourant; et en présence de ce fils près de vous quitter, vous avez gardé intact votre ressentiment, et vous n'avez voulu penser toujours qu'à la faute et jamais au châtiment. J'ai demandé à vous voir, vous avez impi-

toyablement repoussé ma prière ; et après six semaines de souffrances, quand il m'est donné pour la première fois de me trouver devant vous, je vous trouve plus sévère, plus impitoyable que jamais, et plus prêt encore à me maudire qu'à me pardonner !

En glissant sur les causes qui avaient amené son duel, Ernest, comme on le voit, s'en référait à l'explication que madame Marquet prétendait en avoir donné : J'ai prétexté une querelle de jeunes gens, avait dit celle-ci ; une misère, un enfantillage, disait Ernest; j'ai caché le nom de votre adversaire, avait-elle ajouté ; Ernest se gardait bien de le trahir ; seulement il éprouvait un secret bonheur à exprimer son étonnement, étonnement, après tout, bien naturel. Son père le grondant comme grondent tous les pères, cela lui eût semblé tout simple ; il s'y attendait ; mais six semaines d'une rancune iné-

branlable, et après six semaines une violence toujours prête à éclater ; et tout cela à propos d'un duel expliqué comme une de ces folies de jeune homme qu'un père pardonne si aisément, surtout quand elles ont été expiées dans le sang ; une pareille dureté n'était-elle pas inconcevable, si madame Marquet n'avait pas menti à Ernest, et celui-ci pouvait-il n'en être pas surpris ? Mais sa surprise prit tout-à-coup les proportions de la consternation et de la stupeur, lorsqu'à la suite des paroles qu'il venait de prononcer, il vit la figure de son père s'empourprer par la colère, et lorsque surtout il l'entendit s'écrier en élevant les bras en signe de réprobation :

— Oui, je te maudis !.... je te maudis, parce que tu n'as pour moi ni respect ni pitié, parce que tu es un enfant ingrat et rebelle, parce que tu es un menteur, parce qu'en ce moment même tu mens. Il y avait

un homme que tu devais respecter et bénir, cet homme eût été ton ancre de miséricorde, ton ange secourable ; il t'avait aidé de ses conseils, de sa bourse, de son influence ; il t'avait donné un état, à toi qui n'en avais pas ; du pain, à toi qui ne pouvais pas en gagner. Cet homme, tu devais le respecter et le bénir encore, par cela seul qu'il était mon ami, que je l'aime, moi, que je l'estime, que son amitié m'est utile et précieuse. En échange de tant de services, qu'as-tu fait, toi ? Cet homme, tu l'as provoqué bassement.

— Mon père, savez-vous donc avec qui je me suis battu ? interrompit Ernest en tremblant.

— Tu l'as forcé de mettre le pistolet à la main, continua le chef de bureau, et de risquer sa vie contre une vie qui lui appartenait à tant de titres ; et moi j'ai été pendant six semaines privé de sa présence ; et quand j'in-

sistais pour le voir, ta belle-mère, qui se faisait ta complice, prétendait qu'il avait aux mains du sang de mon fils et que le recevoir était une inconvenance et presque un scandale !.... Un scandale, parce qu'il a plu à monsieur mon fils d'insulter son protecteur, et de demander son sang pour prix de ses bienfaits ! S'il y a scandale, que le scandale retombe sur ta tête, mauvais fils, mauvais ami ! toi seul es coupable en tout ceci, et tu as raison d'appeler ta blessure une expiation !

Ces paroles expliquaient à Ernest la présence inattendue de Philippe Ruffel au salon, et le regard justificatif qui avait servi à madame Marquet de moyen de défense. Mais dans cet imbroglio qui commençait à se dérouler d'une façon si étrange, que de choses inexplicables encore ! Le père d'Ernest avait donc su, dès le premier jour, le véritable adversaire de son fils ; la belle-mère avait osé le

lui dire ! Pendant quelque temps Ernest eut peine à frayer un passage, pour sa raison, à travers les mille idées contradictoires qui faisaient tumulte dans son cœur. A la fin, une idée domina toutes les autres, idée impossible, idée incroyable, et par cela même dominatrice.

— Mon père sait-il donc aussi pourquoi je me suis battu ?

On eût dit que monsieur Marquet voulait répondre immédiatement à la question de son fils, car à peine celui-ci achevait-il de la formuler intérieurement, qu'il reprit :

—Prétendez-vous encore que votre mère, si elle vivait, serait fière d'un fils tel que vous? De quoi fière, s'il vous plaît ! Le respect filial est-il une vertu, et cette vertu est-elle la vôtre, à vous qui avez provoqué votre père dans la personne de son meilleur ami ? La re-

connaissance est-elle une vertu? Est-ce la vôtre, à vous qui avez attenté aux jours de vôtre bienfaiteur? Et pourquoi cette provocation et cette velléité de meurtre? Je vais tout vous dire. Vous n'étiez pas content d'avoir souillé une fois ma maison, d'avoir introduit clandestinement sous mon toît une fille de rien, une misérable qui m'a bravé en face; cette fille, cette Mariette (je connais jusqu'à son nom), vous persistiez à la voir, vous la poursuiviez de votre indigne amour; ce n'était pas assez qu'elle fût votre maîtresse, qui sait? vous vouliez peut-être en faire votre femme! Et parce que Philippe a usé du droit de remontrances, que ses services lui avaient suffisamment acquis, vous lui avez demandé son sang en réparation d'une pareille insolence! Que ne dirigiez-vous donc aussi un pistolet contre ma poitrine; car ce qu'il pensait, je le pensais aussi; ce qu'il vous a dit, je vous l'aurais dit comme lui.

Cette accumulation de perfidies était un fardeau trop lourd à supporter, Ernest succombait sous le poids.

— Ainsi, dit-il avec égarement, je me suis battu pour Mariette ! Ainsi cette blessure que vous me reprochez comme un crime, je l'ai reçue comme pour venger l'honneur d'une fille de rien ! Vous me maudissez et vous avez raison de me maudire ! Qui vous à fait ce récit ? Mon père, c'est elle, n'est-ce pas, ma belle-mère ! Vous ne le niez pas, c'est donc elle !.........

Par un dernier effort il s'arrêta, baissa ses yeux pour en voiler la flamme, et mâcha entre ses dents un seul mot qui exprimait les angoisses sourdes d'une lutte horrible.

— Oh ! l'imprudente !

Si bien qu'Ernest eût essayé d'éteindre en-

tre ses lèvres le son de sa voix, il arriva jusqu'aux oreilles de l'ancien chef de bureau.

— Imprudente! répéta-t-il, imprudente! votre belle-mère, ma femme! (Il prononça ce dernier mot du fond des entrailles, et avec une indicible énergie). Imprudente !....... Parce qu'elle m'a dit la vérité. Et qu'a-t-elle à craindre de vous ? Faudra-t-il que je lui serve de rempart contre vous, moi votre père! Après m'avoir deshonoré, voulez-vous essayer de la flétrir, elle !

—J'ai eu tort, dit Ernest d'une voix si basse qu'on eût pu la prendre pour l'écho affaibli d'un soupir : et n'était-ce pas en effet le soupir dernier d'un héroïsme qui se sentait mourir.

— Tort! reprit monsieur Marquet; mais cela suffit-il d'avouer un tort? Expliquez-vous donc d'abord, expliquez-vous, je le veux!

— Ne m'ordonnez-pas de parler, dit encore Ernest à voix basse.

— Je vous l'ordonne, dit M. Marquet, dont cette accusation déguisée contre sa femme avait remué la fureur jusque dans ses profondeurs les plus réculées.

En répétant une seconde fois son ordre, il s'était rapproché d'Ernest de si près, que son bras heurta brusquement le bras blessé du jeune homme qui ressentit une commotion violente, comme si une balle avait fracassé une seconde fois les os, et labouré les chairs; la blessure venait de se rouvrir et saignait.

— Oh ! c'est trop !...... c'est trop ! dit Ernest, je ne viderai pas jusqu'au bout le calice, la dernière goutte en est trop amère.

— Qu'avez-vous donc? demanda M. Marquet, effrayé malgré lui de la pâleur qui

couvrait la figure de son fils, et de l'expression déchirante de son regard.

— Ce que j'ai, mon père, le voici, repartit Ernest : vous m'avez reproché ma désobéissance, mon ingratitude, mon oubli de tout principe et de toute honnêteté ; vous m'avez accusé de déshonorer votre nom, et de vous rendre la vie odieuse autant qu'il était en mon pouvoir ; vous m'avez maudit enfin, et probablement vous n'attendez que ma guérison pour me chasser. Eh bien ! vos reproches m'ont brisé, vos accusations me pèsent, votre malédiction est un fardeau trop lourd pour mes épaules : vous saurez tout, et peut-être vous repentirez-vous d'avoir heurté de votre bras furieux cette blessure qui vient de se rouvrir. Mon sang devait couler pour vous, mon père, mais par vous ! oh, c'est trop ! Oui, je me suis battu avec Philippe Ruffel ; oui, je l'ai provoqué à outrance ; oui, j'ai

souhaité sa mort; en ceci ma belle-mère, votre femme, a dit vrai : mais Philippe Ruffel n'est pas plus mon protecteur désintéressé qu'il n'est votre ami; ses services étaient autant de piéges comme son amitié un masque. Philippe Ruffel est un fourbe, un traître et un lâche; sans manquer aux lois de la reconnaissance, j'aurais pu lui loger une balle en plein cœur: les protecteurs comme lui, on les tue si on peut, et c'est justice. Quant au motif de mon duel, votre femme, ma belle-mère, vous a mal informé, elle a menti. Non, je ne me suis pas battu pour une fille de rien, pour Mariette, et vous avez eu tort d'envelopper dans votre anathème une pauvre femme innocente et ignorante de tout. Le motif réel de mon duel je vais vous l'apprendre, et j'espère que vous ne le désapprouverez plus. Je me suis battu avec Philippe Ruffel, parce que Philippe Ruffel est l'amant de votre femme !

Cette révolution de scène, si rapide et si terrible à la fois, dont les derniers mots d'Ernest Marquet figuraient le coup de poignard final, ressemblait à une de ces volte-faces désespérées d'un cerf aux abois, qui, traqué par les piqueurs, poursuivi par la meute, épuisé de fatigue, ruisselant de sueur et de sang, se retourne à la fin, et rendant blessure pour blessure, écrase, déchire, éventre à son tour. La meute recula, et le chasseur eut peur. La pâleur d'Ernest Marquet passa tout à coup sur la face de son père ; par un mouvement de recul involontaire, il se trouva reporté vers le fauteuil qu'il avait quitté, et s'appuya sur son dossier comme un homme qui chancelle.

— Sophie !...... Sophie !...... répéta-t-il à plusieurs reprises d'une voix brève et saccadée ; et par intervalles il ajoutait : Cela ne se peut pas, je ne veux pas, je ne dois pas y croire !

Il y eut quelques instans de ce silence entrecoupé seulement par des exclamations semblables à celles que la fièvre arrache à la poi-d'un malade. Ernest attendait, le cœur gros, les yeux troublés, aussi étourdi du coup qu'il venait de porter que celui qui l'avait reçu. Avait-il bien, avait-il mal fait? Qu'allait-il arriver? Que lui restait-il à faire? Toutes ces questions il ne se les adressait pas, et il eût été incapable d'y répondre. Ce qui manque aux hommes, et particulièrement aux jeunes gens, c'est la lucidité d'esprit qui embrasse d'un coup d'œil et résume une situation, si embarrassante et si mauvaise qu'elle soit. Cette lucidité, d'ailleurs, n'est autre chose que l'intelligence à sa plus haute expression : les hommes ordinaires sentent au lieu de raisonner, et ne savent pas conclure de la souffrance au remède; la consience du mal ne les pousse pas dans la voie du bien. Au moment où nous parlons, toute la puissance intellectuelle d'Er-

nest se bornait à la sensation, il était tout entier absorbé par l'espèce d'étourdissement que nous avons signalé, et les exclamations délirantes de son père n'apportaient à son oreille qu'un son vague sans signification et sans portée ; sa logique stationnait au lieu de marcher.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? demanda M. Marquet d'une voix glacée et la main toujours appuyée sur le dossier du fauteuil.

Ernest retrouva juste la présence d'esprit nécessaire pour ne pas répondre directement à la question qui lui était adressée, mais sans chercher à en démêler l'intention secrète, et, pour nous servir d'une expression de Pascal, *les pensées de derrière la tête* qu'elle pouvait masquer :

— Avez-vous besoin de preuves ? répondit-il ; ma blessure qui saigne encore n'est-elle

pas la garantie de ma parole? Met-on sa vie au service d'une conviction indécise? Me serais-je battu pour venger un affront douteux?

Cette réponse n'était pas celle qui convenait à un homme partagé, comme M. Marquet, entre deux impulsions contraires : d'une part, l'ébranlement nécessairement produit par une accusation directe et nettement formulée; d'autre part, la crédulité naturelle à l'amour des vieillards, et aussi à l'orgueil qui se révolte même contre la vérité, quand cette vérité lui répugne, et qui, à moitié ébloui par la lumière, crie encore : Cela ne se peut pas. A un homme ainsi combattu, il ne fallait rien moins que des preuves, des preuves positives, écrasantes, inexpugnables; et la réponse d'Ernest ressemblait à une négation.

—Je vous demande un oui, ou un non, sans

phrases, reprit monsieur Marquet ; avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Je n'en ai pas, dit Ernest avec hésitation.

Puis il ajouta avec plus de résolution :

— Mais je n'en ai pas besoin !

Cette dernière résolution était inspirée à Ernest par la présence de madame Marquet qu'il venait d'apercevoir. Attirée probablement par le bruit des voix, celle-ci avait entrouvert la porte du cabinet où se passait la scène que nous rapportons, et, immobile sur le seuil, pâle, les yeux baissés, sous le coup, elle aussi, d'une émotion violente, le premier pas fait, elle hésitait à faire le second, comme si elle eût senti que dans cette étrange partie engagée entre le père et le fils, c'était sa destinée à elle, son existence tout entière qui servait d'enjeu.

— A défaut de preuves j'invoquerai une caution, reprit Ernest, et ma caution la voici. (Il montra de la main madame Marquet.) Demandez-lui si elle osera m'arguer de mensonge, et soutenir que je n'ai pas dit la vérité. Demandez-lui si elle est la femme pure que vous rêvez, et si elle jurera que jamais elle n'a manqué à son devoir. Demandez-lui enfin si comme elle est votre femme devant Dieu et les hommes, elle n'est pas la maîtresse de Philippe Ruffel devant Dieu et devant moi.

Pendant qu'Ernest parlait, madame Marquet ne fit pas un mouvement, pas un geste, et l'immobilité de marbre de sa figure ne fut pas un instant altérée ; elle avait voulu que le frisson intérieur qui courait dans ses veines s'arrêtât à l'épiderme, et sa volonté triomphait.

— L'entendez-vous? dit M. Marquet à sa femme, il vous provoque, il vous défie!

Vous ne répondez pas, vous n'essayez pas de vous défendre ! que faut-il croire ? Comment dois-je interprêter votre silence ? Est-ce un aveu ? Acceptez-vous la honte qu'on vous inflige ? En l'absence des preuves, qui manquent à votre accusation, votre silence vous condamne-t-il ?

Alors seulement les lèvres de madame Marquet s'entrouvrirent pour livrer passage à quelques mots qui s'éteignirent sur leurs bords, et, que dans un moment d'effusion, poitrine contre poitrine, l'oreille d'un amant eût à peine devinés. Ces quelques mots étaient ceux-ci :

— Les preuves manquent !...

Alors seulement aussi une rougeur légère courut entre les veines de son front, symptôme de la vie qui lui revenait au cœur et de ces espérances furtives que les femmes, si clair-

voyantes dans les occasions critiques, escomptent dans les replis de leur ame, et souvent avec raison, comme des réalités.

—Puisque monsieur, dit-elle à son mari, à voix haute, vous a demandé un entretien particulier pour l'accusation, je réclame la même faveur pour la défense.

— C'est juste ! dit l'ancien chef de bureau, en adressant du regard à son fils l'invitation de sortir.

— C'est juste ! répéta Ernest en s'éloignant sans hésiter, tant il lui semblait impossible que sa belle-mère pût échapper à l'acte d'accusation dressé contre elle.

❦❦❦

XXI.

Rentré dans sa chambre, le héros de cette histoire réfléchit profondément à la scène qui venait de se passer ; et en se rappelant comment il avait été amené à rompre son vœu de discrétion, en examinant sous toutes ses faces la conduite qu'il avait tenue, il finit par s'ac-

corder lui-même un bill d'indemnité. En révélant à son père toute l'étendue d'un scandale qu'il ignorait, certes il avait provoqué brusquement un dénouement décisif; mais ce dénouement n'était-il pas inévitable? Quelle est l'intrigue qui ne finit par s'ébruiter? Y avait-il prescription en fait de honte? Le monde n'était-il pas là, avec sa clairvoyance et ses indiscrétions haineuses, pour avertir les parties intéressées du dommage causé à leur honneur? Ne valait-il pas mieux que son père fût averti par lui que par un de ces officieux, qu'on rencontre à chaque pas dans la société, toujours prêts à vous rendre le service d'un coup de poignard? Mis en demeure d'agir, son père pouvait au moins garantir l'avenir contre les envahissemens du passé, et c'était quelque chose déjà, dans cette voie des infortunes conjugales, d'avoir précisé nettement le point d'arrêt.

Quant à la conduite à tenir, Ernest en dressa dans son imagination le plan que voici : M. Marquet quitterait immédiatement sa femme, et la laisserait maîtresse de ses volontés, en lui assurant une rente annuelle suffisante; il ne fallait pas que la femme de M. Marquet connût la misère, et que la séparatiou eût un air de vengeance furieuse, rien n'étant de plus mauvais goût de la part d'un mari que la fureur et les criailleries. Cela réglé, M. Marquet quitterait Paris, se retirerait à la campagne, et y vivrait oublieux et oublié.

Dans ce plan de conduite, il est presque inutile de dire le rôle qu'Ernest se réservait ; c'était le rôle le plus sublime, celui d'ange consolateur : à force d'amour, il cicatriserait la plaie du vieillard, et remplacerait le bonheur perdu par un autre bonheur; en un mot il serait l'enfant gardien de cet autre Œdipe.

La pensée de cette existence tout héroïque

échauffa tellement l'imagination d'Ernest, qu'il en régla d'avance la mise en scène. *La petite maisonnette blanche, avec des contrevents verts* (il avait lu un volume dépareillé de Rousseau), exposée à mi-côte; des arbres autour, du soleil dans l'hiver, de l'ombre dans l'été; dans la vallée, au-dessous de la maison, des chaumières en bois peint, encadrées dans des tonnelles de chèvre-feuille, souvenir de Normandie; des carrés de colza avec leurs belles fleurs jaunes; et enfin, à l'horizon, sur un tertre de verdure, une métairie avec ses palissades, ses grands pommiers séculaires, et la mélancolie de son toît de chaume noirci par le temps. Au milieu de cette nature, à compartimens parfaitement harmonieux, comme on voit, l'ancien chef de bureau vivant doucement, pensant peu, respirant beaucoup, respecté des paysans, béni des voisins, et grondant de temps en temps son fils, pour satisfaire le besoin de gronder que lui

avaient laissé ses habitudes bureaucratiques.

Ernest était au plus fort de cette improvisation instinctive, lorsque son père apparut devant lui. La figure de M. Marquet était complétement détendue, et dans l'acception propre du mot, déridée. Sa voix, quand il parla, se ressentit comme sa figure de cet amollissement singulier, et ce fut avec un ton de bienveillance et de commisération tout à fait inexplicable qu'il s'adressa à son fils :

— Mon ami, lui dit-il, ne parlons plus de ce qui s'est passé, c'est une affaire terminée, et je ne vous reproche rien. J'ai été peut-être dur et violent avec vous; à l'avenir je vous promets de ne plus l'être. Soyez tranquille, mon ami, et ménagez-vous, vous avez besoin de repos; peut-être dans quelques jours vous enverrai-je à la campagne, l'air vous fera du bien. D'ici à quelque temps, ne vous inquiétez pas de votre avenir; ce qu'il vous faut avant

tout, c'est du calme : encore une fois, ménagez-vous.

Ce langage, si nouveau dans la bouche de M. Marquet, cet appel à l'oubli de tout ce qui s'était passé, cette voix empreinte d'une espèce de condescendance, semblable à celle dont on entoure les caprices d'un malade, tout cela parut à Ernest si en dehors de toute prévision, si manifestement en contradiction avec les précédens terribles de cette bizarre péripétie, qu'il resta frappé de stupeur, engourdi, muet; et son père était déjà sorti qu'il n'avait pas encore trouvé la formule de la réponse à faire, ou de l'explication à demander.

Cet engourdissement durait encore lorsque Nanon entra : la vieille bonne avait l'air prodigieusement agité, ses petits yeux flambaient sous le couvert de leurs cils grisonnans, et les veines de son cou, qu'elle avait surabon-

damment gonflées, comme les ont d'ordinaire toutes les vieilles filles, grimaçaient d'une façon inquiétante. Sans préambule aucun, elle aborda Ernest par une exclamation sous forme de prosopopée, figure que la colère des femmes affectionne singulièrement.

— Et l'on viendra me dire, s'écria-t-elle, que les belles-mères ne sont pas la ruine des maisons, et la source de tous les malheurs pour les pauvres enfans d'une autre mère! On prétendra qu'une étrangère, qui s'introduit au sein d'une famille, à la place de la vraie maîtresse, a de bonnes intentions! Allons donc! est-ce que cela est possible? une belle-mère, c'est une couleuvre qui lance son venin sur tout ce qui l'entoure!

— Qu'y a-t-il donc? demanda vivement Ernest, en qui ces paroles réveillaient l'ardeur d'une solution aux incertitudes nouvelles qui le tenaillaient.

—La couleuvre vous a mordu, mon pauvre enfant, reprit Nanon. Tout à l'heure j'étais dans le salon, et j'ai entendu, à travers la porte du cabinet, *l'usurpatrice* qui disait à votre père, avec cette voix mielleuse que nous nommons, nous autres, de l'huile de belle-mère : « Mon ami, j'espère que vous n'avez
» pas douté un seul instant de moi : à l'accu-
» sation qui vous est soumise, ma réponse
» est facile ; n'y voyez pas d'aigreur, je souffre
» bien en vous la faisant. Votre fils n'est pas
» coupable, et je ne lui reproche rien ; mais
» il est à plaindre, et je le plains. N'avez-vous
» pas déjà remarqué une exagération mala-
» dive dans son teint, une sorte d'égarement
» dans son regard, et de frénésie, qui se tra-
» duit dans tous ses actes et jusque dans ses
» gestes ? Ces symptômes, n'en avez-vous pas
» compris le sens ; et pourquoi suis-je obligée
» de vous l'apprendre : votre fils est malade,
» il est fou ! »

En reproduisant ce discours, nous avons supprimé les différentes phrases que Nanon y avait intercalées pour son compte, telles que celles-ci : « J'ai retenu mot pour mot ce » qu'elle a dit, *l'usurpatrice!* je n'en ai pas » perdu une syllabe! Symptômes !.... C'est » bien cela ! symptômes !.... » Avec ou sans commentaires personnels, le récit de la vieille bonne devait produire une explosion.

— Fou ! s'écria Ernest en bondissant, elle me fait passer pour fou, et mon père l'a cru; et voilà pourquoi il me parlait tout à l'heure avec tant de douceur : il veut m'envoyer à la campagne, il compte sur le grand air pour me guérir, il me recommande de me ménager. Je comprends maintenant son affection, c'est de la pitié! il me traite comme un fou !.....

— Oh ! les preuves, reprit-il après un instant de silence, les preuves que j'avais en mon pouvoir, pourquoi ne les ai-je plus ! Elle

s'est dit, l'infâme : Il n'a plus de preuves contre moi, je suis sauvée; j'ai retiré le pied, elle a relevé la tète! Pourquoi le feu a-t-il dévoré ces deux lettres qui témoignaient de son crime? pourquoi Louis Maremne m'a-t-il arraché des mains la seule arme qui pût prévaloir contre elle? Louis! Louis! nous avons été bien imprudens tous les deux!.....

Nanon n'avait pas compté sur une pareille sortie, elle en était effrayée, et cherchait à calmer l'emportement de *son pauvre enfant*, ainsi qu'elle appelait Ernest.

— Laisse-moi, lui dit celui-ci, j'ai besoin d'être seul.

Resté seul, Ernest s'abandonna sans contrainte à sa rage; il répéta cent fois les mêmes paroles avec une énergie toujours nouvelle; puis, comme les larmes sont la fin naturelle de tous les emportemens, après avoir rongé

jusqu'à la moelle cet aliment ordinaire des malheureux et des vaincus, l'imprécation, il se laissa tomber de nouveau sur son fauteuil, appuya le seul bras qui lui restait libre sur son genou, posa sa tête sur sa main et pleura. Il était depuis une heure environ dans cette attitude mélancolique, lorsqu'en relevant son cou fatigué, il aperçut au-dessus de lui, appuyée sur le dossier de son fauteuil, sa sœur Lise, qui, elle aussi, pleurait à chaudes larmes. Au brusque mouvement que fit le jeune homme, elle se recula comme effrayée, et avant que celui-ci eût pu lui adresser une question, elle se précipita vers la porte et la referma après avoir jeté comme adieu à son frère, un seul mot :

— Mère !....

Nous devons cette justice à Ernest Marquet, qu'en ce moment il se montra ce qu'il avait toujours eu la prétention d'être, quoi-

que souvent à tort : homme. Séchant ses larmes, étouffant ses plaintes, brave comme un jeune soldat qui retrouve tout son courage après le premier coup de feu, il prit rapidement son chapeau, raffermit l'écharpe qui soutenait son bras blessé, et cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'il montait en cabriolet et disait au cocher :

— Rue Saint-Louis, au Marais.

Là demeurait le général d'Herbelot; là devait se livrer une de ces terribles batailles de la vie privée qui tranchent tant de graves questions, qui sauvent ou abîment tant de destinées vacillantes.

A son arrivée chez le général, Ernest fut reçu par un domestique qui l'introduisit dans le salon en lui faisant observer que son maître était sorti, mais qu'on pouvait l'attendre. Décidé à ne pas se retirer sans emporter une

solution, Ernest entra résolument au salon, et là il aperçut, dans l'embrasure d'une croisée, une femme dont au premier abord l'aspect lui parut remarquablement distingué; quoique assise et vue de profil, malgré la touffe de cheveux blonds capricieusement jetés en guise de voile sur l'ovale de sa figure, il était impossible de ne pas la supposer jeune et raisonnablement jolie. Une robe de soie, assez décolletée pour permettre à l'œil de saisir la ligne fuyante du cou, arrêtait la courbe gracieuse décrite par deux blanches épaules, et faisait ressortir, avec la netteté de deux bras bien modelés, la blancheur de deux mains, occupées pour le moment à promener une longue aiguille sur un canevas à tapisserie; ses pieds posés sur une peau de lion, coquetterie emblématique, assez bien placée dans le salon d'un vieux sabreur, étaient fins, délicats et précieusement enchassés dans deux pantouffles de maroquin bordées d'une neige

d'hermine. En un mot, tout l'ensemble de cette silhouette, vaguement vue et comme on voit en rêve, respirait ce parfum d'exquise élégance et de grace quelque peu aventureuse, si bien exprimé par le pinceau de Roqueplan, et qui dans toute autre occasion n'aurait pas manqué d'affriander les désirs et la curiosité d'un aussi jeune homme qu'Ernest Marquet.

Quand celui-ci était entré dans le salon, cette femme n'avait donné aucun des signes fugitifs par lesquels les filles d'Ève trahissent leur distraction, ou leur curiosité; elle n'avait ni incliné la tête, ni glissé un clin d'œil à travers le brouillard de ses cheveux, ni poursuivi plus vivement la maille commencée, ni même changé son pied de place, ce qui est assurément le plus innocent des signes de distraction connus. On pouvait expliquer de deux manières cette inattention obstinée :

ou la jeune femme (décidément elle était jeune) était tellement habituée à voir des visiteurs attendant le général, que la curiosité s'était émoussée par l'habitude; ou le travail d'aiguille auquel elle se livrait l'absorbait tout entière. Cette dernière supposition nous paraît pourtant si peu justifiable, que nous aurions mieux fait de nous en tenir à la première, aussi sommes-nous prêt à la raturer, si le lecteur nous en prie, attendu que chez aucune des jolies travailleuses du grand monde, nous n'avons rencontré l'amour de la tapisserie poussé jusqu'au fanatisme. Quoi qu'il en soit, le domestique sortit, et la silhouette ne bougea pas; Ernest alla s'asseoir à l'autre extrémité du salon, rien, pas un mouvement, pas un soupçon de vie. Ainsi que nous l'avons dit, dans un tout autre moment Ernest aurait assurément remarqué toutes ces particularités; mais il était intérieurement trop agité, et avait trop la conscience

de l'œuvre qu'il allait entreprendre, pour s'embarrasser dans le détail de ces minuties physiologiques. Aussi gardons-nous pour notre compte propre les observations qu'on vient de lire.

Quant à lui, aussitôt assis, et sans s'occuper de la silhouette plus que celle-ci ne s'occupait de lui, il se livra au travail préparatoire que nécessitait son entrevue imminente avec le général ; comme un avocat établit d'avance les moyens de sa cause, il établit les diverses parties de son discours projeté, l'exorde, la narration, la péroraison enfin, touchante et pathétique, si bien que l'enfantement des idées échauffa sa poitrine, et que sa respiration en devint par degré plus intense.

Cette fois force fut à la silhouette d'entendre, en dépit de son impassibilité réelle ou jouée, et de se demander la cause du bruit

qu'elle entendait. Elle passa par degré, à mesure que l'intensité de la respiration d'Ernest augmentait, d'une distraction d'abord très légère, à une distraction plus marquée, puis à la volonté d'être curieuse, puis au fait même, c'est-à-dire à un besoin de regarder ardent et avoué. Alors la silhouette, décidément métamorphosée en femme curieuse, détourna la tête, et en apercevant Ernest qui continuait à élaborer son oraison, avec la furie de Beaumarchais plaidant pour sa sœur contre l'infâme Clavijo, une surprise mêlée de plaisir se peignit dans ses traits. Ce mélange de surprise et de plaisir signifiait, pour nous servir d'un mot consacré, une reconnaissance.

Cette reconnaissance fut filée en une seconde de la manière que voici : la jeune femme se détacha de son fauteuil, et l'œil fixé sur Ernest toujours absorbé, s'avança à

petits pas et si doucement, que la pression de sa pantoufle ne fit pas même crier le parquet ; arrivée auprès d'Ernest, elle rapprocha les deux premiers doigts de sa main, signe particulier des confirmations féminines, et les appliqua doucement sur la joue du jeune homme en disant :

— Bonjour, petit.

En relevant la tête, Ernest exprima à son tour l'étonnement obligé qui, dans toute reconnaissance bien faite, doit se communiquer immédiatement d'un personnage à l'autre. Mais son étonnement, à lui, fut muet ; car à peine commençait-il à y faire face qu'il fut assailli par un irrésistible torrent de paroles.

— Toi ici, petit ? que viens-tu faire chez le général, et pourquoi me regardes-tu ainsi de tes deux yeux effarés, comme si tu ne me reconnaissais pas ? Tu te demandes si la belle

dame que tu viens de voir, superbement parée et faisant de la tapisserie comme une princesse de sang royal, est bien la bonne fille que tu as connue autrefois, et que tu as aimée ; n'est-il pas vrai que tu l'as aimée ? ou le hussard femelle qui, trois jours durant, a été forcé de traîner une sabredache, faute d'argent pour dégager ses effets et son sexe confisqués à la fois par une contrefaçon d'Israélite. Oui, je suis toujours Mariette, petit, la Mariette d'autrefois, je ne renie pas mon passé, et la fortune ne m'a pas fait perdre la tête : le cœur ne change pas. Mais sais-tu que tu es bien changé, toi ? est-ce là comme tu devrais m'accueillir ? au lieu de sauter de joie à ma vue et de te précipiter dans mes bras, sauf à moi de ne t'y pas recevoir, tu restes là bras balans, bouche béante, n'ayant pas l'air de m'écouter. Est-ce que tu me trouves laide, petit ? est-ce que décidément la soie me va mal ? est-ce que les brandebourgs de hussard

étaient nécessaires à ma beauté? Tu me trouves laide, j'en suis certaine maintenant; car tu ne m'as pas même embrassée : embrasse-moi donc, petit.

Un moment de repos était nécessaire à Mariette, qui avait dépensé avec une prodigalité véritablement princière tout ce qu'elle possédait d'haleine. Ce moment, du reste, fut parfaitement employé; la conclusion qu'elle avait demandée à la fin de son improvisation se faisant sans doute trop attendre à son gré, elle prit dans ses deux mains la tête de son ancien sigisbée et l'abaissa jusqu'à la hauteur de sa joue, si bien que les lèvres du jeune homme furent bien obligées de s'y arrêter un instant; puis la repoussant aussitôt avec une charmante brusquerie :

— Là, c'est assez, reprit-elle; plus, ce serait trop. Je ne veux pas que le général ait à se plaindre.

Et comme un fleuve qui s'est un instant heurté à la barre d'une écluse, l'écluse ouverte, reprend son cours avec une fierté nouvelle, elle continua, semblable au fleuve :

— Veux-tu des explications? je vais t'en donner. Tu me demandes par quel lien je suis attachée au général d'Herbelot, et qu'a de commun l'honneur d'un vieux soldat avec la joue que tu viens d'embrasser d'une façon si peu aimable, qu'indépendamment du motif qui me retient je ne te prierais pas de recommencer, car je n'aime pas que l'exécuteur ait l'air du patient. Ecoute, petit, je devrais, pour t'expliquer ma situation, user de circonspection, employer des ménagemens et sucrer un peu la médecine que je vais faire avaler à ma pudeur : les mots ne me manqueraient pas. Depuis que je parfume mes mains tous les jours, et que je porte de l'hermine à mes pieds, j'ai acquis de l'esprit et du

beau langage. Dans ma mansarde d'autrefois j'avais le cœur sur la bouche, et je le laissais aller; dans mon salon d'aujourd'hui je pourrais user d'artifice et insinuer honnêtement des choses qui ne sont pas plus honnêtes dans le salon que dans la mansarde; je pourrais donc te dire que je suis la lectrice du général (je sais lire), ou sa dame de compagnie; mais bah! Mariette avant, Mariette après, Mariette toujours : je veux rester franche. S'il s'agissait d'un étudiant, je serais *sa femme!* il s'agit d'un général, je suis sa maîtresse! Que veux-tu? je me suis lassée de mon existence incertaine; vivre au jour le jour, prendre le soleil et supporter la pluie, jouer son lendemain à croix ou pile, rouler enfin au lieu de marcher, c'est gentil, mais ce n'est pas solide. Il fallait faire une fin, j'ai fait une fin : tant pis pour l'hôpital, je l'ai volé. Et voilà comment le satin a remplacé la toile imprimée sur mes épaules; comment je vais à l'Opéra et fais de

la tapisserie ; comment enfin je suis la maîtresse d'un vieux général de l'empire qui m'aime comme un fou, me jalouse comme un tigre, et que je mène par le bout du nez, comme un héros qu'il est : pour lui j'ai remplacé l'Empereur !... Et maintenant j'ai ce qu'on appelle un sort assuré, il ne me manque rien, je suis heureuse ; et quand je passe en voiture devant le *Prado*, je détourne la tête, de peur que le *Prado* ne me reconnaisse.

Mariette termina son discours par un geste, traduction muette du mot sublime de Sophie Arnould : Je regrette le bon temps, le temps où j'étais si malheureuse !... Au faîte des grandeurs, elle saluait du regard la vallée de larmes qu'elle avait quittée ; du haut de son ciel, elle regrettait la terre. Après ce moment donné au souvenir de la patrie, Mariette s'aperçut qu'elle avait parlé jusqu'ici à peu près inuti-

lement, si parler peut jamais être inutile, et qu'elle eût peut-être bien fait de s'arrêter aux premiers mots qu'elle avait prononcés : Petit, que viens-tu faire ici ? Aussi les répéta-t-elle et s'y tint, se rappelant fort à propos cette fois qu'en général on ne fait une question que pour avoir une réponse.

— Que viens-tu faire ici ? dit-elle à trois reprises, sans qu'Ernest se décidât à répondre.

Au moment où Mariette l'avait sacré de ses deux doigts en signe de reconnaissance, il était étourdi du bruit que ses pensées faisaient dans son cœur. Par une suite naturelle du babil intarissable de celle-ci, l'étourdissement avait remonté du cœur aux oreilles ; maintenant l'étourdissement reprenait sa place première, il redescendait : entre l'insouciance de Mariette et la gravité de l'explication que sa question demandait, il y avait une dissonnance telle qu'Ernest en ressentit douloureu-

sement la contre-vibration : c'était, pour ainsi parler, un accord plaqué à faux. Il y eut un moment de silence, employé d'une part à interroger de l'œil, et de l'autre à repousser, sinon par la parole, au moins par l'expression de la physionomie, le danger d'une insistance nouvelle. Le résultat de cette lutte silencieuse fut d'amener sur les traits de Mariette une vague tristesse, et dans ses yeux d'un bleu tendre une indicible expression de mélancolie ; puis elle laissa tomber ces mots séparément, et accentués d'une façon différente :

— Ta sœur !... Max !... pauvre enfant !... Est-ce que j'ai compris? Dis-moi tout, ajouta-t-elle, qui sait? peut-être te serai-je utile ! Tu es malade, mon enfant ; aie confiance au médecin. Tu ne réponds pas, tu as peur des mots, toi si brave contre les choses, toi qui t'es battu comme un héros, car je sais tout, et qui viens peut-être, le bras encore en écharpe,

poursuivre vaillamment le redressement d'un tort. Ecoute alors, je vais te dire ma supposition : si elle est juste, ne me réponds pas, incline seulement la tête, j'aurai compris : mon histoire ressemble à toutes les histoires. Il y a quatre ans, avant de venir à Paris, j'habitais une petite ville ; vint un beau jeune homme qui me parla de son amour, me promit monts et merveilles, me jura fidélité, mariage, tout ce qu'il est possible de jurer, et je crois quelque chose de plus encore : au bout de six mois de séjour, le beau jeune homme partit, m'abandonna, et pourtant j'étais...

Mariette s'arrêta ; car pendant qu'elle parlait, Ernest, malgré lui, avait peu à peu incliné sa tête, et au dernier mot il l'avait lourdement laissée tomber sur sa poitrine.

— Oh ! c'est affreux, reprit celle-ci, affreux pour elle!... Pour moi, passe encore !

Dans cette exclamation, l'insouciante naïveté de la grisette se confondait par mesures si égales avec une commisération veritablement attendrissante, qu'en l'entendant on n'eût osé décider s'il fallait commencer par en sourire ou par en pleurer.

Mariette continua :

— Et tu viens plaider devant le général la cause de ta sœur; tu viens demander, attendre la réparation d'un mal que le neveu a causé. Asseyons-nous, petit, et parlons sérieusement.

A la sensiblerie de débit, consacrée au théâtre, avait succédé la netteté d'accent de l'homme d'affaires. Mariette n'était pas de ces femmes qui noient dans une larme tout ce qu'elles ont d'énergie. Il y avait de l'enfant de Paris dans sa nature. Aussi quand d'une

voix ferme elle adressa ces mots à Ernest : Asseyons-nous et causons, celui-ci obéit-il, comme à un commandement.

— Le moyen que tu veux employer, dit Mariette, est mauvais et ne peut te mener à rien. Le général est, comme disent les journaux, que je lis à présent, un glorieux débris, une grande et sévère figure, et, comme je disais autrefois à l'orchestre des Funambules : *une culotte de peau !* Il est dur, violent, bourré d'orgueil, entêté comme sont les héros et les mulets ; au fond, le plus brave homme du monde. Quand les hommes de la trempe du général ont enfourché une idée, on les tuerait, qu'ils mourraient, sans sourciller, à cheval sur leur idée ; on leur fourrerait une lame de fer entre les dents qu'ils n'en démordraient pas. Attaquer de pareils hommes de front, c'est vouloir se faire éventrer ; mais en les tournant, en les prenant de biais, on en peut

venir à bout. Au rebours des taureaux, qui ne voient que de côté, ils ne voient, eux, qu'en ligne droite : jetez-leur obliquement une corde dans les jambes, les voilà abattus. L'idée du général, la voici : il s'est promis à lui-même de fiancer son neveu avec la fille d'un de ses compagnons d'armes, un vieux comme lui, une autre *culotte de peau ;* bonne ou mauvaise, c'est son idée, il ne la lâchera pas. Tu auras beau lui dire que ta sœur est perdue, qu'elle est déshonorée, il ne te répondra pas, ou il te répondra à la manière des paysans : Mon coq était lâché, il fallait garder votre poule. Si tu insistes, il te rira au nez (il est affreux à voir quand il rit sous ses moustaches) ; si tu t'emportes, il criera plus fort que toi, vu l'habitude qu'il a de parler avec accompagnement de tambours. En fin de compte, il te mettra à la porte, toi, ton éloquence et ton bras en écharpe, et tout sera dit.

Ces renseignemens sur le général d'Herbelot complétaient ceux donnés à Ernest par Philippe Ruffel ; mais dans la bouche de Mariette, et présentés avec cette netteté et cette verve pittoresque des femmes qui burinent avec la parole, ils acquéraient une autorité immense, et semblaient de nature à faucher les dernières espérances du jeune homme jusque dans leur racine ; pourtant il ne pouvait croire encore qu'une ame se rencontrât d'une nature assez inflexible pour résister à l'éloquente plaidoirie qu'il avait méditée, et à ces considérations puissantes d'une jeune fille flétrie, d'une famille tout entière vouée au déshonneur.

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, Mariette, de son côté, paraissait profondément occupée à mûrir l'achèvement d'un projet à l'état d'ébauche. Alternativement, ses yeux s'élevaient vers le plafond et redescendaient

au plancher, comme si elle eût poursuivi dans l'espace quelqu'une de ces pensées au vol capricieux, qu'on pourrait appeler les papillons de l'esprit. Tout à coup, elle appliqua ses cinq doigts sur son front, se leva en bondissant, et s'écria brusquement :

— Je la tiens ! je tiens mon idée : tu es sauvé, petit ! je me charge de ton affaire !

Ernest se leva à son tour, tout étourdi de cette explosion de joie qui interrompait d'une façon si imprévue le cours de ses mélancoliques méditations. Mariette le prit par les épaules, et le poussa doucement vers la porte du salon, en disant avec une volubilité qui pouvait passer pour phénoménale :

— Va-t'en, petit, va-t'en ; retiens bien seulement ceci : dans deux heures tu reviendras ici, tu m'y trouveras avec le général ; tu ne

m'adresseras pas la parole, tu ne m'as jamais vue, tu ne me connais pas : ne va pas te tromper ! mais tu raconteras ton histoire au général, simplement, sans détour, et je réponds du succès : tu es sauvé ! nous sommes sauvés ! Mais va-t'en d'abord.

Comme Ernest ne se laissait pas éconduire assez docilement, Mariette ajouta :

— Tu ne comprends pas... deux mots te feront comprendre : ce beau jeune homme qui m'a fait la cour il y a quatre ans, et qui m'a abandonnée, c'était Max. J'ai des lettres de lui, des lettres d'amour. Tu ne comprends pas encore ? plus tard, je t'expliquerai le reste. Bonjour.

Ce bonjour avait été prononcé sur le seuil de la porte du salon que Mariette ferma impitoyablement, en murmurant ces vers, ex-

pression touchante d'un dieu plus indulgent que ne le comporte la sévérité du culte catholique :

On est admis dans son empire
Pourvu qu'on ait séché des pleurs
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.

❀❀❀

XXII.

Les explications de Mariette n'étaient pas fort explicatives ; aussi Ernest Marquet chercha-t-il vainement en se retirant à débrouiller ce nœud gordien que l'assurance de celle-ci se chargeait de trancher. Max avait été son amant, elle conservait des lettres de lui ; en

quoi cette première catastrophe de la grisette pouvait-elle influer sur la position de sa sœur? Pourtant, malgré le vague où son intelligence flottait, ou peut-être à cause de ce vague même, il s'abandonna peu à peu à l'espoir. Mariette ne lui avait-elle pas répété deux fois : Tu es sauvé ; pour croire, était-il obligé de comprendre? De deux heures d'attente qu'il avait à subir, et qu'il passa d'ailleurs dans sa chambre, la première moitié fut confisquée par ces alternatives de joie mélangée ; le reste du temps fut dévoré avec une extrême rapidité par un nouvel incident que nous rapporterons en deux mots.

Nous avons suffisamment expliqué la haine que la vieille bonne de la première Mme Marquet nourrissait contre sa nouvelle maîtresse, haine accrue en raison des obstacles qui s'opposaient à son assouvissement. Nanon avait établi depuis long-temps des con-

jectures nécessairement peu bienveillantes sur la nature des relations qui existaient entre Mme Marquet et Philippe Ruffel ; mais ces conjectures manquaient toujours de preuves à l'appui, quoique, pour en venir à ses fins, elle eût mis chaque jour en pratique, avec une tenacité merveilleuse, un système d'espionnage très habilement combiné. Or, au moment où nous parlons, Nanon se présentait devant Ernest, tenant dans sa main une lettre qu'elle avait trouvée sous les cendres du foyer, lettre tordue, mutilée, invisible à tous les regards, excepté à ceux d'une vieille bonne rancunière et vindicative. Cette lettre était écrite par Mme Marquet, et adressée à Philippe Ruffel.

Dans la situation où Ernest se trouvait vis-à-vis de sa belle-mère, cette lettre représentait pour lui la victoire succédant à la défaite, la vengeance après l'humiliation et la torture;

aussi, en la prenant des mains de Nanon, ne put-il retenir un éclat de satisfaction sauvage :

— Je peux donc me venger ! s'écria-t-il, je ne suis plus un fou !... je prouverai ce que j'ai dit ! Maintenant j'ai bonne espérance, le mariage de Lise s'accomplira ! Voilà le bonheur qui commence à me venir.

Ce fut sous l'impression de ces deux sentimens, dont l'un était la conséquence de l'autre, conséquence un peu forcée peut-être, qu'Ernest s'achemina à l'heure dite vers son rendez-vous. Ainsi qu'on l'en avait prévenu, il trouva Mariette et le général au salon. Le général était assis dans un grand fauteuil, la jambe droite étendue verticalement sur un carreau en tapisserie, position nécessitée par sa *moskowa*, ainsi qu'il appelait un rhumatisme articulaire très aigu et très capricieux.

Il paraissait violemment agité ; ses yeux, sous le recouvrement de leurs cils grisonnans, vacillaient de droite et de gauche, avec une expression d'anxiété mêlée de colère, et ses moustaches, également grisonnantes, frissonnaient par intervalles, obéissant au mouvement de la lèvre supérieure. Quant à Mariette, elle était debout, la tête abaissée sur sa poitrine, et tenait hermétiquement appliqué sur sa figure un mouchoir de batiste à coins brodés, dans une attitude de désolation qui eût fait honneur à la Madeleine repentante. En entrant, Ernest aperçut seulement sous le mouchoir un œil qui le regardait, et qui n'était pas trop baigné de larmes. En voyant Ernest, le général ne témoigna d'autre émotion que cette émotion de surprise qu'on éprouve à la vue d'un inconnu ; dans la scène dont Ernest voyait la fin, son nom n'avait pas été prononcé, il était un personnage tout à fait nouveau. Aussi, fidèle à la recommanda-

tion de Mariette, il se garda bien de la saluer et de la reconnaître; d'ailleurs, depuis son arrivée, celle-ci semblait plus absorbée que jamais dans son désespoir, et nous devons même dire à son honneur que son mouchoir commençait à se tremper de larmes, ou réelles, ou si adroitement imitées, que, selon l'expression des peintres, elles étaient véritablement plus belles que nature.

Ernest exposa franchement au général, sans phrases comme sans détour, le motif de sa visite. Le récit parut intéresser le général au plus haut degré ; sa figure passa par toutes les impressions, depuis la colère jusqu'à une sorte de satisfaction malicieuse, et de temps en temps il jeta à la dérobée sur Mariette un regard qui semblait signifier : Eh bien! qu'en dites-vous? Quand Ernest eut cessé de parler, il se leva, malgré une violente douleur, et ar-

penta le salon en poussant des exclamations telles que celles-ci :

— S'introduire dans une honnête famille! abuser de l'hospitalité!... compromettre mon nom! Mauvais sujet!... il ne respecte rien, pas même moi!... il me débaucherait ma fille! si j'avais une fille.

Cette dernière phrase était certes ce que le général pouvait dire de plus fort contre son neveu, elle prouvait que son indignation se mêlait au ressentiment personnel, dont Ernest ignorait la cause. Le général n'était pas homme à se fâcher si rouge seulement en l'honneur des principes.

Quand il se fut ainsi promené quelque temps, il s'arrêta devant Mariette, qui continuait à humecter son mouchoir avec plus d'acharnement que jamais, et lui posant la main sur l'épaule :

— Votre Max est un joli garçon, dit-il, qu'en pensez-vous?

— Son Max! pensa Ernest étonné de l'étrangeté de cette scène, qu'il comprenait confusément, le Max de Mariette!

Le général avait repris sa faction, et marchait de nouveau avec agitation en mâchant des phrases menaçantes :

— Ce Max est un gredin qui n'a pas plus de cœur qu'un poulet ; je le déshériterai, et du diable s'il a autre chose de moi que ma malédiction, s'il en veut! Séduire une jeune fille!... Ah! si nous étions encore dans son temps, je dirais à un caporal et à quatre soldats : Fusillez-moi ce monsieur-là qui déshonore votre général.

Et il ajouta en faisant, malgré sa colère, une espèce de salut militaire.

— L'empereur est mort !...

La scène menaçait de se prolonger longtemps encore de la sorte, et Ernest se plaignait déjà des lenteurs du dénoûment, lorsque, heureusement pour lui, et aussi pour le général, qui très certainement aggravait son rhumatisme par ses marches et contre-marches, un domestique entra qui annonça : monsieur Max d'Herbelot.

En entendant ce nom, la moustache du général frissonna plus encore qu'elle n'avait fait jusque-là, et il leva le bras droit avec une énergie tout-à-fait guerrière, si ce n'est pire ; mais cette velléité ne dura pas ; et quand Max entra dans le salon, le général était de nouveau assis, la jambe alongée verticalement, préparé, grave et contenu, semblable enfin au président d'un conseil de guerre.

— Monsieur mon neveu, dit-il à Max, la

présence de monsieur (il montrait Ernest) doit vous apprendre ce qui se passe; je sais tout, et voici mon ultimatum : ou vous épouserez mademoiselle Lise Marquet (le général jeta un regard de côté sur Mariette), immédiatement, à ma première réquisition, et je vous donne cent mille francs de dot, ou je vous déshérite et ne vous revois de ma vie : choisissez.

— Mon oncle, j'épouserai, dit Max, avec une vivacité qui fit tressaillir d'aise le cœur d'Ernest Marquet.

— Ah! général!.... murmura Mariette, en simulant merveilleusement une épouvantable oppression de poitrine.

Cette oppression ne l'empêcha pas de reconduire Ernest jusqu'à la porte de l'appartement, pendant que le neveu achevait de calmer l'irritation de l'oncle; et en le quittant elle lui dit :

— Comprends-tu maintenant, petit? Les lettres de Max n'étaient pas datées, les lettres d'amoureux ne le sont jamais; je les ai montrées au général comme nouvelles, en lui déclarant que l'amour de Max était payé de retour. Il s'est emporté, j'ai persisté, j'ai parlé de séparation, de fuite, d'enlèvement; et voilà la raison du dénoûment que tu viens de voir. La jeune personne que le général destinait à son neveu n'a que quinze ans; il aurait fallu attendre, et le général était pressé, tu conçois.

En finissant, Mariette tendit sa main à Ernest, qui la pressa avec effusion, et elle ajouta :

— Adieu, petit, tâche d'être heureux; pense quelquefois à moi : n'essaie pas de me voir, parce que je ne veux pas faire de sottises, et tu seras.... considéré!

Après avoir quitté Mariette, et en s'interrogeant, Ernest fut heureux de trouver ses dispositions d'esprit changées, même à l'égard de sa belle-mère. Le bonheur a ceci de particulier, qu'il éteint les mauvaises passions : un homme heureux ne se venge jamais. Cette révolution commencée par le bonheur, la raison l'acheva. En châtiant sa belle-mère, n'atteindrait-il pas du même coup son père ? M. Marquet avait en sa femme une confiance mal fondée ; mais s'il la perdait, en serait-il moins à plaindre ! Son affection était de celles qui ne se brisent que dans la tombe ; la lumière pour lui, c'était la mort, peut-être.

— Allons ! ajouta Ernest, je me tairai. Que Lise épouse Max, que Mary épouse Louis, que mon père vive, et quand j'aurai fait le bonheur de tout ce monde-là, je m'occuperai du mien.

La dernière scène entre Ernest Marquet et son père fut très-brève, mais solennelle et presque sublime par sa brièveté même.

— Mon père, dit Ernest, j'ai failli et je viens confesser ma faute; j'ai menti, je m'en accuse. Je haïssais ma belle-mère, je l'ai calomniée : votre femme est toujours digne de vous.

Une expression de contentement se peignit d'abord dans les traits de M. Marquet. Le mari, atteint par le soupçon, quoi qu'il eût fait pour l'éloigner, retrouvait sa sécurité en retrouvant la confiance. Puis au contentement du mari succéda la sévérité du père, le juge s'armait pour punir le calomniateur.

— La faute que vous avez commise veut une réparation ; j'exige que vous répétiez devant ma femme ce que vous venez de dire devant moi.

— Je suis prêt, dit Ernest.

M. Marquet agita une sonnette, placée sur son bureau, madame Marquet parut. Ernest s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse :

— Madame, ne vous étonnez pas, et jouez votre rôle comme je joue le mien.

Puis il reprit à haute voix :

— Madame, je répète devant vous, que je vous ai indignement calomniée, et que vous n'avez jamais failli à l'honneur.

— Demandez votre pardon, dit M. Marquet.

— Je vous demande pardon, dit Ernest.

— A genoux, ajouta M. Marquet.

Ernest se laissa tomber à genoux.

— C'est bien, dit M. Marquet.

Le soir de ce jour, Ernest prit sa belle-mère à part, et lui parla ainsi :

— Vous savez ce que j'ai fait ; en retour, voici ce que j'exige, j'ai le droit d'exiger maintenant. (Il lui montra la lettre trouvée par Nanon.) Vous userez de toute votre influence sur mon père pour obtenir de lui son consentement au mariage de ma sœur Mary et de Louis Maremne.

Vous ne reverrez plus sous aucun pretexte Philippe Ruffel.

Vous préviendrez mon père que je quitte Paris pour quelque temps ; je pars avec un ami, qui me propose de m'associer à ses affaires.

Cet ami sur lequel Ernest comptait, sans l'avoir prévenu, était André Rombault. Il l'alla trouver, il lui raconta toutes les phases de

son existence de martyr, le mariage prochain de Lise, le mariage assuré de Mary, et la sécurité ramenée dans le cœur de son père.

— Mon enfant, vous avez dû bien souffrir, dit celui-ci ; mais il ne faut pas vous désespérer, les arbres reverdissent ; vous avez bien fait de compter sur moi. Mes affaires m'appellent à Nantes, vous y viendrez avec moi ; nous admirerons ensemble les belles rives de la Loire, vous respirerez le grand air, vous vous réchaufferez aux rayons du soleil. Quand le temps et la nature auront cicatrisé vos plaies, alors, seulement alors, nous songerons à votre avenir : jusque-là, tâchez d'oublier pour revivre.

— Sauvez-moi, protégez-moi, dit Ernest en se jetant dans les bras du philosophe.

— Vous savez maintenant, dit André Rombault gravement, ce que rapporte et ce que

coûte la protection des hommes!... pourtant vous pouvez accepter sans danger la mienne : vous n'avez plus ni belle-mère ni sœur qu'on puisse séduire.

FIN.

le

p'

